£9 1

JOHN RUTHERFURD, Esq;

M. 51 OF EDGERSTON.

PQ
1985
.G5
A754
1981
v.4
SMRS

THÉATRE

D'ÉDUCATION.

TOME QUATRIEME.

THÉATRE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imprim.-Libraires, rue de la Harpe.
près St. Côme.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thatrelusage04genl

PREFACE.

BEAUCOUP de Livres traitent de l'éducation ; mais, juſqu'ici, tous les Auteurs de ces différents ouvrages n'ont travaillé que pour une ſeule claſſe : les principes généraux de morale & de vertu conviennent ſans doute à tous les hommes ; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, & chaque perſonne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la diſtinguer dans ſa condition.

Ce Volume eſt uniquement deſtiné à l'éducation des enfants de Marchands, d'Artiſans ; & même les perſonnes au-deſſous de cette claſſe, pourront y trouver encore des leçons : les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique, y verront le détail de leurs obligations & de leurs devoirs. Elles y verront en action, une vérité dont on deſire qu'elles ſoient frappées : c'eſt que le moyen le plus certain de réuſſir, c'eſt d'être honnête ; & que l'intérêt perſonnel, bien entendu, nous conſeille de ſuivre le même plan de conduite que la vertu preſcrit & fait chérir.

Il eſt au pouvoir de l'honnête homme, d'ennoblir, tel qu'il ſoit, l'état où le Ciel l'a placé ; qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les rempliſſe ; &, aux yeux de la raiſon, cet homme eſt un objet digne d'intérêt, d'eſtime & de vénération.

L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail, la classe de citoyens à laquelle ce Volume est offert : cette étude n'a fait que redoubler le desir qu'elle avoit de lui consacrer un Ouvrage : on trouve, en général, dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les familles ; & l'Auteur peut ajouter, avec vérité, que les personnages vertueux de ces petites Pieces ne sont point des caracteres chimériques, mais qu'ils existent, & sont ici représentés sans aucune espece d'exagération.

Puisse ce Volume être lu seulement par les Citoyens estimables pour lesquels il fut fait ! puisse-t il occuper les moments de loïsir des bonnes meres qui chérissent leurs enfants ! Qu'il soit trouvé, non dans une vaste Bibliotheque, mais sur un comptoir : voilà le sort & les succès que l'Auteur lui desire, & le seul but qu'elle se soit proposé.

LA ROSIERE
DE SALENCY,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR imagine qu'on lira avec plaiſir quelques détails ſur Salency, & l'inſtitution reſpectable de la fête de la Roie ; il eſt impoſſible de ſatisfaire d'une maniere plus intéreſſante la curioſité des Lecteurs à cet égard, qu'en citant le Mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Roſiere, & qui eſt ſigné Me. TARGET, Avocat, & Me. TARGET, Procureur. On en a tiré tout ce qui avoit rapport à la Roſiere & aux Salenciens.

" Il eſt un lieu ſur la terre, où la vertu " ſimple & naïve reçoit encore quelques hon- " neurs publics. Ce lieu eſt loin de la poli- " teſſe & du luxe des villes. C'eſt un village " de Picardie. Là, s'eſt maintenue, à travers " les révolutions de douze ſiecles, une céré- " monie touchante qui fait couler des larmes, " une ſolemnité auguſte par ſa vénérable anti- " quité & par ſes ſalutaires influences : là, le " pur éclat des fleurs qui couronnent tous les " ans l'innocence, en eſt à la fois le prix, " l'encouragement & l'emblême. L'ambition " y dévore auſſi les jeunes cœurs ; mais c'eſt " une ambition douce : la conquête eſt un " chapeau de roſes. L'appareil d'un jugement " public, la pompe de la fête, le concours " qu'elle attire ; les regards fixés ſur la pudeur, " qui s'en honore en rougiſſant ; la ſimplicité

" du prix, image des vertus qui l'obtiennent,
" la tendre amitié des rivales, qui, en relevant
" le triomphe de leur Reine, cachent au fond
" de leur ame honnête, la timide eſpérance
" de régner à leur tour : tous ces traits en-
" ſemble donnent à ce ſpectacle unique un
" appareil impoſant & gracieux, qui fait pal-
" piter tous les cœurs, fait briller dans tous
" les yeux les larmes de la vraie volupté, &
" change en paſſion la ſageſſe. Ce n'eſt pas
" tout d'être irréprochable : il eſt un genre
" de nobleſſe, il eſt des preuves qu'on exige ;
" nobleſſe, non de dignité & de rang, mais
" d'innocence & d'honnêteté. Ces preu-
" ves doivent embraſſer pluſieurs générations
" du côté du pere & de la mere. Ainſi, toute
" une famille eſt couronnée ſur une tête, le
" triomphe d'une ſeule eſt la gloire de tous.
" Et le vieillard, en cheveux blancs, qui
" pleure de tendreſſe ſur la victoire remportée
" par la fille de ſon fils, reçoit en effet lui-
" même, à côté d'elle, le prix de ſoixante
" années de vertus.

" Par-là, l'émulation devient générale pour
" un honneur commun ; chacun craint, par
" une action moins délicate, de détrôner ou
" ſa ſœur ou ſa fille. La Roſe, promiſe à la
" plus ſage, attendue avec émotion, diſtribuée
" avec juſtice, fixe la bonté, la droiture & les
" mœurs dans toutes les maiſons ; elle attache
" le meilleur des peuples au plus paiſible des
" ſejours.

" L'exemple, le puiſſant exemple, agit
" même à diſtance : il y développe le ger-

" me des actions honnêtes ; & le voyageur qui " approche de ce territoire, s'apperçoit, avant " d'y entrer, qu'il n'eſt pas loin de Salency. " Depuis tant de ſiecles accumulés, tout a " changé autour d'eux ; eux ſeuls tranſmettront " à leurs enfants, l'héritage pur qu'ils ont " reçu de leurs peres. inſtitution grande, à " force d'être ſimple ; puiſſante, ſous une ap- " parence de foibleſſe : tel eſt le pouvoir preſ- " que méconnu des diſtinctions ; telle eſt la " force de ce reſſort facile qui peut gouverner " tous les hommes : ſemez l'honneur, & vous " recueillerez les vertus.

" Si l'on conſulte la poſſeſſion, cette Fête " eſt la plus antique cérémonie qui exiſte. Si " l'on s'attache à l'objet, c'eſt la ſeule, peut- " être, qui ſoit dédiée à la vertu pure. Si la " vertu eſt l'avantage le plus utile & le plus " cher à la ſociété univerſelle, cet établiſſe- " ment, qui l'encourage, eſt un bien public, " national, & qui appartient à la France.

" Suivant une tradition perpétuée d'âge en " âge, Saint Médard, né à Salency, proprié- " taire, plutôt que Seigneur du territoire de " Salency, car il n'y avoit point de fiefs alors, " eſt le premier inſtituteur de cette belle Fête, " qui a fait fleurir la vertu durant tant de " ſiecles. Il eut la douce conſolation de jouir " lui-même du fruit de ſa ſageſſe, & ſa Maiſon " fut honorée de la couronne qu'il venoit de " fonder. Sa Sœur obtint le chapeau de " Roſes.

" Depuis le cinquieme ſiecle, la Fête tou- " chante & précieuſe de la Roſe s'eſt perpetuée

" juſqu'à nos jours. A cette Roſe, eſt attachée " la pureté des mœurs, qui, de temps immé- " morial, n'a jamais ſouffert la plus légere " atteinte ; à cette Roſe, ſont attachés le " bonheur, la paix, la gloire des Salen- " ciens.

" Cette Roſe eſt la dot, ſouvent la ſeule " dot que la vertu apporte avec elle ; cette " Roſe forme le lien aimable & doux d'un " mariage concordant. La fortune, elle- " même, la recherche avec empreſſement, & " vient avec reſpect la recueillir des mains " d'une honorable indigence. Une poſſeſſion " de douze cents ans, & de ſi magnifiques " avantages, voilà le plus beau titre qui exiſte " ſur la terre.

" Un grand moment pour la Fête de la " Roſe, ce fut quand Louis XIII envoya, du " Château de Varennes à Salency, le Marquis " de Gordes, ſon Capitaine des Gardes ; " quand ce Prince fit apporter de ſa part à la " Roſiere, le Cordon bleu, & une bague " d'argent. C'eſt depuis cette époque honor- " able qu'un ruban bleu, à bouts flottants, " entoure la couronne de Roſes, qu'une bague " y eſt attachée, & que les jeunes filles de " ſon cortege portent ſur leurs robes blanches, " un ruban bleu paſſé en écharpe.

" Monſieur de Morfontaine aſſura, en 1766, " une rente annuelle de cent vingt livres, en " faveur de la Roſiere ; & cette rente, dont " elle jouira toute ſa vie, n'eſt réverſible " qu'après ſa mort à chacune des filles qui " ſeront couronnées, pour en jouir pendant un " an. Cette noble généroſité ne peut être

" payée que par les hommages publics, & " l'honneur ſeul en eſt la digne récom- " penſe.

" Quelques jours avant la Fête de Saint " Médard, les habitants s'aſſemblent en pré- " ſence des Officiers de la Juſtice. Là, cette " honnête compagnie delibere ſur l'importante " affaire d'un choix dont l'équité fait toute la " force. Ils connoiſſent toutes les vertus qu'ils " ont à couronner ; ils ſont inſtruits de tous " les détails domeſtiques de leur paiſible Vil- " lage ; ils n'ont & ne peuven avoir d'autre " intention que d'être juſtes : l'enthouſiaſme " & le reſpect pour la mémoire du Saint Inſti- " tuteur, & pour la beauté de l'inſtitution, " ſont encore tous vivants parmi eux. Ils " nomment trois filles, trois vertueuſes Salen- " ciennes ; les trois plus vertueuſes des plus " eſtimables familles.

" A l'inſtant, la nomination eſt portée au " Seigneur, ou à celui qu'il a prépoſé pour le " repréſenter ; & le Seigneur, libre de choiſir " entre les trois filles, mais forcé de nommer " l'une des trois, proclame la Reine de " l'année.

" Huit jours avant la cérémonie, le nom " de celle qui triomphe eſt annoncé au " Prône.

" Le grand jour arrive : c'eſt le huit Juin " de chaque année.

" Le Seigneur peut révendiquer l'honneur " de conduire la Salencienne qu'on va cou- " ronner. Dans ce beau jour, elle eſt plus " grande que tout ce qui l'entoure, & ſa

" grandeur eſt d'une nature qui n'a rien de
" commun avec les rangs. Le Seigneur a le
" beau droit d'aller prendre la vertu dans ſa
" chaumiere, pour la mener en triomphe.
" Appuyée ſur le bras du Seigneur, ou de
" celui qu'il a choiſi pour le remplacer, la
" Roſiere s'avance de ſa ſimple demeure ; elle
" eſt eſcortée de douze jeunes filles vêtues de
" blanc, décorées du cordon bleu, & de douze
" jeunes garçons portant les livrées de la Ro-
" ſiere ; elle eſt précédée d'inſtruments & de
" tambours qui annoncent ſa ſortie ; elle paſſe
" dans les rues du Village, entre les haies des
" ſpectateurs que la Fête attire de quatre
" lieues. Le Public la couvre des yeux &
" l'applaudit ; les meres pleurent de joie ; les
" vieillards retrouvent des forces pour ſuivre
" leur Roſiere chérie, & la comparent à celles
" qu'ils ont vues dans leur enfance. Les Sa-
" lenciens ſont fiers de ſa vertu qu'ils couron-
" nent ; elle eſt à eux ; elle leur appartient ;
" elle regne par leur choix, elle regne ſeule,
" elle efface tout.

" La Roſiere arrive à l'Egliſe ; c'eſt toujours
" au milieu du Public que ſa place eſt mar-
" quée, nulle autre ne pourroit l'honorer : en
" ſa préſence, il n'y a plus de diſtinction pour
" perſonne ; tout diſparoît devant la vertu.
" Un prie Dieu, poſé au milieu du chœur, à
" la vue de tous, eſt préparé pour la recevoir ;
" ſon cortege ſe range des deux côtés ; elle eſt
" le ſeul objet du jour ; tous les yeux reſtent
" fixés ſur elle, & ſon triomphe continue.

" Après Vêpres, elle reprend ſa marche ;

" le Clergé la précede ; le Seigneur reçoit ſa
" main ; ſon cortege l'accompagne ; le peuple
" ſuit & borde les rues : des habitants ſous les
" armes, ſoutiennent les deux lignes ; nou-
" velles acclamations, nouveaux hommages ;
" elle parvient ainſi à la Chapelle de Saint
" Médard ; les portes, ſans doute, doivent
" reſter ouvertes : les bons Salenciens n'aban-
" donneront pas leur Roſiere, au moment où
" le prix de la vertu va être délivré ; c'eſt ici,
" ſur-tout, qu'il eſt doux de la voir, qu'il eſt
" glorieux pour elle d'être vue. L'Officiant
" bénit le chapeau de roſe, accompagné de
" ſes ornements ; il ſe retourne du côté de
" l'aſſemblée ; il fait un Diſcours ſur l'objet
" de la Fête : quelle impoſante gravité, quel
" auguſte caractere ne prennent pas les parol-
" es du Paſteur qui célebre en un tel moment
" la Sageſſe ! Il tient à ſa main la couronne ;
" la Vertu qui l'attend, eſt à ſes pieds ; tous
" les ſpectateurs ſont émus, tous les yeux hu-
" mides, la perſuaſion eſt déja dans les cœurs :
" c'eſt l'inſtant des impreſſions durables. Il
" poſe la couronne.

" Commence enſuite un *Te Deum*, pen-
" dant lequel on ſe remet en marche.

" Le front orné de cette couronne, & ac-
" compagnée comme elle l'étoit quand elle
" alloit la recevoir, la Roſiere repaſſe par les
" mêmes lieux qu'elle vient de parcourir ; ſon
" triomphe va toujours croiſſant ; elle rentre
" dans l'Egliſe, occupe la même place au
" milieu du chœur, & acheve d'entendre
" l'Office.

" Elle a de nouveaux hommages à recevoir; " elle ſort, eſt conduite ſur une piece de terre, " où l'Innocence couronnée trouve des vaſſaux " tout prêts qui l'attendent pour lui offrir des " préſents. Ce ſont des dons ſimples, mais " dont la ſingularité même prouve l'antiquité " de cet uſage: un bouquet de fleurs, une " fleche, deux balles, &c &c.

" De-là, cette fille eſt conduite & ramenée " avec la même pompe chez ſes parents, dans " ſa demeure, où elle offre, ſi bon lui ſemble, " à ſon conducteur & au cortege, une colla- " tion champêtre.

" Cette Fête eſt d'un genre unique; elle " n'a point de modele ailleurs. Il s'agit d'en- " courager la ſageſſe par des honneurs pub- " lics; ils doivent être ſans bornes. Où la " vertu regne, il n'y a point de rival: ſe ré- " ſerver des diſtinctions en ſa préſence, ce " n'eſt point ſentir tout ce qu'on doit à ſon " triomphe.

" Le premier caractere de cette Fête, eſt " que tout s'y rapporte à la Roſiere, que tout " ſoit éclipſé par ſa préſence, que ſon éclat " ſoit direct & non réfléchi; que ſa gloire " n'emprunte rien de la diſtinction des rangs, " qu'elle n'ait beſoin de perſonne pour être " grande & reſpectable; en un mot, c'eſt " l'image de la vertu qui brille: tout eſt effacé " devant elle.

" Le Paſteur* eſt auſſi reſpectable que le

* Monſieur Sauvel, Prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge, par ſes mœurs, ſes vertus & ſon amour véritablement paternel pour ſes paroiſſiens.

" troupeau eſt pur. En ſe montrant le pro-
" tecteur d'une Fête qui a garanti les mœurs
" de la contagion générale, il remplit le ſeul
" rôle qui puiſſe lui convenir. Il eſt beau
" d'avoir à gouverner des hommes droits,
" ſimples & laborieux, heureux dans leur mé-
" diocrité, paiſibles dans leurs affaires réci-
" proques, dont il eſt ſans exemple *qu'une*
" *ſeule* ait jamais été portée en juſtice; des
" hommes dont la pureté n'a jamais été ſouil-
" lée par un crime, jamais ternie par une
" baſſeſſe, jamais altérée par une ſeule con-
" damnation; des hommes, dont les humbles
" toîts préſentent, au ſein d'une indigence
" active, les vertus des deux ſexes réunies pour
" le bonheur commun."

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.
LE PRIEUR de Salency.
MONIQUE, *vieille Paysanne de Salency.*
GENEVIEVE, *Fille de Monique.*
HELENE, *Fille de Genevieve, nommée Prétendante à la Rose.*
THERESE, } *Prétendantes à la Rose.*
URSULE, }
BASILE, *Fils de Genevieve.*
MARIANNE, *voisine de Genevieve.*
Madame DUMOND, *Marchande Epiciere de Noyon.*
MIMI, *Fille de Madame Dumond.*
LE BAILLI, *personnage muet.*
Troupes de jeunes Salenciennes, Ménétriers, &c.

Les trois Prétendantes doivent être vétues de blanc, & cheveux épars.

La Scene est à Salency.

LA ROSIERE DE SALENCY,

COMEDIE.

La vertu, ſous le chaume, attire nos hommages.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une grande chambre de payſan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HELENE.

Mar. ME v'la pourtant revenue pour la fête, Dieu merci.

Hél. Vous avez été bien long-temps à Noyon.

Mar. Vraiment oui ; mon oncle étoit ſi malade ! Enfin, il eſt preſque guéri, & il m'a dit comme çà : Marianne, v'la le huit Juin, va-t-en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain.—Ma fine, là-deſſus je ſuis partie, & par bonheur j'ai trouvé une Dame (une groſſe marchande Epiciere de la ville) qui venoit auſſi pour la fête, & qui m'a amenée. Oh, c'eſt une brave femme ; a m'a ben fait jaſer le long du chemin toujours, & ſur Salency, & ſur les Roſieres—a vient loger chez M. le Prieur avec ſa petite fille, Mademoiſelle Mimi, qui eſt réſolue, ah dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que ſept ans—al a de l'eſprit pus qu'a n'eſt groſſe.—Mais, dites-moi donc, Hélene, eh bien, vous êtes des prétendantes, n'eſt-ce pas ?

Hél. Oui ; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Urſule & Théreſe.

Mar. C'eſt vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

*Hél.** Pourquoi ? Urſule & Théreſe ſont

---

* On ne fait point parler tout-à-fait en langage payſan les prétendantes à la Roſe, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre, ſont très diſtinguées par les Dames de la famille de leur Seigneur, qu'elles vont ſans ceſſe au château, & que cette communication leur ôte abſolument cette eſpece de groſſiéreté villageoiſe. On peut connoître à Salency, ſeulement par le langage & les manieres, celles qui ont eu le chapeau de Roſes, ou celles à qui la voix publique le deſtine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitants de Salency ſont auſſi diſtingués des autres payſans par leurs manieres & leur langage, que par leurs mœurs & leurs vertus.

de ſi bonnes filles !—Oh, je ne ſerai pas dépitée, je vous aſſure, ſi l'une ou l'autre obtient la roſe.——Théreſe, ſur-tout; je l'aime tant! Vous le ſavez, Marianne, nous avons toujours été enſemble comme deux ſœurs.

Mar. Théreſe eſt une gentille fille, ben douce, ben ſerviable, ben appriſe; mais avec tout ça, vous valais mieux qu'elle; n'y a qu'une voix là deſſus.—Et puis vot mere a eu la roſe, dans ſon temps; & puis Monique, vot grand'mere, a été Roſiere auſſi; tout ça compte, dame, c'eſt juſte——c'eſt vrai qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre.—Défunt vot pere étoit le plus digne homme!—A propos, Baſile, vot frere, eſt ben joyeux, je parie——vla Théreſe prétendante; quand a n'auroit pas la roſe, c'eſt toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois; ça l'y aſſure quaſiment la Roſe d'ici à deux ans. Baſile aime Théreſe, & vot mere n'entend pas raiſon là deſſus; a m'a dit pus de cent fois: *n'gnia qu'une Roſiere qu'aura mon garçon*; a n'en démordra pas, déja. Alle vous a une tête, ma voiſine Génevieve—oh, c'eſt une maîtreſſe femme!—Mais, dites donc, Hélene, al eſt ſortie, vot mere?

Hél Oui, elle eſt allée chez M. le Prieur.

Mar. Eh vraiment oui; M. le Prieur & M. le Bailli,* vla les Juges des Roſieres; faut

* Le Prieur ſur-tout connoiſſant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que perſonne au couronnement. Le Seigneur nomme la Roſiere, mais c'eſt d'après les dépoſitions qui ſont portées chez le Prieur & le Bailli.

ben leux conter ſes raiſons.—Mon Dieu, c'eſt comme ſi j'entendois Génevieve ; alle en dégoiſe tout des plus belles ſur vot compte, je vous en réponds.—Hélene par-ci, Hélene par-la—ah, je la vois d'ici.—A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand mere, que vous avez tant ſoignée, gardée, veillée.

Hél. Non, non, ma mere ne parlera pas de ça ; eſt-ce qu'il y a de quoi ſe vanter donc ? —Eſt-ce qu'on peut faire autrement ? Quand on a une grand'mere, faut ben l'aimer & la ſoigner, peut-être.

Mar. Apparemment, ça va ſans dire : mais pourtant, n gnia pas de fille à Salency pus révérencieuſe à ſa grand'mere, que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique—car on ne vous voit preſque jamais les Fêtes & Dimanches venir danſer ſur la grande place, & ça pour reſter à la maiſon avec Monique ; & ſi vous aimez la danſe très-bien, & vous n'avez que dix-ſept ans ! Oh, dame, à votre âge, c'eſt ben édifiant—ça fait plaiſir à un chacun—ça mérite la roſe.——Auſſi moi, dès tout-à-l'heure, je m'en vas auſſi chez M. le Prieur faire comme les autres mes dépoſitions, & je l'y conterai tout ce que j'ai ſu le cœur—& toutes les jolivetés que je ſais de vous.

Hél. Ma voiſine, je vous en prie, parlez lui de Théreſe.

Mar. Mais, Dieu me pardonne, on croiroit qu'on ſeriais, faut y dire, fâchée d'avoir la Roſe !

Hél. Ah, ſûrement, Marianne, je le deſire

plus que perſonne ; quand je penſe que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force.—Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil.—Je me dis comme ça : mon Dieu, ſi l'on me couronne, quelle joie ici dans la maiſon !—Quel contentement pour ma mere !—Et ma pauvre grand'mere, qu'eſt-ce qu'elle dira ?—ça la rajeuniroit de vingt ans !—Ah, Seigneur, que je ſerois donc heureuſe !—Et mon frere, & ma maraine, & mon couſin Félix !—comme y ſeroient tous joyeux !---& Théreſe auſſi, ſoyez-en ſûre, Marianne : elle eſt prétendante ; mais quoique ça, elle me verroit donner la Roſe avec plaiſir.——Urſule ne m'envieroit pas non plus ; ainſi, voyez donc combien je dois ſouhaiter la Roſe, puiſque mon bonheur ne chagrineroit perſonne, & qu'il donneroit tant de ſatisfaction à ma famille !

Mar. Sans compter pour vous un mari dans l'année.---Eh ne faut pas rougir ; vous ſavez ben que dès qu'une fille eſt couronnée, c'eſt à qui l'aura, & que tous les garçons du village la demandent : la meilleure dot ici, c'eſt le chapeau de roſes ; pardi, c'eſt naturel que la plus ſage ſoit la mieux aimée. Les hommes ſeroient ben nigauds, s'ils ne penſoient pas comme ça. Mais j'entends la voiſine, je crois ?

Hél. Ah, oui ; v'la ma mere.

SCENE

SCENE II.

GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE.

Mar. à Genevieve.

EH, bon jour donc, voiſine.

Gen. Ah, ah, la commere Marianne !---- & depuis quand ?

Mar. J'arrive pour voir couronner Hélene.

Gen. Marianne, quel jour que celui-ci ! J'ai été Roſiere, il y a aujour'dhui vingt ans ; je m'en reſſouviens comme d'hier ; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes ; juſqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébétée---mais tout cela n'étoit rien au prix des angoiſſes d'une pauvre mere qui ſouhaite la couronne pour ſa fille !---- Il me paroît que je recevrai mille fois plus d'honneur du couronnement de cette chere enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous ſaviez toutes les pintes de mauvais ſang que j'ai fait depuis quinze jours, depuis hier ſur-tout ! —Ah, Marianne, faut être mere pour comprendre ça.

Mar. Pourtant, vous me diſiez, il y a ſix ſemaines, que vous étiez comme ſûre qu'Hélene auroit la Roſe.

Gen. J'avois tort de dire ça ; il y a tant de filles à Salency qui valent ben Hélene !—Le

bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, vla une terrible penſée—Enfin, plus en plus le moment approche, & plus en plus je ſuis craintive !

Mar. Avez-vous trouvez M. le Prieur ?

Gen. Non, il étoit ſorti—J'y retournerai.

Mar. Il eſt bien affairé aujourd'hui.

Gen. Ah, je vous en réponds.

Mar. Dame, il eſt juge, & ça donne du tintoin.

Gen. Et puis il eſt ſi conſciencieux !---- Avec ça, il nous aime tous comme ſi nous étions ſes enfants !

Mar. On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency---

Gen. Oh, c'eſt ben ſûr---Le digne cher homme !--Que le Seigneur nous le conſerve !--- Mais, Hélene, dis-moi donc où eſt not' mere---

Hél. Elle s'eſt couchée, elle dort—Elle n'a pas clos l'œil la nuit paſſée.

Gén. Elle eſt dans des tranſes ſur le couronnement !—Ah, Sainte Vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade !—*(Se retournant.)* Qu'eſt-ce qui taſticote donc autour de la porte ? Vas voir, Hélene.

(*Hélene, va ouvrir la porte.*)

Ma mere, c'eſt Théreſe.

SCENE III.

GENEVIEVE, MARIANNE, THERESE, HELENE.

Thér. MADAME Génevieve, je viens vous avertir que M. le Bailli eſt chez lui, ſi vous voulez y aller—ma mere & celle d'Urſule y ſont.

Gén. En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

Thér. Il y a déja tout plein de monde ſur la place, & des étrangers, & des Meſſieurs, & des belles Dames !

Gén. Ah, Jeſus !———

Mar. Faut que j'aille voir ça.

Gén. Venez, ma commere, donnez-moi le bras, vous me conduirez chez M. le Bailli ; car je ſois ſi aſſottée, que je ne ſaurois quaſiment marcher ; y me paroît que tout tourne à l'entour de mo———

Marianne. (*lui donnant le bras.*) Allons, allons, voiſine, je vous ſoutiendrai. (*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

HELENE, THERESE.

Thér. AH, nous vla donc toutes fines ſeules, j'en ſuis bien aiſe, Hélene; j'avois bonne envie de jaſer avec toi ſur not' aventure d'hier—— J'y penſe & repenſe toujours du depuis—Ah, Sauveur, quelle repentance j'ai eue de t'avoir comme ça laiſſée à l'abandon!—— Si on ſavoit ça, je ſerois une fille perdue, ma pauvre Hélene.

Hél. Va, ſois tranquille, je t'ai promis le ſecret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

Thér. Vois-tu, Hélene, ce n'eſt pas que j'en veuille à la Roſe; c'eſt toi qui l'auras, tout le Village s'y attend, n'y a pas ſeulement une ame qui aille à l'encontre de ça—Je ſais ben même qu' Urſule devroit paſſer avant moi; mais pas moins j'ai été nommée prétendante, vla toujours un grand bonheur—Hélene, je te dis tout—Baſile!—enfin ma mere ſeroit toute glorieuſe ſi j'épouſois Baſile——Baſile, fils, petit-fils, & frere de Roſieres, car tu vas l'être, c'eſt ſûr: eh ben, ſi cette malheureuſe hiſtoire eſt ſue, tout eſt dit--me vla rayée des prétendantes, me vla exclue de la Roſe pour toujours!———ma mere en mourroit, & moi auſſi, Hélene—Sa me fige le ſang, d'y penſer ſeulement!

Hél. Exclue de la Roſe!—ne dis donc pas

ça, Théreſe, c'eſt terrible à entendre!—Au bout du compte, tu n'as pas fait un ſi grand mal—eh ben, t'as eu peur, tu étois laſſe, y falloit faire ben du chemin, & puis repaſſer par ce bois qui eſt noir comme un four; tu n'as pas oſé—vla tout pourtant.

Thér. Et la bonne action que je t'ai laiſſée faire toute ſeule!——& toi donc, qui as eu le courage de reconduire la vieille femme juſqu'a Chauni!——Je ſuis pourtant fâchée, Hélene, qu'on ne ſache pas ça de toi; mais, Dieu merci, ça t'eſt inutile pour gagner la Roſe—Seigneur, quand je penſe qu'il t'a fallu repaſſer par ce bois à la nuit cloſe!

Hél Oh, j'y ai eu ben peur; je me reſſouvenois de toutes les hiſtoires de revenants de la commere Marianne!—Je n'avois pas une goutte de ſang dans les veines!

Thér. Et juſtement, la vieille Mathurine qu'eſt morte Samedi dernier, & qu'alloit toujours là ramaſſer des feuilles.

Hél. Faut qu'a me ſoit venue dans l'eſprit pus de vingt fois.

Thér. Pas moins tu n'as rien entendu?

Hél. Si fait——J'entendois de temps en temps comme un bruit de feuilles!—*Fri, frou, fri, fr u,* tout à l'entour de mes oreilles!

Thér. Ah, Sauveur!—ça feſoit *fri, frou.*

Hél. Tout comme quand on ramaſſe des feuilles!

Th r. Quelle pitié!—c'étoit l'ame de la pauvre Mathurine——T'es ben heureuſe encore de ne l'avoir pas vue!——Nanette avec ſa mere, avant-hier au ſoir, l'y ont parlé.

Hél. Oui, je le ſais ben—Elles l'on vue ſous la figure d'un grand mouton blanc.

Thér. D'un mouton gros comme un veau, à ce que m'a dit Nanette—Pour moi, j'en ſerois morte—Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maiſon ? Qu'a dit ta mere ?

Hél Ah, Théreſe, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la premiere fois de ma vie—vla ce qui m'a le plus coûté. Je ſuis arrivée à neuf heures ; ma mere étoit toute tranſie de crainte : *Et pourquoi donc ſi tard, Hélene ? Et pourquoi donc eſt-ce que tu reviens ſans feuilles ? Et où eſt donc Théreſe ?*——A toutes ces queſtions-là j'étois ben ahurie ; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues : *Ma mere, j'ai laiſſé Théreſe à deux pas d'ici ; mon âne eſt tombé dans un foſſé, nous avons été je ne ſais combien de temps à l'en retirer,* & puis d'autres raiſons encore. Ma mere a cru tout cela, j'en étois ben aiſe ; & pourtant ça me feſoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans—— ça m'alloit au cœur, Théreſe, ſi bien que j'en pleurois—Et toi, comment t'en es-tu tirée ?

Ther. Je ſuis revenue par le petit chemin qui eſt derriere le Village, & qui eſt ſi plein d'orties que perſonne n'y paſſe, & puis je me ſuis rendue à not' maiſon en ſautant par-deſſus la haie du jardin, pour n'être pas vue ; enſuite je me ſuis cachée dans not' grange juſqu'a la nuit, où j'ai eu auſſi peur que ſi j'avois été dans le bois ; c'eſt là que je ſanglotois—Je me diſois : ſi j'avois eu plus de courage, je ſerois avec Hélene, & nous ſerions rentrées toutes deux la tête levée & bien glorieuſes dans le

Village !——Au-lieu de ça, faut qu'Heléne cache ſa bonne action pour cacher ma faute— Et je pleurois, & je pleurois, Dieu ſait !—— Enfin, quand la nuit a été tout à-fait tombée, je ſuis reſſortie par le jardin, je ſuis rentrée dans la maiſon par le Village, & j'ai dit à ma mere le même conte que t'as fait à la tienne.

Hel. Perſonne ne nous a vues revenir ſéparément ; la bonne femme de Chauni ne ſait pas nos noms : ainſi jamais, au grand jamais, on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chere Théreſe, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle choſe qui arrive.

Ther. (*l'embraſſant.*)

O Hélene ! que je t'aime.

Hel. Va, tu n'aimes pas une ingrate ! Mais on frappe à la porte, je crois——(*Elle crie.*) On y va.

Ther. C'eſt, Dieu me pardonne, la voix de M. le Prieur !——Eh vraiment oui, c'eſt lui— Et avec cette Dame Marchande de Noyon, qu'a amenée Marianne.

SCENE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, HELENE, THERESE.

Hel. AH, mon Dieu, ma mere qu'eſt ſortie !

Prieur. Bon jour, Hélene ; voilà Madame Dumond qui eſt venue exprès de Noyon pour voir la Fête.

Dum. Et pour faire connoiſſance avec les Prétendantes.

Prieur. En voilà deux.

Dum. Il faut que je les embraſſe ; comme elles ſont jolies !—*(Helene & Thereſe font la révérence.)*

Hel. Je t'en prie, Théreſe, vas voir ſi tu pourras retrouver ma mere—

Ther. I'y cours. *(Elle ſort.)*

Mimi. *(en montrant Helene.)*

Maman, n'eſt-ce pas que c'eſt celle-là qui ſera Roſiere ?

Hel. Oh, Mameſelle, je ne ſuis pas la plus méritante, tant s'en faut.

Mimi. Oh, Maman, priez M. le Prieur qu'il lui donne la Roſe !

Dum. Oui, oui, cela ſe fait bien comme cela.

Mimi. Dame, voilà pourtant la plus jolie & la plus blanche encore ; les autres ſont noires comme tout.

Dum. Ecoute donc, Mimi, tu n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voiſine ?

Mimi. Pardi non, elle m'égrafigne toujours, je ne l'aime pas du tout.

Dum. Elle eſt pourtant bien jolie & bien blanche.

Mimi. Oui, mais elle eſt mechante comme je ne ſais quoi.

Dum. Il vaut donc mieux être bonne que d'être belle ?

Mimi. Mais, eſt-ce qu'on ne peut pas être belle ſans égrafigner ?

Dum. Oh, ſi-fait. Mais la beauté paſſe, & la bonté dure ; & puis c'eſt par la bonté qu' une petite fille fait le contentement de ſon papa & de ſa maman ; c'eſt la bonté qui fait aimer ; tu vois donc bien que c'eſt elle ſeule qui mérite des récompenſes.

Mimi. Ah, oui, c'eſt juſte, je me ſouviendrai de cela. Ainſi, Maman, c'eſt donc la plus bonne qu'on va couronner ?

Dum. Sûrement. Mais, Monſieur le Prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maiſon-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency ?

Prieur. Cela eſt vrai. Tenez, Madame Dumond, regardez-bien cette armoire !—— elle renferme de précieuſes richeſſes.

Dum. Commente donc ?

Mimi. Ah, que je voudrois qu'on l'ouvrit !

Prieur. Hélene, pourroit-on en avoir la clef ?

Hél. Je vais voir ſi ma grand'mere veut me la donner.

Mimi. Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle ?

Dum. Oui, vas.

(Helene prend Mimi par la main, & ſort.)

Prieur. Cette famille, Madame Dumond, eſt bien en effet une des plus conſidérables de Salency ; ſi vous connoiſſiez la piété, la charité de ces gens-là !—— & comme ils ſont reſpectés dans le Village !—— car ici les vertus ſeules impriment le reſpect.

Dum. Vous êtes bien heureux, Monſieur le Prieur, d'avoir de bonnes ames comme cela à gouverner.

Prieur. Ah, j'en bénis tous les jours la Providence ! Imaginez, Madame Dumond, que depuis vingt ans que je ſuis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaiſe action, je n'ai pas connu un malhonnête homme ! —— Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs & de leur morale, il faut que je vous conte la raiſon qui a fait refuſer l'année paſſée la Roſe à une jeune fille. Elle étoit parfaitement ſage & modeſte, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on ſoit autrement ; mais des témoins dépoſerent, & il fut prouvé qu'elle avoit paſſé preſque tout un jour ouvrier dans l'oiſiveté, & que ſon frere s'étoit moqué d'un vieillard ; & elle fut exclue tout d'une voix.

Dum. Les fautes des parents comptent donc auſſi ?

Prieur. Vraiment oui : ce qui fait que cette Roſe tient en reſpect les garçons comme les filles ; vous ſentez bien que les peres & les freres prennent garde à eux. —— Tenez, ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'excluſion de ſa ſœur, étoit au moment de ſe marier, & ſur cela les parents de la fille rompirent tout.

Dum. Oh, je comprends cela, qu'une Roſiere honore toute la famille.

Prieur. Sûrement, chacun en particulier pouvant ſe flatter qu'il a contribué de quelque choſe au couronnement.

Dum. Mais il y a un article qui m'embar-

raſſe ; ceux qui dépoſent contre les prétendantes, ſont des Salenciens ?

Prieur. Oui.

Dum. Eh bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haines ?

Prieur. Nullement. Toute dépoſition dénuée des preuves les plus poſitives, ne ſeroit pas reçue ; ce n'eſt ni l'envie ni l'averſion qui dépoſent, c'eſt le noble deſir que la Roſe ne tombe pas ſur un objet mediocre.——L'ambition des honneurs & des richeſſes produit ſouvent les cabales and les noirceurs ; mais cette Roſe, ce prix ſimple & champêtre, offert à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation, & ne peut qu'épurer encore les cœurs innocents qui brûlent de l'obtenir. Mais j'entends revenir Hélene.——Ah, la bonne Monique, ſa vieille grand'mere, eſt avec elle.

SCENE VI.

LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HELENE, THERESE.

(Monique ſoutenue par Helene, qui, de l'autre côté, tient Mimi par la main.)

Prieur. BON jour, mere Monique ; comment va la ſanté ?

Mon. Eh, M. le Prieur, tout doucement.—Dame, j'aurai, vienne la Saint Louis, quatre-

vingts ans ſonnés ; on ſe ſent de ça.——Les jambes me manquent ; j'ai ben du mal pour marcher.

Dum. Il faudroit lui donner une chaiſe.

Mon. En vous remerciant, Madame, je m'aſiterai donc, ſous vot' bon plaiſir. (*Hélene lui donne une chaiſe auprès de l'armoire. Elle s'aſſied.*)

Prieur. Mere Monique, nous avions envoyé Hélene, pour demander la clef de votre armoire.

Mon. Oh, vraiment, je ne donne pas comme ça la clef de not' tréſor à une jeuneſſe : c'eſt bon quand elle ſera Roſiere, s'il plaît au bon Dieu que je vive aſſez pour voir ça ; mais je vous l'ai apportée, la clef ; la voilà, M. le Prieur.

Prieur *. Vous allez voir, Madame Dumond, les plus beaux titres de famille qui exiſtent ſur la terre ; tenez, regardez.

Madame Dum. (*regardant dans l'armoire.*) Ah, ah, qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a ſous toutes ces petites niches de verre ?

Prieur. Des roſes ſeches !

Mon. Ah, oui, a ſont ſeches ; car il y en a qui ont ben pus de cent ans !

Mimi. Ah, maman, c'eſt joli —— c'eſt comme des reliquaires !

Prieur. Eh bien, Madame Dumond, vous ne dites mot.

Dum. Je ſuis toute ſaiſie !—Comment ! il y a eu autant de Roſieres dans cette famille que je vois-là de roſes ?

* Ces détails ne ſont point imaginés, ils ſont exactement vrais, ainſi que tout ce qui eſt dit dans cette piece relativement aux mœurs & aux coutumes des Salenciens.

Mon. Ah, il y en a ben pus; j'ai eu une autre fille qu'eſt morte, & qu'a eu une troupe de filles; toutes les Roſes de ce côté-là nous manquent: & puis mon pere s'étoit remarié; & ſes enfants, comme de juſte, ont hérité des roſes; nous n'avons que celles de la droite ligne.

Dum. (*regardant toujours dans l'armoire.*) Elles ont toutes des étiquettes?

Prieur. Oui, ce ſont les noms des Roſieres.

Mon. M. le Prieur, vous qui connoiſſez tout ça comme vot' Pater, montrez à Madame la roſe de Marie-Jeanne Bocard; c'eſt la plus ancienne, à ce que je crois.

Prieur. N'eſt elle pas tout en-haut?

Mon. Oui. Pouvais-vous l'avindre?

Prieur. Oui, je la tiens. Voyons la date.— (*Il lit:*) 1520.

Dum. (*tenant cette roſe qui eſt ſous un verre.*)

Mil cinq cent vingt!——

Mon. V'la une riche piece, pas vrai?

Mimi. (*regardant la roſe.*)

Quoi! c'étoit-là une roſe? Comme ça change!

Mon. Hélene, montre un peu celle de Catherine Javelle, qu'eſt la en-bas.

Hel. Oui, ma mere.

Mon. Catherine Javelle étoit la ſœur de ma mere, & a mourut toute jeune; ſon hiſtoire eſt drôle.

Prieur. Contez-nous-la, mere Monique.

Mon. Faut donc qu'ou ſachiez qu'a lavoit ſon linge au grand étang; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de ſept ans d'âge, pour

porter le linge; vlà que tout d'un coup Jeannot —— (y s'appelloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle.)

Prieur. Et il vit encore, ce Jeannot, c'eſt le bon-homme Rouſſel ?

Mon. Tout juſte.——Mais, Monſieur le Prieur, vous ſavez l'hiſtoire !

Prieur. N'importe, allez toujours.

Dum. Oh, je vous en prie, Madame Monique.

Mon. Eh ben donc !—j'ai perdu le fil.

Hél. Ma mere, vous en étiez à *Vla que tout d'un coup, & au bord de l'étang.*

Mon. Ah.——Vla que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête la premiere; *floque*, le vla dans l'eau.——Ma fine là deſſus ma tante Catherine Javelle n'en fait pas à deux, a s'y jette auſſi à corps perdu, puis a repêche Jeannot comme un gougeon, & revient avec lui ſur le bord.

Dum. Ah, Ciel !

Prieur. Il eſt bon de ſavoir que cet étang eſt très-profond.

Mon. Oh, c'eſt une abyme.——Enfin, les vla donc ſur le gazon ; mais Jeannot avoit tant bu d d'eau, tant bu d'eau, qu'il étoit comme pâmé.——Ma tante ſe prit à dire: qu'eſt ce que je vas faire de cet enfant, & puis de mon linge ?——y ſe feſoit tard, y falloit revenir à la maiſon, y falloit faire une demi-lieue, a n'avoit point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute boulverſée; malgré ça a prend Jeannot à califourchon ſur ſes épaules, alle abandonne

tout ſon linge, & alle revient comme ça au Village.

Dum. Et j'eſpere qu'elle fut Roſiere dans l'année.

Mon. Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur & malheur, comme on dit : c'eſt ben heureux pour une jeune fille de trouver des occaſions comme ça; dame, ça n'arrive pas tous les jours.

Dum. Ah, Monſieur le Prieur, le plus curieux de Salency, ce n'eſt pas le ſpectacle de la Fête ; c'eſt de voir, c'eſt d'entendre tout cela.

Prieur. Je vous l'avois bien dit.---*(Il regarde à ſa montre.)* Mais il eſt midi, il faut nous en aller.

Dum. Je ne peux pas ôter les yeux de deſſus cette armoire.

Prieur. En effet, ces titres reſpectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins dont certaines gens tirent tant de vanité.

Dum Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil ſec ; & quoi que j'en aye, en regardant ces Roſes deſſéchées, je ſens les larmes me rouler dans les yeux!--Ah, combien je ſuis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou ſix ans de plus!---elle auroit ſenti cela.

Mimi. Maman, faudra me ramener quand je ſerai plus grande.

Prieur. Elle a raiſon ; c'eſt un bon air à reſpirer pour une jeune fille, que celui de Salency!---Adieu, mere Monique.

Mon. Mon Dieu, M. le Prieur, Géneviève ſera bien fâchée.

Prieur. Je reviendrai.

Mon. Monſieur le Prieur, la déclaration ſera toujours à cinq heures ?

Prieur. Oui, mere Monique, *(il lui prend la main.)* Ma bonne femme, tranquilliſez-vous,---je vous en prie.

Mon. O bon Sauveur !

Prieur. Adieu.- -à tantôt.

Dum. Adieu, ma chere Madame Monique.

Mon. Vot' ſervante, Madame.

(Madame Dumond & le Prieur ſortent.)

Hélene *va leur ouvrir la porte, & leur fait pluſieurs révérences, que Madame Dumond lui rend après l'avoir embraſſée Pendant ce temps, Monique reſte ſeule ſur le devant du Théâtre.*

Mon. Monſieur le Prieur dit comme ça que *je me tranquilliſe*, c'eſt bon ſigne !-- le bon Dieu le veuille !-- *(à Hélene qui revient.)* Hélene, as-tu entendu M. le Prieur ?

Hél Mon Dieu oui, ma mere, j'en ſuis encore tout ſans-deſſus-deſſous.-- Il vous tenoit la main ?

Mon. Et il me la ſerroit, mon enfant.---- Je n'ai pas oſé lui parler de toi, à cauſe de cette Dame.

Hél. O ma mere.---j'ai, à préſent, un bon preſſentiment !

Mon. Et moi auſſi.---Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de Roſes !----Après ça je mourrai tranquille.---Mais écoute donc, ma fille, ne vas pas prendre de la gloriole pour ça, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Urſule ou Théreſe ; ça gâteroit tout.

Hél. Pourquoi eſt-ce que j'en ſerois glorieuſe ? Si je ſuis couronnée, c'eſt à vous, c'eſt à ma mere que je le devrai ; je ne ſuis vaniteuſe que d'être votre fille à toutes les deux.

Mon. Pauvre petite ! --viens me baiſer.--- Dieu te bénira, tu le mérites.---Mais, quoi donc !---tu pleures, je crois ?

Hél. C'eſt vrai---je penſe qu'à preſent que vous vous flattez que j'aurai la Roſe, ſi par malheur je ne la gagne pas --vous ſerez ſi chagrine---ſi chagrine.

Mon. Ne ſanglotte donc pas comme ça.--- Eh bien, mon enfant, ſi tu ne l'as pas, faudra ben ſe ſoumettre ; eſt-ce qu'il faut être rétif contre la divine Providence, donc ?---Mais M. le Prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jetté ça pour rien, je t'en réponds.---Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut que tu ailles préparer le diner.---Ton frere n'eſt pas encore revenu ?

Hél. Non, ma mere, il eſt toujours à l'autre bout du Village, chez ce pauvre Robert, qui eſt ben malade, & qui n'a de conſolation que dans la compagnie de Baſile ; & mon frere qui aime Robert comme ſes yeux, veut reſter avec lui du moins juſqu'a l'heure de la cérémonie

Mon. C'eſt ben fait, c'eſt ben fait. Rends-moi ma clef.---J'eſpere que je rouvrirai encore ce ſoir cette armoire pour y ſerrer ta couronne !

Hél. O ma chere mere !

Mon. Donne-moi ton bras, ma fille. Allons, viens. (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRIEUR, GENEVIEVE.

Prieur. OUI, ma chere Génevieve, il faut que je vous parle en particulier.

Gén. Mon Dieu, Monſieur le Prieur, vous avez un air tout je ne ſais comment —— ça m'interdit.

Prieur. J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue.

Gén. Vous allez m'annoncer quelque malheur.

Prieur. Vous ſavez l'affection particuliere que j'ai toujours eue pour votre famille ; je vais vous dire une choſe qui vous fera beaucoup de peine, ma chere bonne femme, & cela me coûte cruellement.

Gén. Ah, Jeſus Maria !——ça regarde Hélene ?

Prieur. Juſtement.

Gén. C'eſt poſſible ? ——Y a des dépoſitions contre elle ?

Prieur. Cela eſt vrai, & — d'aſſez graves !

Gén. Ah, Monſieur le Prieur, ce ſont des menteries,——

Prieur. Ne pleurez pas, ma chere Géne-

vieve—peut-être Hélene ſe juſtifiera-t-elle ? Il faut l'entendre.

Gén. Mais enfin, qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

Prieur. On l'a vue revenir hier à la nuit toute ſeule.

Gén. C'eſt faux, Théreſe étoit avec elle.

Prieur. Non. Théreſe eſt revenue ſur les cinq heures furtivement ; elle s'eſt cachée, mais elle a été vue.

Gén. Eh ben, M. le Prieur, c'eſt faux — c'eſt faux. —— Hélene —— où eſt elle ? —— (*Elle crie de toute ſa force.*) Hélene, Hélene.— Ah, la voilà.

Hél. accourant. Ma mere——

Gén. au Prieur. Ah, ça, je ne l'y parle pas en cachette, je ne l'y fais pas le bec. —— interrogez-la, M. le Prieur.

Hél. à part. Mon Dieu, qu'a donc ma mere ?

Gén. Hélene mentir ! Hélene !——Ah, c'eſt trop fort pour me faire peur —— puiſque c'eſt ça qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

Prieur, à Helene. Approchez, mon enfant, & répondez moi ſans détour.

Gén. A n'eſt pas ſubtile, je vous en réponds ; je mets ma main au feu qu'a n'a jamais barguigné à dire la vérité une ſeule fois dans ſa vie

Hél. a part. Je tremble.——

Prieur. Hélene, vous avez été juſqu'ici l'exemple du Village, je vous crois encore les mêmes vertus ; je ſuis perſuadé qu'une fauſſe apparence a trompé ceux qui vous accuſent

aujourd'hui : mais enfin, tout-à-l'heure, plusieurs témoins viennent séparément de déposer la même chose contre vous.

Gén. Vous la tenez sur le gril ; faut pas tant de lanternages.---Eh ben, Hélene, y disent que t'es revenue toute seule du bois hier à la nuit, & que Théreſe s'étoit cachée.---Seigneur, la couleur lui manque !—C'eſt de ſurpriſe, M. le Prieur, je la connois— je ſuis ſûre d'elle !

Prieur. Mais répondez, Hélene.— Cette imputation eſt-elle fauſſe ?—Vous avez un moyen bien facile de vous juſtifier ; je vais, ſi vous voulez, vous nommer les témoins, & vous confronter avec eux.

Gen. Eh ben, Hélene ?

Hél. (*à part.*) Ah, quel martyre !

Prieur. Si le fait eſt vrai, & ſi vous le niez, ſongez que vous traiteriez de calomniateurs ceux qui n'ont dit que la vérité !---Pourquoi ces larmes, pourquoi ce déſeſpoir, ſi vous êtes innocente ?

Hél. Oui, je ſuis innocente.

Gén. Eh, parle donc, dis donc tes raiſons.--- Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quaſiment, le froid m'en court par tout le corps.---Explique-toi, Hélene.

Hél. Je ne ſaurois.---(*A part.*) ô Théreſe !--

Gén. Comment, vous ne ſauriais ?—Mais ça ne ſe peut pas !—C'eſt qu'al eſt ſi niaiſe.--- Réponds-moi tant-ſeulement.—M'as-tu menti hier ?—(*d'un ton ſevere.*) Helene ! – ſeroit-y vrai ?—Non, alle eſt toute affarouchée, al a perdu la tramontade.—Hélene ! — ma fille,

parle donc, tu me mets dans des angoiſſes !—

Hél. O ma mere ! — je ſuis innocente.

Gén. Tu n'as donc pas menti ?—Les témoins ſont des calomnieux, pas vrai ?

Hél. Oh, non, non.

Gén. Comment, malheureuſe !

Hél. Ma chère mere, ſi vous ſaviez !---

Gén. (*avec emportement.*) Toi, ma fille !--- Je te renonce.—Ah, Seigneur, que ne ſuis-je morte avant d'avoir vu ça.—(*Elle tombe en ſanglottant ſur une chaiſe.*)

Hél. (*ſe jettant à ſes genoux.*) Eh, ben, ma mere, écoutez-moi !—

Gén. (*la repouſſant.*) Laiſſe-moi de repos.

Prieur. (*prenant la main de Genevieve.*) Pauvre chere femme !

Gén. Ah, Monſieur le Prieur, ayez pitié de nous ; ſauvez l'honneur d'une brave famille : j'ai un garçon : faudra-t-il qu'il ſoit entaché ! — j'en mourrois !

Prieur. Par reſpect pour votre famille, j'aſſoupirai cette aventure, le fond en ſera ignoré ; je vous promets que Théreſe ne ſera point interrogée, elle ſeule pourroit tout découvrir.

Hél. (*ſanglottant.*) On ne découvriroit rien à mon déshonneur, toujours !

Gén. Tais-toi, indigne !

Prieur. En effet, Hélene, pouvez-vous avoir le front de vous ſoutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue ſeule, que vous avez renvoyé Théreſe ?

Hél. Ah, M. le Prieur, je ne l'ai pas ren-

voyée ; elle eſt revenue de ſon plein gré ; je peux dire ça, du moins.

Gén. Impudente ! — Enfin, toute la trame ſort donc de ta bouche ! — T'es revenue après Théreſe à la nuit ! — T'as fait cent menſonges ! — & faut que j'entende ça de mes deux oreilles ! — O ma pauvre mere ! comme elle va tomber de ſon haut !

Prieur. L'heure de la déclaration s'approche.

Gén. La déclaration ! — & j'eſpérois que cette malheureuſe — Ah, n'y a pus de joie pour moi !

Hél. C'eſt trop, c'eſt trop, faut que je parle.

Gén. Ne m'approche pas.

Hél. Ma mere, ma mere, écoutez !

Gén. Inſolente ! (*Elle la repouſſe rudement ; Hélene tombe à quelques pas ſur ſes genoux. Elle leve les mains au Ciel, en s'écriant :* ô mon Dieu !)

Gén. (*en larmes, s'approche d'elle & la releve.*) Elle s'eſt fait mal ! — y me manquoit ça !

Hél. Non, ma mere — mais écoutez.

Prieur. Ne perdons plus de temps, Génevieve, venez chez M. le Bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuſe affaire ; les témoins eux-mêmes, par égard pour vous, ſe prêteront volontiers à ce ménagement.

Gén. Sauvez ma famille, M. le Prieur, ayez compaſſion de nous.

Prieur. Hélene, que ceci vous faſſe rentrer en vous-même ; J'entrevois dans votre con-

duite, des fautes dont je n'ai point encore vu d'exemples à Salency : ſans vos reſpectables parents, vous n'en ſeriez pas quitte pour la perte de la couronne : — & dites-vous bien que les dignes exemples que vous avez toujours reçus, vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chere Génevieve.

Hél. Un moment — ma mere.

Gén. Effrontée ! ſi tu bouges, t'auras ma malédiction.

Hél. (*tombant ſur une chaiſe.*) Je n'en puis plus !

Gén. Allons, Monſieur le Prieur ; oh, Seigneur, quel jour de déſolation !—(*Elle ſort avec le Prieur.*)

SCENE II.

HELENE *ſeule, ſe ſoulevant.*

MA mere !——(*Elle retombe.*) Le cœur me manque ! — —Elle eſt partie ! —— j'allois peut-être tout dire, & Théreſe étoit perdue.— & mon frere au déſeſpoir !—Y s'aiment, y s'épouſeront du moins, y ſeront heureux !— Mais moi, que deviendrai-je ?—Je n'ai rien à me reprocher, ça me ſoutiendra !—Ma plus rude peine, c'eſt le chagrin de ma mere !— vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité ;—& pourtant j'avois promis le ſecret à Théreſe !— mais ma mere ! la voir ſi courroucée contre moi, ça me perçoit le cœur — ſeulement d'y penſer, j'en friſſonne !—O que la colere d'une

mere eſt terrible ! Et que doit-elle donc être quand on la mérite ?—Ma mere — dont je n'ai jamais eu que des paroles de douceur, comme elle m'a traitée ! — mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorſq'elle m'a dit. *je te renonce !*—Ah, Sauveur, j'aurai toujours ce ſon-là dans l'oreille ! — ça m'a été au fond de l'ame — dans ce moment j'étois prête à tout déclarer ; mais par bonheur pour la pauvre Thereſe, ma mere n'a pas voulu m'entendre.—Mais auſſi j'ai eu tort, j'aurois pu cacher la faute à Thereſe, & conter l'hiſtoire de la femme !—Non, on auroit toujours ſu que j'étois revenue ſeule ; & puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thereſe l'avoit abandonnée !—N'y avoit pas moyen de ſe tirer de là.—Enfin, le bon Dieu voit mon innocence, ça doit me conſoler !—Pourtant je n'aurai jamais la Roſe ; & ma mere, & ma pauvre grand'mere qui croyent que je ſerai couronnée !—Ah, que je ſuis malheureuſe !—non, non, je ne trahirai point Thereſe, je l'ai promis — mais quand ſon mariage ſera fait, je dirai tout à ma mere ; je ne pourrois pas vivre ſans ça !—O Baſile ! ô Thereſe ! que vous me coûtez cher.—Ciel, quelqu'un vient ; ah, cachons mes larmes !

SCENE III.

HELENE, MARIANNE.

Mar. HELENE !—mais tu pleures, mon enfant.—Qu'eſt-il donc arrivé ?

Hél. Je n'ai rien, Marianne.

Mar. Et mais — t'es pâle comme un linge !

Hel. Faut que j'aille retrouve, ma grand'-mere.—Adieu, Marianne.—(*à part, en s'en allant.*) Allons-nous cacher juſqu' après le couronnement. (*Elle ſort.*)

Mar. (*ſeule.*) Je reſte ſotte comme un bahu !—Quéque tout ça ſignifie ? La commere Génevieve, d'un autre côté, qu'eſt toute tremblante, & comme une déchevelée ! — & Baſile—Oh, y a quéque choſe là-deſſous.—Ah, vla Thereſe.

SCENE IV.

MARIANNE, THERESE.

Mar. DITES-MOI, Théreſe, avez vous vu Génevieve ?

Thér. Non ; pourquoi ?

Mar. Oh, c'eſt que je viens de la rencontrer, moi.—Alle alloit chez M. le Bailli, j'ai

voulu l'y parler ; mais à ne voyoit ni n'entendoit — &, tout d'un coup, ſon fils Baſile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'eſt approché d'elle :—*Va-t-en*, l'y a-t elle fait, *va-t-en, mon pauvre garçon, retourne chez Robert*.—Et puis a l'y a marmoté je ne ſais quoi à l'oreille ; Baſile a rougi, pâli, & pleuré ; il a mis comme ça ſes deux mains ſur ſes yeux ; il s'eſt aſſis ſur une pierre. M. le Prieur, qu'étoit avec Génevieve, l'y a parlé auſſi tout bas.—Et enfin, M. le Prieur & Génevieve ont continué leur chemin.

Thér. Eſt-il poſſible ?—Et Baſile, qu'eſt-il devenu ?

Mar. Oh, il eſt reſté là un bon bout de temps à rêvaſſer, les yeux fichés en terre.—J'étois à deux pas, je me ſuis approchée : quand y m'a vu il a fait un friſſon, y m'a jetté un regard tout effaré ; & puis il a pris ſes jambes à ſon cou, & s'eſt enfui du côté de la maiſon de Robert.

Thér. Ciel ! — où eſt Hélene ?

Mar. Hélene pleure ; quand je ſuis arrivée, a s'eſt ſauvée.

Thér. Comment !

Mar. Théreſe, le cœur m'en ſaigne ; mais je vois ben qu' Hélene a fait quéque faute qui va l'y ôter la Roſe.

Thér. Elle ! Hélene !—Pourriez-vous le croire ?

Mar. C'étoit la perle du Village.— Je ſais ben ça.---Pas moins je gagerois qu'il y a des dépoſitions contre elle.

Thér. Des dépoſitions !——Ah ! courons. (*Elle ſort en courant de toutes ſes forces.*)

Mar. (*ſeule.*) En vla bien d'un autre !— je crois qui ſont tous foux ; c'eſt comme un vertigo.— (*On entend appeller derriere le théâtre.*) Hélene, Hélene !

Mar. J'entends la voix de Monique ; oui, c'eſt elle.

SCENE V.

MARIANNE, MONIQUE.

Mon. HELENE---où eſt-ce qu'elle eſt donc ?

Mar. (*allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine.*) Je ne ſais, mere Monique ; mais aſitez-vous, je vais l'appeller.

Mon. Vla la prêmiere fois que je ne la trouve pas quand j'en ai beſoin.

Mar. Mais eſt-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout-à-l'heure ?

Mon. Non ; & j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne ſur la place, & que vla bientôt le moment de la déclaration. Si mon Hélene eſt Roſiere, j'entendrai les Ménétriers un peu plus tôt.---O Marianne, comme mon cœur ſaute !

Mar. (*à part.*) La pauvre femme ne ſait rien ; faut pas l'y dire, ça la tueroit.

Mon. (*criant.*) Hélene, Hélene.

Mar. (*criant auſſi, & s'avançant dans le fond du Théâtre.*) Hélene, Hélene, vot' grand'mere vous appelle.---J'entends ſon pas ---alle accourt.

SCENE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HELENE.

Mon. VIENS donc, ma fille.

Mar. (*à part*). Comme al a l'air triſte !

Hél. Ma mere !

Mon. Eh ben, mon enfant, y s'en va cinq heures !---t'es toute penſive ; pour moi, grace au Ciel, je n'ai point d'inquiétude.---Mon Dieu, qu'eſt ce qui vient ?

Mar. C'eſt Génevieve.

SCENE VII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE.

Hél. (*à part*) JE n'ai pas une goutte de ſang dans les veines !

Mon. Approche, Génevieve ; ſais-tu des nouvelles ?

Gén. (*à part.*) Ma mere, ô Ciel!---& Marianne!---faut ſe taire. (*Haut.*) Ma mere, que faites-vous là? vous ſeriais mieux dans vot' chambre.

Mon. Non, ma fille.---C'eſt ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not' Seigneur te venir prende par la main.---C'eſt ici que je t'ai vue couronner, Génevieve---t'en ſouviens-tu, comme tu te pendis à mon cou---comme nous pleurions.---O que le bon Dieu m'envoye encore une joie pareille, & puis qu'il diſpoſe de moi!---Je ſortirai de ce monde ſans avoir rien à ſouhaiter davantage.

Gén. (*à part.*) Elle m'arrache l'ame.

Hél. (*à part.*) O quelle épreuve!

Mon. Viens ici contre moi, Hélene, donne-moi ta main: c'étoit comme ça que je tenois ta mere, quand toute la bande arriva chez nous.-- Ma fille, tu la vaudras ta mere; t'es prudente, véritable, modeſte comme elle.——N'eſt ce pas, Génevieve?

Gén. (*à part.*) O mon Dieu, mon Dieu!

Mon. Mes enfants, vous êtes ſaiſies, vous ne ſonnez mot, c'eſt naturel---moi qui ai eu deux filles & une ſœur Roſieres, je ſuis un peu plus hardie, mais pas moins le cœur me bat bien fort.—(*Elle regarde Hélene dont elle tient la main.*) Comme t'es rouge!—a tremble comme la feuille!—Génevieve, viens donc la raſſurer, cette pauvre petite; viens la baiſer, je t'en prie!--Hélene, vas à ta mere.

Hél. (*ſe jettant au col de Monique en ſanglottant.*) O ma chere mere, y n'y a plus que vous que j'oſe embraſſer!

Gén. Hélas !

Mon. Pourquoi donc, mon enfant ?—Génevieve, à qui en as-tu ?—Je ne t'ai jamais vue comme ça ?

Mar. (*à part.*) Oh, ſûrement, il y a des terribles choſes là-deſſous !

Mon. Allons encore une fois, Génevieve, venez embraſſer not' enfant ; cours vers elle, Hélene !

Hél. (*d'un ton ſuppliant à ſa mere.*) Ma mere !—(*Elle fait un pas. A part.*) Ah, quel regard !—(*Elle s'arrête.*)

Mon. Eh ben.

Gen. Ma mere—c'eſt que je ſuis fachée que vous croyiez ſi fort qu'elle ſera couronnée !

Mon. Comment ?—Sais-tu de mauvaiſes nouvelles ?—Tu te tais—la Roſiere eſt nommée ?

Gén. Je l'ignore.

Mon. Ah, vous me faites queuques cachoteries.---Et Baſile, à l'heure qu'il eſt, pourquoi n'eſt-il pas ici ?----Marianne !----vous pleurez toutes !

Gén. Ciel ! j'entends du bruit.---Ah, que va-t-on nous annoncer ? O ma mere, ſi vous m'aimez, ayez du courage, de la réſolution.

Mon. (*en pleurant.*) Ah, mon enfant, on en n'a plus à mon âge.

Hél. O Dieu, protégez-moi !

SCENE VIII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE, THERESE, *hors d'haleine, les cheveux en déſordre, accourant précipitamment.*

Thér. HELENE!

Gén. Que ſignifie cette grande hâte?

Thér. (*Voyant Hélene, ſe précipite dans ſes bras.*) Hélene, t'es nommée Roſiere!

Hél. Comment!

Mon. Dieu!

Gén. Se peut-il?

Mar. Quel bonheur!

Thér. (*Embraſſant Hélene à pluſieurs repriſes.*) Hélene, Hélene eſt couronnée!---Madame Génevieve, j'étois ſeule coupable; j'ai tout declaré, Hélene eſt Roſiere!

Gén. Je me meurs!

Hél. (*La recevant dans ſes bras.*) O ma mere!

Mon. Génevieve?

Hél. (*Tenant toujours ſa mere.*) Hélas, ma mere!---de l'eau, Thérese.---Marianne!

Mon. ça l'a trop ſaiſie!

Thér. La vla qui revient!

Hél. Elle ouvre les yeux!

Gén. Hélene!---ma fille!

Mon. Al te tient---al eſt Roſiere.

Gén. Ah, c'eſt-y vrai ?

Thér. Vous le verrez, on va venir la chercher ; j'ai laiſſé la marche à trois cents pas d'ici, je n'ai fait qu'un ſaut, & eux qui ſont en cortege vont lentement.

Gén. (*Embraſſant Hélene.*) Chere Hélene ! —ma pauvre enfant—t'es innocente !—t'es Roſiere !---O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin, ni de joie !

Mon. Mais qu'eſt-ce qu'on me cachoit donc ?

Gén. Mais, Théreſe, qu'as-tu donc déclaré ?—Hélene pourtant hier eſt revenue ſeule, a m'a menti ?

Thér. Vla l'hiſtoire : Hier nous ſommes parties pour aller ramaſſer des feuilles dans le petit bois ; là nous avons trouvé une vieille femme tombée dans un foſſé ; elle étoit bleſſée, a pleuroit, nous l'avons tirée de là, & puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner ; moi, j'ai propoſé de la mettre ſu not' âne, & de l'amener chez nous. Et qu'eſt-ce qui la panſera, a fait Hélene ? Y a des Chirurgiens à Chauni, c'eſt-la qu'il faut la mener. La bonne femme là-deſſus a ſanglotté de joie, en diſant qu'elle voudroit ben retourner à Chauni. Allons, allons, dit Hélene, c'eſt comme fait, & puis elle la met ſu ſon âne.---Mais fis-je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni ; nous ne ſerons pas revenues à neuf heures---faudra traverſer le bois à la nuit.---Je ſais que t'es peureuſe, dit Hélene ; eh ben, vas-t-ten, j'irai ſeule---mais Hélene, t'es peureuſe auſſi.---Je ne la ſuis

plus.---Enfin, nous nous ſommes débattues encore quelque temps, & puis finalement le cœur m'a manqué ; j'ai laiſſé-la Hélene & la femme, après être convenues qu'Hélene cacheroit ça, & que je ne me montrerois dans le Village qu'à la nuit.

Gén. O Hélene !—je n'étois pas digne d'avoir un enfant comme toi ; je t'ai accuſée, rebutée, maltraitée.

Hél. Eh, ma mere, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences ——

Gén. Les apparences !—je ne devois pas les croire.

Mon. Je ſuis toute émerveillée !

Mar. ça coupe la parole !

Hél. Mais, ma mere, voyez donc ce que Théreſe a fait pour moi, elle eſt allée s'accuſer.

Mar. Ah, pardi, ſans barguigner ; quand je l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cauſe du grabuge, & al eſt partie comme un éclair.

Gén. Cette chere fille !

Mon. La bonne ame !

Gén. (*a Théreſe.*) T'as donc été trouver M. le Prieur ?

Thér. Oui ; au moment où l'on alloit s'aſſembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler, ſur la grande place, devant tout le monde ; on ne vouloit pas m'entendre ; mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuſer ; y ſe ſont tous aſſemblés, & là j'ai conté mon hiſtoire de bout en bout ; au méme moment on a crié, *vive Hélene, not' Roſiere.*

Not' Seigneur, M. le Prieur, M. le Bailli, l'ont déclarée tout de ſuite, & je ſuis accourue.

Gén. Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant que l'âge corrigera.—Théreſe, Baſile t'aime, je le ſais ; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mere.

Thér. O Madame Génevieve !

Hél. (*Embraſſant Théreſe.*) Chere Théreſe !

Mon. (*à Génevieve.*) Tu m'as prévenue, Génevieve, j'allois dire ça.

Gén. J'étois ben ſûre, ma mere, que vous ne m'en dédiriez pas.—Mais, qu'eſt-ce que j'entends ?

Thér. Ce ſont les ménétriers—c'eſt toute la bande.

Gén. (*a Hélene.*) Mon enfant—va demander à ta grand'mere ſa bénédiction !

Hél. (*Courant ſe jetter aux genoux de Monique.*) Que mes deux cheres meres me béniſſent, & que le Seigneur me conſerve ! (*Monique & Genevieve l'embraſſent.*)

Mon. Je ne ſaurois parler !---mais le bon Dieu lit dans mon cœur, il voit tout le bien que je te ſouhaite !

Gén. Sois toujours pieuſe & ſage comme tu es, vla tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not' chere & digne enfant !

Mar. L'heureuſe famille !

Thér. O Baſile---où eſt-il ?

Gen. Faut l'envoyer chercher, Marianne.

Mar. J'y vas !---Ah, le vla avec tout le monde.

(*On entend une muſique champêtre dans le lointain.*)

SCENE IX & derniere.

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE, BASILE, THERESE, Madame DUMOND, MIMI, *quelques autres Dames, Troupe de jeunes Filles, Ménétriers, &c.*

BASILE, *accourant & devançant tout le monde, va ſe précipiter au col d'Hélene, toujours à genoux devant ſa grand'mere & ſa mere. Monique eſt aſſiſe.*

MON Hélene !—ma ſœur !

Gén. & Mon. Mon fils !—(*Il s'embraſſent en pleurant. Le reſte des Spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.*)

Mon Mes enfants, aidez-moi à me lever. (*Ils lui donnent le bras. Le Seigneur, le Prieur & le Bailli s'avançent.*)

Seig. Ma chere Madame Monique, quel beau jour pour vous & pour Salency !—car une bonne action d'une Salencienne nous honore tous !—(*Toutes les jeunes filles entourent Hélene*

pour l' embraſſer avec l' air de la joie & de l' attendriſſement. Le Seigneur, au Prieur, en montrant les jeunes filles.) Un étranger, en voyant ce ſpectacle, devineroit-il qu'Helene, dans ce moment, n'eſt entourée que de ſes rivales !

Prieur. Heureux l'homme qui ſait apprécier l'ineſtimable bonheur de poſſéder ce fortuné coin de la terre !

Mon. (*au Seigneur.*) Pour que rien ne manque à not' ſatisfaction, nous vous demandons la permiſſion, not' bon Seigneur, de marier Baſile à Théreſe ?

Baſ. O Ciel !

Seig. Vous ne pouvez mieux faire, mere Monique ; Théreſe eſt digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité ; elle eût été un monſtre en la taiſant : mais je la loue de la maniere noble et franche dont elle a fait l'aveu de ſa faute. Elle auroit pu ne confier ce ſecret qu'à deux ou trois perſonnes, c'en étoit aſſez pour faire rentrer Hélene dans ſes droits à la Roſe ; au lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de ſon amie à tous les yeux ; c'eſt dans la grande place qu'elle a conté ſon hiſtoire, ne cherchant point à s'excuſer, ne ſongeant qu'à faire valoir Hélene, & croyant, par cette action, perdre à jamais la Roſe & ſa réputation. Voilà ce qui mérite l'eſtime, les éloges des bons Salenciens, & le titre que vous lui offrez.—Mais ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu : venez, Hélene, ſéparez-vous un inſtant de vos dignes parents ; je vais vous conduire à l'Egliſe : c'eſt le plus beau de mes

droits ; il m'honore trop, pour qu'il me ſoit poſſible de le céder même à votre mere. (*Il s'approche d'elle, & lui préſente la main ; Hélene fait la révérence, & s'appuye ſur ſon bras.*) Génevieve, vous allez nous ſuivre ?— Et vous, mere Monique, pourrez-vous venir ?

Mon. Oui, oui, not' Seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

Gén. Ma chere bonne mere, nous allons vous aider, Baſile, Théreſe & moi.

Mon. Allons, mes chers enfants, ſoutenez donc vot' heureuſe vieille mere.

Seig. Je ramenerai ici la Roſiere, comme je le dois ; enſuite j'eſpere qu'elle voudra bien, avec ſa famille & tout le Village, venit au château danſer juſqu'a la nuit.

Mon. Ah, de grand cœur.

Seig. Allons, partons---& marchons doucement, a cauſe de la bonne mere Monique--- (*Le Seigneur, conduiſant la Roſiere, paſſe devant ; enſuite Monique ſoutenue par Genevieve, Baſile & Thereſe. Le Prieur & le Bailli vont ſur la meme ligne. Les jeunes Filles après ; les curieux, les Dames étrangeres & les Ménétriers ferment la marche. Auſſi tôt que la marche commence, les Ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumond & Mimi reſtent les dernieres. Tout le monde ſort, à l'exception de Mad. Dumond & de Mimi.*

Mimi. Eh, bien, maman, pourquoi donc ne les ſuivez-vous pas ; c'eſt ſi beau !

Dum. Je ſuis toute abaſourdie !----Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir ça, & je ne ſuis qu'une Marchande ---Mais vois-tu, Mimi, ça

mériteroit la présence d'une Reine ; oui une Reine seroit ravie, extasiée, en voyant ces bons, ces dignes Salenciens-- je le gagerois !

Mimi. Maman, allons donc les retrouver.

Dum. Allons, viens. Ah, que ne suis-je née à Salency ! *(Elles sortent.)*

FIN.

LA MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame DUPRE, *Marchande de Modes.*

JUSTINE, *premiere Fille de boutique.*

ANNETTE,
MARTHE,
JOSEPHINE,
ISABELLE,
} *Filles de Boutique.*

La Marquiſe DE LINCE.

La Baronne D'ELSAC.

La Scene eſt à Paris, chez Madame Dupré.

LA MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Theâtre repreſente un comptoir ; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne ſur la rue.

Madame Dupré aſſiſe & travaillant ; Juſtine eſt à côte d'elle ; après Juſtine, Annette ; de l'autre côté ſont rangées Marthe, Iſabelle & Joſephine, travaillant auſſi : des lumieres ſont poſées ſur les comptoirs.

Madame DUPRE, *après un moment de ſilence, leve la tête, & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.*

EH bien, Meſdemoiſelles, qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces chuchotteries-la ?---

Eſt-ce comme cela que vous travaillez ?-----Il faut donc toujours avoir l'œil ſur vous ?---Ah, dans votre état, il eſt bien néceſſaire d'être laborieuſes, appliquées---voyez Juſtine--- a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air ? Elle ne ſonge qu'à ſon ouvrage---& pourtant elle aime à rire comme une autre, c'eſt de ſon âge; mais il y a temps pour tout. (*Ici un grand ſilence.*) Juſtine, du fil.

Juſt. En voilà, Madame.

(*Un ſilence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en ſe cachant, & comme malgré elles.*)

Dupré. Eh, bien ?

Mar. Mon Dieu, Madame, c'eſt Mademoiſelle Joſephine qui nous fait rire.

Joſ. Ah, Mademoiſelle, c'eſt vous qui avez commencé.

Mar. Moi ?---Je n'ai rien dit.

Dupré. Je ne trouve point mauvais que vous vous divertiſſiez, pourvu que l'ouvrage aille ſon train ; il faut bien, d'ailleurs, paſſer quelque choſe à la jeuneſſe : mais ce que je vous demande expreſſément, c'eſt de ne point me faire de cachotteries, & de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme votre mere, & vous auriez tort d'avoir des ſecrets pour moi.

Iſab. Oh pour cela, Madame, il faudroit que nous fuſſions bien ingrates, ſi nous ne vous aimions pas de tout notre cœur !----moi, ſurtout !--- (*Elle ſoupire.*)

Dupré. Il eſt ſûr que je ne veux que votre bien——(*Après un ſilence.*) Allons, il eſt ſept

heures, il faut que je sorte---Justine, va me chercher mon manteau.

Just. (*se levant*) Madame veut sortir seule ?

Dupré. Oui, je vais chez Madame de Clémont. (*Justine sort.*)

Mar. Madame de Clémont demeure dans la rue de Richelieu ?

Dupré. Justement.

Jos. J'ai été deux fois chez elle : c'est une Dame d'un certain âge, mais très aimable.

Dupré. Ah, pour cela oui ; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je le sais qui en est---Je lui dois ma fortune ; c'est elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

Ann. C'est bien naturel.

Jos C'est la mere de Madame la Marquise de Lincé ?

Dupré Oui.

Jos. Oh qu'elle est jolie, Madame la Marquise de Lincé !

Mar. Et bonne !

Isab. Je ne l'ai jamais vue ?

Mar. Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle est dans ses terres

Just. (*revenant à Madame Dupré*) Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter ?

Dupre. (*se levant.*) Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achete plus de chiffons; elle est revenue de cela.

Joſ. Pourtant Madame la Baronne d'Elſac eſt bien auſſi agée qu'elle, & elle les aime !

Dupré. Oui, c'eſt que l'une eſt raiſonnable, & l'autre folle.---Ah ça, adieu, car il eſt tard —Adieu, mes enfants, travaillez bien ; Juſtine, ma mere eſt-elle là haut ? --

Juſ. Oui, Madame.

Dupré Magdelon eſt avec elle ?

Juſt. Oui, Madame.

Dupré. Allons, c'eſt bon ; je m'en vas. Je reviendrai dans une heure. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

JUSTINE, *ſe met à la place de Madame Dupré,* ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

Ann. COMME elle a ſoin de ſa mere !

Juſt. Elle lui donneroit ſon ſang.

Iſab. C'eſt une bonne femme auſſi que Madame Moreau.

Ann. (*à Iſabelle.*)

Il n'y a que trois ſemaines que vous êtes ici ; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle eſt auſſi honnête, auſſi charitable, auſſi pieuſe que ſa fille, c'eſt tout dire.

Iſab. Mademoiſelle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte preſque toujours des *juſtes,* & jamais de robes garnies.

Ann. C'eſt qu'elle étoit payſanne, avant que Madame Dupré eût fait fortune.

Iſab. Ah, c'eſt donc ça qu'elle parle un peu patois ?

Ann. Vraiment oui.

Juſt. Madame Dupré, quand elle ſe vit en état, la tira de ſon village, & la fit venir ici.

Iſab. (*en ſoupirant.*) C'eſt bien heureux de pouvoir faire le bonheur de ſa mere !

Juſt. Oui ; ſeulement d'en avoir l'eſpérance, donne du cœur pour travailler. (*Un long ſilence.*)

Joſ. C'eſt demain féte ; j'en ſuis bien-aiſe

Mar. Oui, après l'office nous irons promener.

Joſ. Oh, j'aurai encore un plaiſir bien plus grand !

Mar. Quoi donc ?

Joſ. C'eſt que Madame Dupré m'a prêté un livre qui eſt joli, joli !

Juſt. Paméla, je parie ?

Joſ. Préciſement.

Juſt. Elle me l'a fait lire deux fois ; il m'a bien fait pleurer, toujours.

Mar. Je l'ai lu auſſi.

Juſt. C'eſt Madame de Clémont qui l'avoit donné autrefois à Madame Dupré, quand elle étoit jeune.

Mar. Cela s'appelle un Roman ?

Juſt. Oui ; mais Madame Dupré dit que

c'eſt le ſeul que nous devions lire ; tous les autres ſont mauvais, ſur-tout pour nous.

Ann. Je me ſouviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je liſois Hypolite, Comte de Duglas——& elle avoit raiſon, car il n'y a dans celui là que des fadeurs d'amourettes——Au-lieu que dans Paméla, il y a de ſi belles choſes, ſi touchantes.

Juſt. Paméla eſt ſi vertueuſe ; elle aime tant ſon pere & ſa mere !

Joſ. On ne peut pas lire ça, ſans avoir envie de lui reſſembler.

Iſab. Oh, Mademoiſelle Joſephine, je vous en prie, vous me le prêterez !

Joſ. Oui, je vous le promets.

Iſab. Mademoiſelle Juſtine, on dit que dans le carnaval Madame Dupré fait venir des violons ? Je voulois toujours vous demander cela——(Ah, vla mon aiguille caſſée !) eſt-ce vrai ?

Juſt. Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille ; mais auſſi elle nous procure des amuſements.

Mar. Oh, oui, le Lundi & le Mardi-gras elle invite ſes connoiſſances, & elle nous fait toutes danſer, depuis cinq heures juſqu'à dix.

Iſab. Cómbien y a-t-il de temps d'ici au Mardi-gras ?

Joſ. Hélas ! il y a encore cinq ſemaines.

Iſab. C'eſt bien long.

Joſ. (*ſe levant & ſortant du comptoir.*) Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

Isab. (*se levant.*) Et moi aussi.

Ann. (*à Justine.*) Justine, n'as-tu pas été ce matin chez Madame la Baronne d'Elsac ?

Just. Oui, avec Josephine.

Jos. Mon Dieu, quelle *museuse* que cette Madame d'Elsac! Elle nous a retenues plus de deux heures. C'est bien drôle, une vieille coquette——Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours.

Isab. Est-ce qu'elle étoit à sa toilette ?

Jos. Oui, devant un miroir; elle s'y regardoit tristement, & je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal gracieuse que lorsqu'on est après à la coëffer !——Elle étoit plus grognon !—elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes—Elle les ahurissoit tous, que cela faisoit pitié——Que vous étes mal-adroite ! Que vous êtes gauche !—Elle n'a que ça à leur dire, & puis un ton si brusque les yeux si furibonds ! ——O la méchante Dame !

Isab. Et vous-a-t-elle acheté des modes ?

Jos. Oui, tout notre carton ; mais falloit voir de quel air !—avec une mine dédaigneuse & nonchalante, comme pour dire qu elle n'avoit envie de rien——(*Elle la contrefait.*) Mademoiselle, de quel prix est cela ? ——Deux louis, Madame---C'est horrible !---c'est hideux !---d'un goût——baroque !

(*Toutes les jeunes Filles rient, à l'exception de Justine.*)

Isab. (*riant toujours.*) Elle fait toutes ces simagrées-la ?

Mar. Oh c'eſt vrai ; c'eſt comme ſi on la voyoit.

Joſ. Et puis, toujours en rechignant, elle achete. Tout cela c'eſt pour jouer la détachée, l'indifférente ; pour faire croire qu'elle ne ſe ſoucie plus de parure, parce qu'au fond elle ſait bien qu'il eſt ridicule, à ſon âge, d'en être ſi occupée : mais le plus drôle, c'eſt quand on lui montre quelque chiffon viſiblement trop jeune pour elle ; oh, alors, c'eſt une comédie——Fi donc, dit-elle, qui eſt ce qui peut porter cela ? Quelle extravagance !—Quel mauvais goût !——cela eſt ignoble à un excès !——(*Les jeunes Filles recommencent à rire.*)

Juſt. Ah ça, Joſephine, dites-moi un peu ſi Madame Dupré étoit ici, feriez vous tous ces contes-là ?

Joſ. Ce ne ſont point des contes, je n'invente rien.

Juſt. Mais eſt-il joli de ſe moquer comme cela de ſon prochain, & ſur-tout des perſonnes à qui on doit du reſpect——— ous n'inventez rien, pardi vla un beau mérite ; & la médiſance donc, croyez-vous que ce ne ſoit pas un défaut ?

Ann. Juſtine a raiſon ; & nous autres, nous avons eu tort de rire.

Juſt. (*à Joſephine*) Ce que je vous en dis, Joſephine, c'eſt par amitié pour vous.

Joſ. Auſſi j'en profiterai, ma chere Juſtine ; (*Elle l'embraſſe.*) ne ſoyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi : "

long-temps que vous êtes avec Madame Dupré, c'eſt naturel que vous ſoyez prudente & raiſonnable; mais je vous promets que je ne ferai plus de médiſances——Allons, je vais me remettre à l'ouvrage; viens, Iſabelle. (*Elles retournent à leur place.*)

Iſab. Madémoiſelle Juſtine, pourquoi donc, eſt-ce que Madame Dupré ne m'envoye jamais en ville?

Juſt. Parce que vous n'avez que quatorze ans.

Iſab. Mais Joſephine n'en a que quinze.

Joſ. —Auſſi, au grand jamais, je n'y vas toute ſeule—Il n'y a qu'Annette & Juſtine qui ſortent quelquefois ſans compagnes, encore c'eſt rare.

Iſab. Mais je pourrois aller avec une autre.

Joſ. Sûrement; mais, en général, Madame Dupré n'aime pas que des jeuneſſes comme nous ſortent ſouvent.

Iſab. J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes—Ah, vla un carroſſe qui s'arrête à la porte.

Juſt. Annette, vas voir ce que c'eſt? (*Annette ſe leve & va ouvrir la porte, elle revient en riant.*)

Eh bien?

Ann. (*riant.*) C'eſt—

Juſt. Qui donc?

Ann. C'eſt Madame la Baronne d'Elſac—

(*Toutes les jeunes Filles ſe mettent à rire.*)

Iſab. Quoi! la Dame que Joſephine vient de contrefaire?

Joſ. Juſtement.

Juſt. Ah ca, Meſdemoiſelles, point de ricanneries.

Mar. Oh, n'ayez pas peur.

Joſ. *(bas à Iſabelle.)* Prends donc ton ſérieux.

Iſab. (*bas.*) Je ne peux pas.

Joſ. (*bas.*) Ni moi—Faiſons ſemblant de nous moucher—(*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

Juſt. La voilà.

(*Toutes les jeunes Filles ſe levent.*)

SCENE III.

LA BARONNE, *ſuivie de ſes gens, qui reſtent dans le fond du Théâtre,* JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

D'Elſac. Ou eſt Madame Dupré?

Juſt. Madame, elle eſt ſortie.

D'Elſac. Et ma robe, eſt-elle garnie?

Juſt. Madame ne l'a demandée que pour Lundi.

D'Elſac. Je veux l'avoir demain abſolument.

Juſt. Cela eſt impoſſible.

D'Elſac. Impoſſible!——vous n'avez qu'à paſſer la nuit.

Juſt. Madame, ici on ne paſſe jamais de nuit la veille des Fêtes, a cauſe des offices du lendemain.

D'Elſac. Ah, vous ne paſſez pas de nuits —cela eſt différent.

Juſt. Pardonnez moi, Madame, j'ai l'honneur de vous dire.

D'Elſac. Allez-moi chercher ma robe, Mademoiſelle, je vais la remporter—(*Juſtine ſort.*)

Ann. Le jupon eſt tout garni, & fait le plus joli effet.

D'Elſac. Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie; je ne mets pas grande attache à tout cela—— mais je veux être ſervie avec promptitude.

Ann. Si Madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté.

D'Elſac. Montrez-moi des bonnets.

(*Annette & Marthe ſe levent, & prennent des cartons.*)

Joſ. Madame veut-elle une chaiſe?

D'Elſac. Non. Je ne compte pas faire un long établiſſement ici.

Joſ. (*à part*) Je parie qu'elle y reſtera une heure.

(*Annette & Marthe lui apportent un carton.*)

D'Elſac. Tout cela eſt bien commun.

Ann. En voilà deux charmants.

D'Elſac. Oui, comme cela, ſur la main; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

Mar. (*à part.*) Je le crois bien, ſur ce viſage-là.

D'Elſac. Allons; je les prends——Et des chapeaux, en avez vous de tout faits?

Ann. Oui, Madame.

D'Elſac. Je les veux très-ſimples, ſans prétentions; d'ailleurs, ils ne ſont jolis que comme cela.

Joſ. Madame en veut-elle voir un de ſix louis, qui nous a été commandé?

D'Elſac. Un chapeau de ſix louis! Cela doit être curieux—Comment peut-on mettre ſix louis à un chapeau! Il faut être bien folle!

Joſ. Pourtant, Madame eſt elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde qu'elle a payé ſept louis—— Voilà le chapeau—(*Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes.*)

D'Elſac. Cela eſt effroyable!—(*Les jeunes filles ſe détournent en riant.*) Pour qui eſt-il

Joſ. Pour Madame la Marquiſe de Lincé.

D'Elſac. C'eſt d'une folie!

Joſ. Oh! ce n'eſt pas elle qui l'a commandé; c'eſt M. ſon Beau-Pere—Elle n'aime pas les chiffons chers; elle n'a pas beſoin de cela; elle eſt ſi jeune & ſi jolie!

D'Elſac. (*avec beaucoup d'humeur.*) Remportez donc ce chapeau, and même les autres auſſi; ils ſont tous affreux. Je ne ſais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez Mademoiſelle Maillard.

Ann. Ah! voilà Juſtine. *Juſtine revient tenant un Jupon de robe garni.*

D'Elſac. Voyons: approchez-moi cela—

Eh bien, je n'en ſuis pas mécontente; c'eſt d'un aſſez bon goût.

Juſt. Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde.

D'Elſac. Cela eſt fort bien, fort noble—Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs!—Vous m'ajouterez des glands?

Juſt. Oui, Madame.

D'Elſac. Je vous en ai donné l'échantillon.

Juſt. Il ſont déja faits.

D'Elſac. (*refléchiſſant ſur ſon jupon.*) Il me ſemble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux?

Juſt. Eh bien, Madame, on en mettra.

D'Elſac. Mais de quelle couleur?

Juſt. Blancs?

D'Elſac. Non, cela ſe confondroit avec la blonde——mais couleur de chair?

Juſt. Cela ſera très-joli.

Joſ. (*à part en hauſſant les épaules.*) A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de roſe!

D'Elſac. Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis ſouffrir le *prune de Monſieur & le puce.*

Joſ. J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

D'Elſac. (*regardant toujours ſon jupon.*) Quand les glands & les nœuds ſeront poſés, cela ſera véritablement charmant.

Joſ. (*revenant.*) Ah! Mademoiſelle Juſtine, c'eſt Madame la Marquiſe de Lincé!

Juſt. (*poſe le jupon ſur le comptoir.*) Bon! ——ah, que j'en ſuis aiſe! (*Elle court à la porte.*)

D'Elſac. Eh, mon Dieu, quels tranſports! —Meſdemoiſelles, reportez mon jupon là-haut, & ne faites voir ma robe a perſonne——Allons; où ſont mes gens?—(*Elle fait quelques pas pour s'en aller, la Marquiſe paroît.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

D'Elſac. (*à la Marquiſe.*) AH, Madame, enfin vous voilà revenue!—Oſerois-je vous demander depuis combien de jours?

Lincé. Nous ſommes arrivées cette nuit,

D'Elſac. Et un de vos premiers ſoins eſt de venir chez Madame Dupré; cela me paroit tout ſimple: au reſte, à votre âge——Je vous trouve un peu maigrie.

Lincé. Je ſuis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

D'Elſac. Je me flatte que nous ſoupons enſemble Lundi chez Madame de Clémont.

Lincé. Non, Madame, je n'aurai point cet honneur, je pars demain pour trois ſemaines.

D'Elſac. Quoi, ſi promptement !—Allons, Madame, je vous laiſſe, car ſûrement vous avez de grandes affaires ici.

Lincé. Mais, Madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres ?

D'Elſac Je n'étois venue ici que par haſard, comme vous le croyez bien.

Joſ. (*à la Baronne.*) Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter ſa robe ?

D'Elſac. (*ſéchement.*) Non, gardez-la

Joſ. (*prenant le jupon qui eſt reſté ſur le comtoir.*) Il faut ôter ce jupon de deſſus ce comptoir.

Lincé. (*regardant le jupon.*) Ah, cela me paroit charmant.

Joſ. Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux.

Lincé. Et cette robe eſt à Madame ?

D'Elſac. Vous la trouvez peut-être un peu jeune pour moi ; mais c'eſt une fantaiſie de Madame Dupré.

Lincé. (*regardant toujours le jupon.*) C'eſt une fantaiſie très-gaie.

Joſ. (*à part.*) Riſible même.

D'Elſac. Adieu, Madame, je ſuis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer ; mais, je vous en prie, ménagez votre ſanté, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

Lincé. (*en ſouriant.*) Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre ?

D'Elſac. Mais la ſanté eſt une choſe ſi précieuſe !---Mademoiſelle, vous direz à Madame

Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, Madame. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, & *les jeunes filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

Juſt. MAIS où prend-elle donc que Madame la Marquiſe eſt changée ?

Joſ. Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

Lincé. Ma chere Juſtine, j'aurois bien voulu voir Madame Dupré ; j'ai beſoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de ſa main ; elle eſt ſi honnête, Madame Dupré !--- Comment ſe porte-t-elle ?

Juſt. A merveille, Madame, Dieu merci ---elle eſt allée chez Madame de Clémont.

Lincé. Chez ma mere ? ——C'eſt ſûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite payſanne, qui a, je crois, cinq ou ſix freres, & je voudrois que Madame Dupré la prît chez elle.

Juſt. Pour apprendre les modes ?

Lincé. Oui. Elle n'a que quatorze ans, & elle eſt tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeſte. Elle a fait des pleurs, en quittant ſon pere & ſa mere !——Pauvre petite, elle eſt réellement intéreſſante : Je ſuis ſûre qu'elle

conſervera ici un bon cœur, de la piété & des mœurs pures ; & Madame Dupré me rendra un vrai ſervice en s'en chargeant.

Juſt. Eh, mon Dieu, Madame, certainement elle la prendra avec plaiſir : Madame Dupré eſt ſi dévouée à Madame la Marquiſe ! ——qu'elle a vu naître, à qui elle doit tout !

Lincé. Je l'aime auſſi de tout mon cœur ; & ſa bonne mere, comment eſt-elle ?

Juſt. Parfaitement bien.

Lincé. (*regardant Iſabelle.*) Voilà une jeune fille que je ne connois pas ?

Iſab. (*faiſant la révérence.*) Je ne ſuis ici, Madame, que depuis trois ſemaines.

Juſt. Ah, Madame, c'eſt une jolie enfant ! —Elle a une mere qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit ſa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, & s'eſt vue réduite à la derniere miſere ; alors cette jeune perſonne s'eſt miſe ſervante de peine chez une bourgeoiſe qui demeure ici près, & toutes les jours elle portoit ſon diner & ſon ſouper à ſa mere ; & puis, quand ſa mere eſt devenue plus malade, elle paſſoit les nuits à la veiller, ſans ſe vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain temps : la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne ſe plaignoit, & travailloit toujours ; enfin, Madame Dupré ayant appris tout cela, s'eſt chargée d'Iſabelle & la traite comme ſa fille.

Lincé. (*regardant Iſabelle.*) O la charmante enfant !——Venez ici, ma chere Iſ-

abelle——mon Dieu, que je la trouve jolie, depuis que je ſais cela ſurtout !—— Embraſſez-moi, mon cœur——*(Elle l'embraſſe ; Iſabelle lui baiſe la main.)*

Lincé. *Servante de peine !*—avec cet air délicat—Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner !—Et votre mere, eſt-elle retablie ?

Iſab. Oui, Madame, graces à Dieu, & elle a repris ſon travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle poſſédoit ; mais Madame Dupré lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer : ma mere eſt bien heureuſe à préſent.

Lincé. Bonne Madame Dupré !—Comme vous devez l'aimer !

Iſab. Oh oui, Madame.

Lincé. Il faut le lui prouver, en ſuivant bien ſes conſeils, & en travaillant avec application. *(Elle tire une bourſe de ſa poche, & la lui donne.)* Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous ſerez bien-aiſe de donner cela à votre mere ; tenez, Madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cete petite preuve d'intérêt. *(Elle l'embraſſe encore.)*

Iſab. Mon Dieu, Madame, je ſuis confuſe.

Juſt. *(bas à Annette.)* Quelle adorable jeune Dame !

Lincé. Juſtine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commiſſion pour Madame Dupré, au ſujet de ma petite payſanne ; Meſdemoiſelles, je vous la recommande.

Joſ. Ah, Madame, nous l'aimerons toutes comme ſi elle étoit notre ſœur !

Lincé. Allons, je compte là-deſſus, & que vous rendrez ma petite Jeannette auſſi obligeante & auſſi aimable que vous. Adieu, Juſtine ; adieu, Iſabelle.

Iſab. Je voudrois remercier Madame—— mais je ne peux pas——j'ai le cœur ſi gros !

Lincé. Ne me parlez jamais de cela, mon enfant—Adieu, je vous charge de dire a Madame Dupré que ſa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, & qui doit vous inſpirer une reconnoiſſance éternelle. (*Elle ſort ; toutes les jeunes filles la ſuivent juſqu'à la porte.*)

SCENE VI.

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

Juſt. Eh bien, y a t-il dans le monde une plus charmante Dame que cela ?

(*Toutes à la fois.*)

Oh, pour cela non.

Iſab. (*à Juſtine.*) Tenez, Mademoiſelle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourſe.*)

Juſt. (*après avoir comptè l'argent.*) Il y a dix louis !

Iſab. O ma pauvre mere—mon Dieu, Mademoiſelle Juſtine, il eſt tard, mais pour-

tant je voudrois bien porter cela ce ſoir à ma mere.

Juſt. Cela eſt juſte ; Annette, veux-tu aller avec elle ?

Ann. Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

Iſab. Ma chere Mademoiſelle Annette, que vous êtes bonne ! — mais Madame Dupré ne grondera-t-elle pas ?

Juſt. (*à Iſabelle.*) Non, non ; j'en réponds.

Joſ. (*à Iſabelle.*) D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui ſoit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, and nous nous coucherons une heure plus tard.

Mar. Je lui aiderai auſſi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet.

Juſt. Allons, vas, Iſabelle.

Iſab. En vous remerciant, Meſdemoiſelles ; je vous aſſure que vous n'obligez pas une ingrate.

Ann. Viens, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras.*)

Joſ. (*à Iſabelle.*) Attends, que je t'embraſſe — car je ſuis aiſe de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de temps ; vas-t-en bien vîte.

(*Iſabelle & Annette ſortent.*)

SCENE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE,

(*Elles ſe remettent à l'ouvrage.*)

Juſt. CETTE pauvre Iſabelle ; elle mérite bien d'être heureuſe !

Joſ. Oh, oui, elle eſt ſi bonne !

Mar. Avec cela un air d'une modeſtie !--- L'autre jour, un jeune Seigneur eſt venu dans la boutique.

Joſ. Oui, pour acheter des fleurs ?

Mar. Juſtement ; eh bien, Iſabelle lui a donné dans l'œil, je voyois ça, moi !

Joſ. Et moi auſſi ; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine,* and les plus beaux yeux !—A tout cela elle faiſoit la ſourde oreille, & elle avoit comme ça la tête penchée ſur ſon ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus de moyen de parler de ſes yeux, puiſqu'ils étoient baiſſés — mais il s'eſt retourné, & il s'eſt mis à louer ſes *paupieres.*—Je vous demande ſi on s'eſt jamais aviſé de penſer à des *paupieres !*—Moi, je mourois d'envie de rire.—Pour Iſabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une ſouche, & elle faiſoit la moue, ſi bien que le Monſieur s'en eſt allé avec un air tout ſot & tout décontenancé.

Juſt. Voilà comme une jeune-fille doit ſe conduire, ſans quoi elle s'attire le mépris de ceux même qui lui diſent de pareilles balivernes.---Mais parlons donc de Madame la Marquiſe de Lincé ; mon Dieu, que je l'aime!

Joſ. Pourquoi donc toutes les Dames ne ſont-elles pas comme cela ? Je ne le comprends pas, moi ; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée : eh bien, elles n'ont qu'a être ſimples, obligeantes, affables, compatiſſantes !---Voilà des moyens ſûrs pour réuſſir auprès de tout le monde.--- Pardi, ſans cela on ne gagne le cœur de perſonne.---vouloir être aimée ſans bonté, cela n'a pas de raiſon.

Juſt. On frappe.---

Joſ. J'y vas. (*Elle ſe leve, & va a la porte*)

Juſt. C'eſt peut-être Madame Dupré.

Joſ. (*revenant.*) C'eſt une vieille Milady, nouvellement débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans ſa voiture. Je vais lui porter quelques vieux gardes-boutique, qui ſont là dans un carton, & elle achetera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Juſt. Fi donc, Joſephine ! eſt-ce qu'il faut tromper une Dame, parce qu'elle eſt étrangere ? Enfin, les plus petites tromperies, & dans les moindres choſes, ne ſont-elles pas toujours contre la probité ? D'ailleurs, par une ſemblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de Madame Dupré ; car le marchand qui n'eſt pas honnête, en eſt bientôt

puni par la perte de ſa réputation, de ſon crédit & de ſes pratiques.

Joſ. Voilà un raiſonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à ſurfaire, allez, m'en vla guérie: mais cependant je vendrai à cette Dame Angloiſe un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici?

Juſt. Il ne faut rançonner perſonne; mais vous ſavez bien que le prix des pratiques n'eſt pas celui des étrangers.

(*Joſephine prend un carton, & ſort.*)

Mar. Ma foi, il y a des pratiques qui payent ſi mal, qu'elles ne méritent guere cet égard.

Juſt. Auſſi, quand cela eſt reconnu, on leur vend plus cher, and cela eſt juſte; mais il y a des bornes que la conſcience ne permet pas de paſſer; &, comme dit Madame Dupré, jamais rien ne peut autoriſer un marchand à devenir uſurier.

Mar. J'entends, je crois, la voix de Madame Dupré.

Juſt. Oui, elle parle à Joſephine.

Mar. Ah, les voilà.

SCENE VIII.

Madame DUPRE, JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

Dupre. ALLONS, Joſephine, fermez la boutique, il eſt neuf heures.

Juſt. Madame, ſavez-vous l'hiſtoire d'Iſabelle?

Dupre. Oui, j'ai trouvé Joſephine à la porte, au carroſſe d'une Dame, & elle m'a conté la généroſité de Madame la Marquiſe de Lincé, qui ne me ſurprend point; car je ſais d'elle mille traits de ce genre. Mais, Meſdemoiſelles, montez là-haut, vous attendrez Annette & Iſabelle pour ſouper, &, pendant ce temps, je cauſerai avec Juſtine; j'ai quelque choſe à lui dire. Allez.——(*Joſephine & Marthe ſortent.*

SCENE IX & derniere.

Madame DUPRE, JUSTINE.

Dupre. JE viens, comme vous ſavez, de chez Madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-chambre pour Madame la Marquiſe de Lincé: elle me demande un bon ſujet, une fille enfin dont je puiſſe répondre, & j'ai jetté les yeux ſur vous, ma chere Juſtine.

Juſt. Moi, Madame, vous quitter, aprés tout ce que je vous dois! non, il n'y a point d'avantages qui puiſſent me tenter à ce prix.

Dupré. Mon enfant, je fais certainement un grand ſacrifice en vous cédant; mais Madame de Clémont eſt ma bienfaictrice; je me trouve trop heureuſe de pouvoir lui donner

cette preuve d'attachement, & je vous demande en grace d'y consentir.

Just. Mon Dieu, Madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; cependant.

Dupré. Vous aurez dans Madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse.

Just. Je le sais, Madame; & sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie.

Dupré. Elle part demain; il faut, Justine, partir avec elle; je l'ai promis à Madame de Clémont, qui le desire beaucoup.

Just. Quoi, sitôt?

Dupré. Oui, mon enfant; dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grace qu'on peut.

Just. Mais, Madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la maniere dont il faut se conduire dans une grande maison?

Dupré. Il faut être polie avec tous les Domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne; témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

Just. Et si elle est méchante, envieuse?

Dupré. Vous n'en ferez pas votre amie; & en remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

Just. Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse?

Dupré. Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison,

en général, plus d'eſprit que nous, & ſavent fort bien diſcerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour diſtinguer la méchanceté du zele; les envieux ſe trahiſſent eux-mêmes à toute minute, & le moins ruſé les voit venir d'une lieue.

Juſt. J'aurai un grand bonheur, c'eſt que Madame de Lincé eſt la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprice, d'humeur.

Dupré. Juſtine, il n'y a perſonne de parfait ſur la terre; il faut vous attendre à cela; mais quand on trouve dans une maîtreſſe de la juſtice & un bon cœur, on doit tout ſupporter ſans peine.

Juſt. Vous croyez que Madame de Lincé a des defauts?

Dupré. Je ne lui en connois point; je ſais ſeulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la perſonne qu'on voit tous les jours, ſurtout lorſqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à ſe contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ſes chagrins particuliers? Peut-elle être dans tous les moments de la même humeur? Souvent elle ſera bruſque, parce qu'elle eſt diſtraite & occupée d'affaires; & on l'accuſera de caprices, parce qu'elle eſt dans la peine. Il faut ſouffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtreſſe en mauvaiſe diſpoſition: elle eſt peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin ſecret.—alors, Juſtine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, & elle vous intéreſſera encore davantage.

Juſt. Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer ?

Dupré. En vous attachant véritablement à elle ; ſi vous l'aimez, elle vous aimera : ce moyen ſeul peut réuſſir ; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuſeriez. Eh n'eſt-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protege notre famille, qui ne nous deſire que du bien, celle enfin qui nous fera ſoigner & ſubſiſter dans notre vieilleſſe, ſi nous la ſervons avec fidélité ?—Tout le malheur des Domeſtiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point aſſez penſer à leurs bonnes qualités, de ſentir vivement lieurs torts, & foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de la ? Qu'on n'a nul attachement pour ſon maître, & qu'on n'en eſt pas aimé. Quand on ne ſert point avec affection, on n'eſt plus qu'un eſclave ; & tout devoir trouvé pénible & dur, n'eſt jamais rempli qu'à moitié.

Juſt. Oh moi, j'aimerai ma maîtreſſe de toute mon ame, j'en ſuis bien ſûre.

Dupré. Alors vous ſerez parfaitement heureuſe. Je vous exhorte, ma chere Juſtine, (telle liberté qu'elle puiſſe vous permettre) à ne jamais avec elle ſortir des bornes du plus profond reſpect. Mon enfant, l'on n'eſt bien que lorſqu'on eſt à ſa place ; quand on la quitte, ou vous y fait rentrer, & c'eſt cela qui eſt vraiment humiliant & facheux ! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtreſſe à qui que ce ſoit, que pour en dire du bien : vous devez

cacher ſes défauts, & vous glorifier de ſes bonnes qualités. Quand je ſervois Madame de Clémont, je me ſouviens que j'étois plus fiere, lorſqu'on la vantoit, que ſi on m'eût louée moi-même ; je me regardois dans ſa maiſon comme dans ma famille ; je n'avois d'intérêts que les ſiens ; loin de ſonger à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépenſe ; je vivois bien avec mes camarades ; je n'avois jamais de diſpute avec perſonne : mais ſi je voyois quelque domeſtique ſe mal conduire & faire du tort à ma maîtreſſe, après m'en être bien aſſurée, (car il ne faut pas ſoupçonner légérement) j'en avertiſſois ſans balancer. De cette maniere, dans les quinze ans que j'ai ſervi Madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, & d'avoir établi un excellent ordre dans ſa maiſon. J'en ſuis bien récompenſée, d'abord par le témoignage de ma conſcience, & enfin par les bienfaits ſans nombre de cette bonne maîtreſſe. J'avois pour compagne une fille avare, intéreſſée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des preſents & d'accumuler des profits : elle eſt ſortie de chez Madame de Clémont avec beaucoup de robes, de linge, & environ cinq à ſix mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ſes mains, elle n'a point eu de récompenſe : elle a perdu pour de petites pilleries qui ne lui ont pas aſſuré de pain, & ſa réputation, & une penſion ; & moi, qui n'avois rien amaſſé, on m'a fait une fortune qui ſurpaſſoit

toutes mes eſpérances. C'eſt ainſi, Juſtine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu, notre intérêt ſeul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domeſtiques; qu'ils ont quelquefois la foibleſſe de tolérer les frippons, mais qu'ils ne les récompenſent jamais; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maiſon en quinze ans, ne valent pas le ſort qu'un bon maître aſſure toujours à un domeſtique ſincérement affectionné.

Juſt. Je vous écoute, Madame, avec autant de plaiſir que d'attention; car ces raiſonnements-la ſont trop clairs pour être aud-eſſus de ma portée: & je penſe d'ailleurs, que dans tous les états de la vie, la ſatisfaction de ſoi-même & une bonne réputation, valent tous les tréſors du monde.

Dupré. Conſerve ces honnêtes ſentiments, ma chere fille, ſois toujours pieuſe, vertueuſe; préfere l'honneur à tout; & dans ton humble condition, tu ſeras reſpectable, honorée, & la fortune même viendra te chercher & préviendra tes vœux. Mais montons la-haut, allons retrouver ma mere, elle ſera bien-aiſe d'apprendre ce détail; car elle eſt attachée à la famille de Madame de Clémont, autant que je le ſuis moi-même. Viens, mon enfant. *(Elle la prend ſous le bras. Elles ſortent.)*

F I N.

LA LINGERE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, *Marchande Lingere.*

SILVIE, *Fille de Madame Durocher.*

ALINE, *jeune Apprentie.*

GEORGETTE, *Fille de Boutique.*

Madame BERTRAND, *Marchande d'étoffes, Niece de Madame Durocher.*

GOGO, *âgée de ſix ans, fille de Madame Bertrand.*

CATHERINE, *Servante de Madame Durocher.*

La Comteſſe D'OLSEY.

La Scene eſt à Paris, chez Madame Durocher.

LA LINGERE,

COMEDIE.

Le plus beau droit des vertus malheureuſes
Eſt la faveur des ames généreuſes.
J. B. ROUSSEAU.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Chambre.

ALINE, *ſeule.*

(Elle tient une boîte d'or, une bourſe pleine d'argent, & un billet.)

O CIEL, que ferai-je ?—Comment ſe peut-il qu'on ſoit entré dans ma chambre, qu'on ait mis ſur ma table cette boîte, cet argent, ce

billet, ſans que perſonne ait été vu dans la maiſon !—Catherine n'eſt pas fille à ſe laiſſer corrompre ; elle eſt honnête.—Je ne puis ſoupçonner que Joſeph, le petit marmiton.—Je n'ai que faire de lire ce billet ; je ne ſais que trop d'où tout cela vient !—Infâmes préſents ! & ce Marquis d'Olſey eſt juſtement le Colonel de mon pere ! mon pauvre pere ! comment le tirerai-je de là ?—Qui m'auroit dit que je verſerois tant de larmes, en apprenant des nouvelles de mon pere !—Oh que je ſerois heureuſe, ſi je pouvois le voir, l'embraſſer !—— Mais le ſecret eſt néceſſaire—ſa ſûreté, ſa vie dépendent de ma diſcrétion. Ah, Dieu !—& ce méchant Marquis d'Olſey eſt ſon Colonel ! & je ne puis, dans cet embarras, me confier à Madame Durocher !---Ciel ! quelqu'un vient ; cachons vîte cette boîte & cet argent.——(*Elle les met dans ſa poche.*)

SCENE II.

ALINE, CATHERINE.

Cath. MADEMOISELLE Aline——je vous cherchois.——Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges ; vous avez pleurez, je gage ?

Aline. Non, Catherine, je vous aſſure.--- Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits ?

Cath. Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des ſuſpicions dans la tête.---des ſcrupules, enfin.---Une jeuneſſe comme vous, vendre comme ça toutes ſes nippes, & en cachette, ça ſonne mal.

Aline. Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la miſere, qu'elle m'a fait écrire pour me demandes des ſecours, & que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer ?

Cath. Oui, une vieille tante, vous m'avez dit ça. Que diantre ! vendre ſes hardes pour *une vieille tante*, c'eſt bien fort. Si c'étoit pour une mere ou un pere, je le croirois volontiers ; mais vous êtes orpheline, nous ſavons ça ; & cette *vieille tante*, qui vient-là tout d'un coup, me met martel en tête.

Aline. Ne vous ſouvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre ?

Cath. Oui, je vous ai ſurpriſe comme vous la liſiez en pleurant à chaudes larmes.

Aline. Eh bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante.

Cath. Et ſi au-lieu de cela, c'étoit un billet doux.---Dame, excuſez---vous n'avez que quinze ans, & vous êtes ſi gentille !

Aline. (*tirant une lettre hors ſa poche.*) Eh, Catherine, regardez ſi cela reſſemble à une lettre d'amour.——Vous ne ſavez pas lire, mais voyez comme ce papier eſt ſale & groſſier.

Cath. (*regardant la lettre.*). Non, il n'y a qu'un beau Monſieur que je ſoupçonne, & ſûrement il n'écriroit pas là-deſſus. Oh, les billets doux ont une autre mine que ça. D'a-

bord, faut qu'il y ait du doré, & puis y ſont tout petits, tout petits.---J'en ai vu, da!--- J'ai ſervi la veuve d'un Avocat, qu'en recevoit à foiſon; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche; ça revient au même.

Aline. Vous vous rappellez bien que c'eſt cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre?

Cath. Oui, je la reconnois; c'eſt ce gribouillage-là qui vous faiſoit pleurer, c'eſt vrai; & ſûrement n'y a non plus d'amourettes là-dedans que dans mon œil, j'en conviens. Vla à préſent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentiſſage, je ne vous ai jamais vu faire la plus petite menterie.---Mais pourquoi voulez-vous cacher ça à not' maîtreſſe, Madame Durocher?

Aline. Je vous le répete, c'eſt que je crains qu'elle ne veuille s'oppoſer à la vente de mes habits.

Cath. Mais elle eſt ſi bonne!

Aline. Sans doute, & elle m'offriroit de m'avancer de l'argent.

Cath. D'autant que cette Dame qui vous a éduquée & placée ici, le lui rendroit.

Aline. C'eſt ce que je veux éviter; j'ai déja tant d'obligation à cette Dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles graces: il eſt bien plus ſimple de me deſaire de ces habits dont je me paſſerai à merveille, & que même je ne portois jamais.

Cath. Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez ſur vous?

Aline. Si fait, ſi fait, j'en ai encore une autre.

Cath. Moi, à votre place, j'écrirois à cette Dame, au ſujet de votre tante ; elle lui feroit donner des ſecours.

Aline. Eh, vous avez donc oublié que cette Dame voyage, qu'elle eſt en Italie---(*à part.*) Hélas, que n'eſt-elle ici, elle m'auroit protégée !

Cath. En Italie !---c'eſt donc bien loin ?

Aline. Il faut un mois pour avoir une réponſe.

Cath. Ah, Jeſus ! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme ça ?

Aline. Enfin, ma chere Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits.

Cath. Et bien j'irai à la vieille fripperie tout-à-l'heure, vla qu'eſt dit.---Je vois bien que vous faites une bonne action ; mais pas moins le ſecret de ça me tarabuſte.

Aline. Demain vous pourrez le dire, je l'avouerai moi-même à Madame Durocher.

Cath. Demain ?

Aline. Oui, je ne vous demande de la diſcrétion que juſqu'à demain.

Cath. Allons, je ne dirai mot ; vous pouvez-vous fier là-deſſus. Mais, à propos, Mademoiſelle Aline, parlons donc du beau Monſieur qui vous a tant regardée dimanche dernier à la meſſe--ſavez-vous qu'il eſt venu ce matin à la boutique ? Madame Durocher étoit ſortie ; moi je gardois la maiſon pendant que vous étiez à l'Egliſe. J'étois dans la ſalle baſſe à niaiſer ; vla qu'un cabriolet s'arrête à la

porte, & puis je vois entrer le beau Monſieur. Dame, j'ai été toute ſtupefaite ; il eſt venu vers moi, *dar, dar*---& y m'a demandé Madame Durocher.---*Monſieur elle eſt à l'Office, c'eſt aujourd'hui Fête.*---Là deſſus y s'eſt pris à dire qu'il voudroit bien acheter du bazin, des dentelles.---Tout en parlant, y regardoit de côté & d'autre ; je gagerois qu'y vous cherchoit.---Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appellé Joſeph, qu'eſt accouru. " Joſeph, " ai-je fait, Mademoiſelle Aline eſt elle ſor- " tie, que vous ſachiais ? --Oui Mademoiſelle " Catherine.---Ah, j'en ſuis fâchée, j'ai fait, " elle auroit dit à Monſieur combien nous " avons de bazin rayé, moi je ne le ſais pas." Ma fine, quand y vous a entendu nommer, il eſt devenu de toutes les couleurs ; je n'ai fait ſemblant de rien, & y m'a queſtionnée ſu vous tout du long, & enfin y s'eſt en-allé.

Aline. Catherine, vous avez fort mal fait de lui parler de moi, & de répondre à ſes queſtions.

Cath. Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit ; car je vous réponds que je hais bien ces vilains hommes-là, qui veulent enjoler les filles.---A préſent que je ſais les mauvais deſſeins de celui-ci, je vous promets que s'il s'adreſſe encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon.---Ah, j'oublie de vous dire : en s'en allant, il a voulu me donner un louis ; mais je l'ai refuſé tout net, parce que je n'avois rien fait pour mériter ça, & que c'étoit apparemment pour gagner à cauſe de vous.---Oh,

cette penſée-là m'a mortifiée au vif !---Je ſuis ſûre que j'étois rouge comme du feu.

Aline. C'eſt lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention.

Cath. C'eſt vrai. Il a beau être un grand Seigneur ; la pauvre Catherine, dans ce moment-là, avoit le degré ſur lui.

Aline. Enfin, il connoîtra que dans notre état, Catherine, on peut avoir des ſentiments plus nobles que dans le ſien.

Cath. Vous êtes bien bonne, Mamiſelle, de me dire comme ça, *notre état* ; vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une Demoiſelle ; vous ſavez lire, écrire, vous avez dans la tête tout plein de belles choſes, & je ne ſais combien de livres ; oh, il y a de la différence de vous à moi, & une bien grande !

Aline. Il eſt vrai que ma chere Bienfaitrice m'a donné une éducation fort au-deſſus de mon état ; mais enfin, je n'en ſuis pas moins la fille d'un payſan.

Cath. C'eſt toujours beau à vous de vous ſouvenir de ça. Il y en a tant qui l'oublient ! Mais que je vous acheve donc mon hiſtoire. Je ſais le nom du Monſieur ; il s'appelle le Marquis d'Olſey, y loge à deux pas d'ici, chez ſa mere Madame la Comteſſe d'Olſey.

Aline. Il a une mere ?

Cath. Vraiment oui, & qu'eſt une brave femme.

Aline. Comment ſavez-vous tout cela ?

Cath. Par Joſeph.——C'eſt un petit garçon ruſé s'il en fut jamais, & qui n'ignore de rien.

Aline. (*à part.*) Il a une mere!—Il me vient une idée!—(*Elle rêve.*)

Cath. Je crois que j'entends Madame Durocher & Mademoiſelle Silvie.

Aline. Catherine, ma chere Catherine, ſongez à mes habits—mais, mon Dieu, c'eſt fête aujourd'hui.

Cath. ça ne fait en rien : comme c'eſt pour faire une bonne action, la femme à la vieille fripperie dont je vous ai parlé, les achetera ; c'eſt une de mes connoiſſances, je me charge de cela, & elle en donnera même un prix raiſonnable ; ainſi ſoyez tranquille. La fille de not' maîtreſſe n'eſt pas dans vot' confidence ?

Aline. Mademoiſelle Silvie ? Non, ſûrement.

Cath. Elle vous aime bien pourtant.

Aline. C'eſt à cauſe de cela ; elle auroit peut-être voulu engager ſa mere à m'avancer de l'argent

Cath. Pardi, vous avez une belle occaſion pour emprunter.---Et Georgette, la fille de boutique, n'en fait rien non plus ?

Aline. Pas un mot.

Cath. J'en ſuis bien-aiſe, car je ne l'aime guere : que le mal que je lui veux, m'arrive ; mais pourtant elle a une mauvaiſe langue, elle eſt trigaude. Prenez garde qu'elle ne vous faſſe quelque paquet auprès de Madame Durocher ; je l'entends ſouvent lâcher des mots à double entente ; je vous avertis de ça.---Allez, c'eſt une maligne piece. Mais chut---bouche cloſe---vla Madame Durocher.

Aline. Chere Catherine, je me recommande à vous.

Cath. N'ayez point de crainte ; ne savez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaisir

Aline. Oh ma chere bonne fille !

Cath Paix, on vient.---Adieu, je vas sortir pour votre affaire. (*Elle sorte.*)

Aline. Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCENE III.

Madame DUROCHER, ALINE.

Duro. (*arrêtant Aline.*) OU allez-vous, Aline ?

Aline. Dans ma chambre, Madame.

Duro. Restez un moment, je voudrois vous parler. Aline, vous avez quelque chagrin secret ; depuis deux jours, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire ?

Aline. Moi, Madame ?

Duro. Vous rougissez, vous avez les larmes aux yeux – qu'est-ce que cela signifie ?

Aline. En vérité, Madame.---Je n'ai rien à vous dire.

Duro. Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite ; ainsi, puisque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de si près, que

je découvrirai le myſtere que vous me cachez. Eſt-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des ſecrets ?

Aline. Mais je n'en ai point.

Duro. Cela ſuffit ; je vois qu'il eſt inutile de vous queſtionner davantage. Allez.

Aline. (*à part en s'en allant.*) O mon Dieu ! Faut-il encore ſupporter l'affront d'être ſoupçonnée ! --(*Elle ſort en pleurant.*)

SCENE IV.

Madame DUROCHER, *ſeule.*

ELLE pleure.—Elle eſt toute tremblante.---Il y a quelque intrigue, quelque amourette en l'air.---Cependant elle n'a que quinze ans, & elle paroît avoir tant de ſageſſe & de modeſtie !---& même de fierté ; car, malgré ſa douceur, elle eſt fiere au fond---mais elle eſt ſi jolie, ſi remarquable ! --Tout cela me tracaſſe.---- J'interrogerai ma fille & Georgette, peut-être m'apprendront-elles quelque choſe.

SCENE V.

Madame DUROCHER, SILVIE, *en robe à la Polonoiſe*, GEORGETTE.

Duro. AH, juſtement les voilà.—Approchez, Silvie—(*regardant ſa robe.*) Mais, comme vous voilà fagottée ?

Silvie. Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la Polonoiſe—c'eſt ſi commode, ſi joli—ſur-tout par-derriere ; regardez donc.—(*Elle ſe retourne*)

Duro. Fort bien.---Et les nœuds de rubans, rien n'y manque.

Geor. Oh, Mademoiſelle eſt au parfait comme ça !

Duro. Et qu'eſt-ce qu'elle a ſur la tête, comme une groſſe tourtiere ?

Silvie C'eſt un chapeau.

Duro. Ah ça, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la ſorte ?

Silvie. Comment donc, maman ?

Duro. Savez-vous à quoi vous reſſemblez ? A une Danſeuſe de corde.

Silvie. Oh pourtant, maman, les Dames mêmes ne portent pas d'autres habits aujourd'hui.

Duro. Mais les Dames font faire leurs Polonoiſes par de bonnes couturieres, & payent douze francs de façon. Les Dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures marchandes de modes ; êtes-vous en état de faire toute

cette dépenſe ? Non ; vous n'avez donc pas l'air d'une Dame, & vous ne paſſerez que pour une petite Bourgeoiſe ridiculement habillée ; ou bien, ſi vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs evaporés, ce n'eſt pas pour une Dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête Marchande, mais pour ce qu'il y a de pis.—Fi donc.—Voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir ſortir de ſon état.

Silvie. Maman, je vais me déſhabiller.

Duro. Vous ferez fort bien ; mais auparavant, écoutez-moi.—Savez-vous pourquoi Aline eſt ſi triſte depuis hier matin ?

Silvie. Non maman ; mais il eſt vrai qu'elle eſt bien penſive, & naturellement elle n'eſt pas boudeuſe ni ſournoiſe.

Geor. Toute la nuit elle n'a fait que geindre & ſanglotter, ſi bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois : Mademoiſelle Aline, qu'avez-vous donc ?—— *je ſuis eurhumée du cerveau* ; dit-elle, *je ſuis enchifrenée.*

Duro Vous êtes ſûre qu'elle pleuroit ?

Geor. O mon Dieu, Madame, très-ſûre. Et puis hier, elle n'a ni bu ni mangé.

Duro. Et elle ne vous a fait aucune confidence ?

Geor. Oh, n'y a pas de crainte, Mademoiſelle Aline eſt ſi haute---parce qu'elle lit dans l'Hiſtoire & la Géographie, elle croit qu'on n'eſt pas digne de lui délier les cordons de ſes ſouliers.—Pourtant, on la vaut bien ; défunt ma mere étoit tapiſſiere dans la rue des Lombards.

Duro. Voilà de belles raiſons.—Eſt-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naiſſance? Ces idées-là ſont ridicules dans des nobles, ainſi en nous elles ſont encore plus ſottes.—Vous valez bien Aline, parce que vous êtes fille d'une tapiſſiere? Qu'eſt-ce que votre mere fait à cela, je vous prie? il s'agit de ſavoir ſi vous êtes auſſi honnête, auſſi adroite, auſſi bien élevée qu'Aline; voilà comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis, pourquoi dites-vous qu'elle eſt haute? —Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas familiere; mais peut-on voir une fille plus douce, plus ſoumiſe, moins raiſonneuſe?

Silvie. Oh pour cela non; Aline eſt la bonté même, elle ne mépriſe perſonne, elle ne médit jamais, & avec cela elle a tant d'eſprit, & elle ſait de ſi belles choſes.—Elle m'a appris cinq ou ſix Fables de la Fontaine, qui ſont charmantes; maman, vous ne le trouvez pas mauvais?

Duro. Non ſûrement; vous faites très-bien, Silvie: quand on n'envie pas les perſonne qui en ſavent plus que nous, on profite de leur ſcience; & c'eſt comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours ſon compte à n'être pas méchante; on en retire utilité & plaiſir.—Mais allez, Silvie, changer de robe, je vous en prie, & puis vous irez tantôt vous promener aux Champs Eliſées, avec Madame Bertrand & Aline.

Silvie. Maman, je vous demande la permiſſion d'aller plutôt aux Boulevards neufs.

Duro. Pourquoi donc ? Vous aimiez tant les Champs Eliſées.

Silvie. (*embarraſſée.*) Oh, c'eſt que—

Duro. Eh, bien ?

Geor. C'eſt que les deux dernieres fois.

Duro. Mais achevez.

Geor. Nous avons été ſuivies par un Monſieur.

Duro. Et—Aline étoit avec vous ?

Geor. Vraiment oui — & le Monſieur n'avoit des yeux que pour elle ; & il eſt venu s'aſſeoir auprès de nous ; Mademoiſelle Aline a laiſſé tomber ſon évantail, il l'a ramaſſé.

Silvie. Là-deſſus Aline m'a priée tout bas de continuer notre promenade ; nous nous ſommes levées, le Monſieur nous a ſuivies encore de plus belle ; enfin, nous avons pris le parti de nous en aller : mais, maman, je vous aſſure qu' Aline ne s'étoit pas attiré cela ; car, dans les promenades, elle a l'air encore plus modeſte, ſi cela ſe peut, que dans la boutique.

Geor. Oh, c'eſt vrai ; elle ne tourne jamais la tête de côté & d'autre ; elle eſt très poſée pour ſon âge, faut lui rendre juſtice.

Duro. Et la derniere fête, avant-hier, ce même Monſieur vous a ſuivies encore ?

Geor. Mon Dieu oui ; & je l'ai reconnu tout de ſuite, quoiqu'il eût pourtant changé d'habit. C'eſt moi qui l'ai apperçu la premiere ; Mademoiſelle Silvie, vous vous en ſouvener bien, je vous ai donné un coup de coude, and puis nous avons regardé Mademoiſelle Aline, qui a rougi juſqu'aux oreilles ;

dame, c'eſt tout ſimple, il y avoit de quoi être interdite ?

Duro. Et ce Monſieur vous a-t-il paru jeune, étoit-il bien mis ?

Geor. Oh, il a une belle preſtance d'homme.—Il a autour de vingt-cinq ou vingt-ſix ans.—S'il avoit une perruque, y ſeroit joli de viſage, mais y n'a quaſiment pas de cheveux ſur le ſommet de la tête — y clignote comme ça en regardant — pas moins il a fort bonne façon ; & avant-hier il avoit un habit tout d'or & un bouton de diamant au cou — c'étoit du fin, ſûrement, car ça treluiſoit comme un ſoleil.

Duro. (*à part.*) Ah, que tout ceci m'inquiete !

Silvie. Maman, voilâ Madame Bertrand avec la petite Gogo.

SCENE VI.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND, SILVIE, GOGO, GEORGETTE.

Duro. BON jour, ma niece ; venez-vous manger la ſoupe avec nous ?

Bert. Oui, ma tante ; & puis j'ai une grace à vous demander ; c'eſt aujourd'hui fête, & j'ai imaginé une partie qui amuſeroit bien Silvie.

Duro. Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner — enſuite vous ferez deux regles d'arithmétique, & vous copierez trois pages dans l'Imitation.

Silvie. Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Duro. Non ; mais toujours mettez-vous à l'ouvrage ; car vous ſavez bien que vous ne ſortirez, & que vous n'irez vous divertir que lorſque cela ſera fait.

Silvie. Oui, Maman. (*Silvie ſort.*)

Duro. Georgette, emmenez la petite ; mais auparavant viens me baiſer, Gogo.

Gogo. (*allant l'embraſſer.*) J'ai été friſée, voyez-vous, Tatan, & j'ai des beaux *cocos* tout neufs ; y ſent rouges.— (*Elle montre ſes ſouliers.*)

Bert. Oui, mais je parie que le petit doigt de Tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te friſoit, & que tu as fait enrager la Coëffeuſe.

Gogo. Dame, pourquoi eſt-ce qu'elle m'arrachoit les cheveux ? — & qu'elle étoit ſi longtemps après moi ?

Bert. Il faut bien ſouffrir pour être belle ?

Gogo. Mais eſt-ce qu'il faut être belle ?

Duro. Non, mon enfant: il faut être bonne & obéiſſante, voilà ce qui eſt néceſſaire ; mais puiſque ta maman aime à te voir friſée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coëffe ; car une fille n'eſt chérie de tout le monde, que lorſqu' elle eſt bien ſoumiſe à ſon papa & à ſa maman.

Gogo. (*à Madame Bertrand.*) Eh, bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras ; mais

pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page de plus, que de me laiſſer friſer.

Duro. Allons, vas jouer là-dedans, mon petit rat.

GEORGETTE, *lui tendant la main.*

Venez, mon chou.

Gogo. Oh, j'irai bien ſeule.—(*Elle ſort en courant.*)

Bert. Quel ſalpêtre !

Duro. Georgette ſuivez-la. (*Georgette ſort.*)

SCENE VII.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND.

Duro. EN vérité, ma niece, votre petite a raiſon de ſe plaindre de la friſure que vous lui faites ſouffrir ; quoiqu'elle n'ait que ſix ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mere en préſence de ſon enfant.

Bert. Mais, ma tante, c'eſt qu'elle eſt ſi gentille comme cela !

Duro. Point du tout : ſes cheveux ſans friſure, ſont beaucoup plus jolis à voir que ce retapé ſerré ; & ce placage de pommade & de poudre, qui la fait paroître noire comme une taupe. D'ailleurs, ce qui eſt beaucoup plus important, en lui faiſant prendre de ſi bonne heure l'habitude d'être ſi long-temps à ſe

coëffer, vous l'accoutumerez à perdre ſon temps, & vous en ferez une coquette, une depenſiere & une fainéante.

Bert. Le Ciel m'en préſerve ! j'eſpere, ma chere tante, que vos bons conſeils me garantiront d'un pareil malheur.

Duro. Ma niece, puiſque mes avis ne vous déplaiſent pas, j'ai encore quelques petites choſes à vous dire touchant votre enfant : Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui perſuader *qu'un petit doigt parle*, & vous dit tout ce qu'elle fait ? Cela ne ſert qu'à la rendre niaiſe & enfant plus long-temps, & à diminuer ſa confiance en vous, quand elle ſaura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle ſe ſouviendra que vous lui faiſiez des menſonges ſans néceſſité, & elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfants, & l'on doit toujours leur parler raiſon, ſuivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut il pas mieux lui dire tout bonnement que vous ſavez ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'obſervez ; & que vous la devinez, parce que vous avez de la raiſon & plus d'eſprit qu'elle ?——L'enfant, de cette maniere, vous conſidérera davantage, & s'accoutumera à porter reſpect à l'âge & à l'expérience ; ce qui eſt une bonne choſe, & qui préſerve les jeunes gens de bien des folies. Enfin, dès que nous cauſons ici à cœur ouvert, il y a encore une minucie dont il faut que je vous reprenne ; votre petite-fille vous tutoie, & je vous avoue que cela me choque beaucoup.

Bert. Ah, ma tante ! c'eſt un vrai plaiſir pour moi, j'en conviens ; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer.

Duro. Vous avez raiſon, mais vous vous y prenez mal. Une fille ne doit pas traiter ſa mere comme une camarade ; c'eſt contre l'ordre. En vous ravallant, vous perdrez de votre prix, par conſequent vous aimera moins, cela eſt ſûr ; croyez que ſi l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le reſpect qu'elle a pour ſa mere, on en ôteroit la moitié de ſon amitié. Je ne vous dis pas qu'il faille être ſévere, & garder ſon quant à ſoi avec ſes enfants, tant s'en faut ; nous devons gagner leur confiance, & ne leur montrer que de la condeſcendance & de la cordialité. N'inſpirons pas de crainte, mais ſachons mériter le reſpect : *La familiarité engendre le mépris* ; c'eſt bien vrai, elle n'a jamais ſervi qu'à cela, ſur-tout de la part des peres & meres.

Bert. Je comprends cela, ma tante, & j'en ferai mon profit, je vous aſſure. Je voudrois bien que ma fille fût un jour auſſi bien élevée que Silvie ; je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Duro. C'eſt le plus grand préſent que nous puiſſions laiſſer à nos enfants. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo ?

Bert. J'aurois quelque envie de lui donner un maître de muſique pour le chant.

Duro. Je ne vous le conſeille pas, Le chant & la danſe ſont deux talents fort inutiles par eux-mêmes, & très-dangereux dans notre état.

Bert. J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante ; mais nous ſommes d'une aſſez bonne famille, & aſſez à notre aiſe, pour ne devoir pas craindre de pareils inconvénients.

Dure. Avec tout cela nous ne ſommes que des bourgeois & des marchands, & malheureuſement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parents qui nous valoient*. Je ſais bien que, Dieu merci, il eſt trés-rare de trouver des jeunes perſonnes aſſez folles & aſſez dénaturées pour s'échapper de la maiſon paternelle, & pour ſe décider à porter le poignard dans le ſein d'un pere & d'une mere, & à préférer l'infamie à un état ſolide & honorable.

Bert. D'ailleurs, ſi un ſemblable malheur arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, ſûre-

---

* On ne veut faire das cet Ouvrage la critique d'aucun état, & l'on croit que dans tous, on peut trouver des vertus. On ne parle ici que des jeunes filles ſéduites, qui entrent au ſpectacle contre le gré de leurs parents. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris & de l'exécration publique ; on doit même penſer avec plaiſir, que l'excès de leur infamie, leurs remords & la perte de leur jeuneſſe ne peuvent manquer tôt ou tard de venger leurs parents infortunés. Elles ont renoncé a toutes les vertus de leur ſexe ; trahi tous les devoirs ſacrés de la nature ; elles ſeront à jamais les objets de l'indignation & de l'horreur des ames ſenſibles. Pourſuivies par la Juſtice divine, & par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfants pervers & dénaturés, & recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir & le déſeſpoir.

ment nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainſi.

Duro. Cela n'eſt pas douteux ; mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrêmites. Dans toutes les conditions, une jeune perſonne coquette ſera mépriſée ; mais dans notre état ſur tout, celle à qui l'on n'a pas inſpiré la plus grande modeſtie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ſes parents, puiſqu'elle eſt expoſée à des dangers & à des ſéductions qui n'exiſtent pas pour des filles de qualité : ainſi vous voyez donc bien que nous ne ſaurions donner trop de ſoins à leur éducation.

Bert. Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, & renoncer au plaiſir de leur voir des talents ?

Duro. Point du tout, ce n'eſt pas mon opinion ; je ne ſais pas grand'choſe, mais pourtant, à mes moments de loiſir, j'ai par-ci par-là un peu lu, & feu mon oncle l'Avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres *,

---

* D'après les principes de Madame Durocher, on ſuppoſe que dans le préſent de ſon oncle devoient ſe trouver l'Imitation, les Sermons de Bourdaloue & de Maſſillon, les Penſées de Paſcal, les Eſſais de Nicole, Télémaque, Paméla, Clarice, Grandiſſon, les Contes de Madame d'Aunoy, Avis d'une Mere à ſa fille de Madame Lambert, les Lettres du Marquis de Rozelles, le Magaſin des Enfants, Traité de l'éducation des Femmes, ou Cours complet d'inſtructions, & les Con-

dans leſquels j'ai trouvé de très-bonnes choſes. Cela m'a perſuadée de plus en plus que ſans un peu d'inſtruction, il eſt preſque impoſſible de bien remplir tous ſes devoirs. En conſéquence, j'ai voulu que Silvie eût de la lecture, qu'elle écrivît bien, ſût l'ortographe, & parfaitement compter *. Voilà, ma niece, à-peu-près mes idées ſur tout cela ; mais nous en cauſerons encore, car ce n'eſt pas dans un jour qu'on peut raiſonner à fond là-deſſus. A préſent, dites-moi quelle partie de plaiſir vous vouliez me propoſer pour Silvie.

Bert. Ma tante, c'eſt qu'avant-hier ma ſœur a été voir une Comédie.

Duro. Aux François.

Bert. Oh, non : c'eſt bien plus joli & meil-

---

verſations d'Emilie, Ouvrage charmant ſur l'éducation, rempli d'eſprit & de vérité, auſſi agréable que moral, & qui peut également éclairer & intéreſſer les meres & les jeunes perſonnes de toutes les conditions. On obſervera ſans doute qu'il eſt bien remarquable qu'on puiſſe citer ſix bons ouvrages relatifs à l'éducation, tous faits par des femmes.

* Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut auſſi donner aux jeunes filles dont elle parle, quelque talents agréables, comme le deſſin, par exemple, ſans négliger de leur apprendre auſſi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles ſoient en état de travailler pour elles, au-lieu de dépenſer de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont beſoin. Enfin, il faut ſurtout les accoutumer à ſe mêler des ſoins du ménage, les inſtruire avec détail de la maniere dont on doit conduire une maiſon, & leur donner l'exemple de la piété, l'économie & de l'activité.

leur marché, les places les plus cheres ne coûtent que trente ſols ; ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertiſſement-là ſans nous déranger ; & puis c'eſt charmant. Ma ſœur a vu une petite farce qui s'appelle l' *Amour-Quéteur*, elle m'en a fait des récits !—Cela eſt joué par des petites filles de douze à treize ans—& qui ſont gentilles !

Duro. Vous imaginez ſans doute que des enfants, de cet âge ne doivent repréſenter que des petites pieces bien honnêtes, & que nos filles peuvent entendre ſans danger ; eh bien, point du tout.—J'y ai été une fois, moi ; j'ai vu préciſément cet *Amour-Quêteur* dont vous me parlez, & je vous aſſure que ſi j'y avois mené Silvie, je ne me ſerois jamais conſolée d'une pareille imprudence.

Bert. Bon !

Duro. Vous n'avez pas l'idée de l'indécence de cette piece ; & toutes celles que ſe jouent-la, ſont dans le même goût.

Bert. Fi donc !—mais d'ailleurs, cela doit être bien déſagréable & bien choquant, d'entendre des petites filles encore dans l'enfance dire des choſes capables de faire rougir des femmes de quarante ans, & de voir paroître auſſi, dans l'âge de l'innocence, l'effronterie & la corruption ; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Duro. Oh, c'eſt une eſpece de dépravation faite pour révolter les moins délicats ; cela eſt certain.

Bert. Mais comment ſe peut-il que tous les gens de notre état menent-là leurs filles ?

Duro. Parce que les meilleures places ne coûtent que trente ſols.

Bert. Voilà une belle raiſon pour choiſir un divertiſſement auſſi pernicieux pour les mœurs !—En ſortant de-là, une mere a bonne grace de recommander la ſageſſe & la modeſtie à ſa fille ?—Ah, je tancerai demain ma ſœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là,——c'eſt horrible.

Duro. Il faut eſpérer qu'avec le temps on reviendra de cet abus, & qu'on ne menera plus la jeuneſſe à des ſpectacles qui peuvent la corrompre.

Bert. Eh bien, ma tante, ſi vous le permettez, nous ferons comme l'autre jour, une jolie promenade.

Duro. Oui, & d'ailleurs cela eſt beaucoup plus ſain & plus récréatif, ſelon moi, que de s'enfermer dans une ſalle où l'on étouffe ; vous n'aurez qu'a prendre un carroſſe, & vous irez vous promener & goûter au bois de Boulogne.

Bert. Volontiers, & Aline viendra avec nous.

Duro. Oui. A propos d'elle, j'en ſuis inquiete : elle eſt d'une triſteſſe extraordinaire.—Les dernieres fois qu'elle s'eſt promenée avec vous, elle a été ſuivie par un jeune Seigneur ; vous n'y avez pas pris garde ?

Bert. Non, parce que je ſuis accoutumée à la voir très-regardée ; elle a une figure qui frappe chacun.

Duro. Et vous paroît-elle ſe comporter toujours avec la même honnêteté ?

Bert. Oh oui, je n'ai jamais vu de jeune

fille plus modeſte, & qui ſe ſouciât moins de ſa beauté ; avec cela elle eſt ſi bien élevée, ſi polie, ſi douce !—On ne la prendroit jamais pour une apprentie.

Duro. Madame la Marquiſe de Solanges, qui eſt une Dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la deſtine pour femme-de-chambre à Mademoiſelle ſa fille, quand cette derniere ſera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-temps, en partant pour l'Italie m'a confié Aline, qu'elle aime paſſionnément ; & ſi cette jeune perſonne faiſoit chez moi la moindre étourderie, j'en ſerois véritablement inconſolable, Ainſi, comme ma ſanté ne me permet pas de vous ſuivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, & de la veiller avec ſoin.

Bert. Je vous le promets, ma tante ; mais je vous aſſure que je lui crois une raiſon au-deſſus de ſon âge.

Duro. Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle ; je ne connois point de cœur meilleur que le ſien : cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une ſurveillante s'endorme ſur tout cela.

Bert. N'eſt-elle pas orpheline ?

Duro. Oui, ſelon toute apparence : ſa mere étoit une pauvre payſanne qui s'amouracha d'un jeune homme qu'elle épouſa. Elle mourut en couche de cette petite fille ; le pere, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, paſſa aux Iſles, où vraiſemblablement il eſt mort ; &

Madame de Solanges prit, dans ſon château, l'enfant, dont elle a toujours eu ſoin depuis.

Cath. (*ſurvenant, à Madame Durocher.*) Madame, la ſoupe eſt ſur la table.

Duro. Allons dîner: venez, ma niece.—(*Elles ſortent.*)

Cath. (*ſeule, tirant de l'argent de ſa poche.*) J'ai eu huit louis des habits.—Mademoiſelle Aline ſera ben contente. Allons vîte lui donner ça. (*Elle ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *ſeule, arrivant d'un air inquiet, & en cherchant.*

ELLE n'eſt point ici?—Mais où diantre eſt-elle?—Ni dans ſa chambre, ni dans la boutique!---Elle eſt peut-être dans la cuiſine. Faut y aller voir.---(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCENE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, (*arrêtant Catherine.*)

CATHERINE, ſavez-vous où eſt Aline? Comme elle n'a pas voulu ſe mettre à table, Madame Durocher en eſt inquiete, & la demande.

Cath. Elle eſt dans la cuiſine apparemment.

Geor. Non ; j'en viens.

Cath. Eh mais, Seigneur, où s'eſt-elle donc fourrée ?

Geor. Ma foi, je crois qu'elle eſt ſortie.

Cath. Comment ſortie ! toute ſeule ?

Geor. Tenez, vla Mademoiſelle Silvie qui en ſait des nouvelles, je parie, car elle paroît toute en èmoi.

SCENE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

Silvie. AH Georgette,---je ſuis au déſeſpoir !

Geor. Quoi donc ?

Silvie. Aline !

Geor. Eh bien !

Silvie. Elle s'eſt ſauvée.

Cath. Elle s'eſt ſauvée ?

Silvie. Pendant que nous dinions.

Geor. Vla une belle équipée qu'elle a fait la !

Cath. C'eſt-y poſſible ?

Silvie. Oh, rien n'eſt plus ſûr ; elle n'eſt point dans la maiſon, & un petit Savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mere qu'il l'avoit vue s'enfuir il y a une demi-heure.

Cath. Je tombe de mon haut !

Geor. Eh bien, je me ſuis toujours doutée qu'elle feroit quelque eſcapade---elle étoit ſi cachée, ſi en deſſous !

Silvie. Il ne faut pas ſe preſſer de juger en mal---je ne puis croire encore qu'Aline ne ſoit pas honnête.

Geor. Pourtant une fille de quinze ans qui prend la fuite---ça ne pronoſtique rien de bon.

Cath. Mademoiſelle Silvie, dites-moi donc ;

—& votre chere mere eſt-elle bien eſtomaquée contre elle.

Silvie. Elle pleure; elle ſe déſole---elle a écrit à M. le Lieutenant de Police---mais je l'entends, ma mere.

Geor. Oui, c'eſt elle.

SCENE IV.

Madame DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Duro. SILVIE, allez dans votre chambre: ſortez, Georgette; & vous, Catherine reſtez: il faut que je vous parle.---(*Silvie & Georgette ſortent.*)

Cath. Mais, mon Dieu, Madame, eſt-ce que vous voulez me rendre reſponſable de la fraſque de Mademoiſelle Aline? ça ne ſeroit pas judicieux.

Duro. Je vous ai toujours connue pour une honnête fille!

Cath. Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à perſonne.

Duro. Et j'eſpere que vous allez me répondre avec vérité.---Aline ne vous avoit elle fait aucune confidence?

Cath. Oh, Madame, (comme y faut mourir un jour) je vous aſſure que je n'ai pas eu le moindre vent de ſon échapade.

Duro. Mais pourtant ſes habits étoient dans votre chambre ; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge---comment ne vous en êtes-vous pas apperçue ?

Cath. C'eſt qu'elle m'avoit enſorcelée—cela eſt vrai.

Duro. Vous ſaviez donc qu'elle avoit déménagé ?

Cath. Pardi—c'eſt moi qui ai vendu ſes hardes.

Duro. Comment !

Cath. Sûrement, pour ſa vieille tante——ſoi-diſant, car je vois ben à préſent ce qui en eſt—elle m'a fait donner dans le panneau, avec ſon air de ſainte mitouche—elle larmoyoit, & puis *ma petite Catherine* par-ci, *ma chere Catheri e* par-là—enfin j'ai vendu tout ſon bâtaclan aujourd'hui, je lui ai donné huit louis, & elle n'attendoit que ça pour prendre la clef des champs—la petite maſque, avec ſa vieille tante—Voilà le tour qu'elle m'a joué.

Duro. Mais je ne comprends pas un mot à toute cette hiſtoire.

Cath. C'eſt pourtant ben clair ! Elle pleurnichoit ſous prétexte de ſa vieille tante——& que *ſa vielle tante étoit dans la peine—& qu'il falloit vous cacher ça à cauſe de vot' bon cœur*—& que ſais-je, un tas de ſagots pareils——& puis elle me montroit un vieux chiffon de papiere noir & gras comme je ne ſais quoi—C'eſt de ma vieille tante, faiſoit-elle—Voyez un peu la malice !—oh, elle en ſait long !—une morveuſe de quinze ans !—en revendre de cette fa-

çon-la, pour s'enfuir avec un jeune ferluquet (ſauf le reſpect que je dois à ſa qualité.)

Duro. Comment! vous connoiſſez la perſonne qui a ſéduit cette malheureuſe.

Cath. Je mettrois ma main au feu que c'eſt ce Marquis d'Olſey qui eſt venu un matin dans la boutique.

Duro. Mais, Catherine, eſt-il poſſible que vous ne m'ayez pas avertie de tout cela!

Cath. J'en avois bonne envie; mais Mademoiſelle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent.

Duro. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Cath. Oui! c'étoit une frime pour faire la généreuſe; veus entendez bien.

Duro. Je perds patience!—mais quel eſt le bruit que j'entends là-dedans!

Cath. Quel ſabat!—Dieu me pardonne, je reconnois la voix de Mademoiſelle Aline! —*(Elles ſont quelques pas pour ſortir.)*

SCENE V.

Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Duro. C'EST elle!

Cath. Jeſus, Maria.

Silvie. Maman, la voilà; elle eſt revenue

d'elle-même ; elle proteſte qu'elle eſt innocente———Oh, maman, recevez-la——pardonnez-lui.

Aline. *(tombant ſur une chaiſe.)* Hélas ! excuſez—je n'en puis plus.

Duro. Et d'où venez-vous, malheureuſe ?

Aline. Ah, Madame !

Duro. Sortez, Silvie, laiſſez-nous ſeules.

Aline. Non, Madame, qu'elle reſte, je vous en conjure ; je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puiſſe entendre.

Duro. Eh bien, parlez donc ; d'où venez-vous ?

Cath. Oui, ſachons ça.

Aline. *(ſe levant.)* J'ai reçu ce matin une boîte d'or, un billet & cinquante louis.

Cath. Ah, ah, voici du nouveau.

Aline. J'ai trouvé ces vils préſents dans ma chambre, & je me ſuis aſſurée qu'on avoit corrompu Joſeph, que c'eſt lui qui a mis l'argent & la boîte dans le tiroir de ma table.

Cath. Le petit vaurien !

Duro. Et ſavez-vous de quelle part viennent ces préſents ?

Cath. Oui, oui, je crois qu'elle s'en doute.

Aline. De Monſieur le Marquiſe d'Olſey.

Duro. Qui loge ici près ?

Aline. Oui Madame.

Cath. Elle ne barguigne pas dans ſes répouſes, toujours ; y paroit qu'elle va rondement.

Duro. A préſent, venons au fait ; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous ſortie ?

Cath! Ah, v'la le hic !

Duro. Et où avez-vous été ?

Aline. *(avec embarras.)* J'ai été reporter ce que j'avois reçu.

Duro. Quoi, chez Monſieur d'Olſey ?

Aline. Oui, Madame—J'ai remis le paquet au Suiſſe, à l'adreſſe de Madame d'Olſey la mere.

Duro. Et pourquoi à cette Dame—

Aline. Parce que je lui ai écrit.

Duro. Aline, tout ceci a peu de vraiſemblance.

Cath. Oh, ca finit mal !

Silvie. *(à part, regardant Aline.)* Elle s'embarraſſe—Je tremble.

Aline. Je n'ai dit que la vérité.

Duro. Etes-vous entrée chez Madame d'Olſey ?

Aline. Non, Madame.

Duro. Mais il ne faut pas un quart d'heure pour aller & revenir d'ici chez Madame d'Olſey, & vous avez été plus d'une heure abſente.

Cath. Elle ſe ſera rudement égarée ; j'ai peur.

Duro. N'avez-vous été que la ?——Répondez.

Aline. J'ai été—ailleurs encore.

Duro. Où donc ?

Aline. Je ne puis le dire.

Duro. Comment !

Cath. Ahi, ahi.

Duro. Vous ne pouvez le dire, malheureuſe !

Aline. L'apparence eſt contre moi—mais, Madame, par pitié, ſuſpendez votre juge-

ment ; un devoir indiſpenſable m'oblige a me taire.

Duro. C'eſt pouſſer trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout-à-l'heure au Couvent ; je vais vous y conduire, & vous y reſterez juſqu'a l'arrivée de Madame de Solanges.

Silvie. Aline, confiez-vous à ma mere ; nous allons ſortir, Catherine & moi.

Aline. Non, Mademoiſelle, je n'en dirai pas davantage ; j'aime mieux paroitre coupable, que de me juſtifier en trahiſſant le ſecret qui m'eſt confié.

Duro. Et penſez-vous que je puiſſe être la dupe d'un ſemblable détour ?

Cath. Pardine oui, vla un bel attrape-niaud.

Silvie. Aline, Aline, ah, combien vous m'avez trompée !

Aline. Ainſi donc je ſuis ſoupçonnée, accuſée des plus infâmes baſſeſſes, & chaſſée de cette maiſon qui m'étoit ſi chere !

Duro. Vous n'êtes plus digne d'y être.

Aline. Ah, Ciel !

Duro. Allons, ſortons—venez.

Aline. Quoi, Madame, dans ce moment !

Duro. Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maiſon.

Aline. (à Silvie.) Et vous, Mademoiſelle Silvie, ne direz-vous rien en ma faveur ?

Silvie. Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer.

Cath. Pas moins ça fend le cœur.

Aline. O mon Dieu, quelles épreuves !— Eh quoi, tout m'abandonne à la fois !

Geor. (*ſurvenant précipitamment, à Madame Durocher.*) Madame, vla une Dame qui demande à vous parler.

Duro. Je ne ſuis pas en état de la recevoir —Allez, Silvie.

Geor. (*à part.*) Comme elles pleurent toutes !

Duro. (*à Georgette.*) Savez-vous ſon nom ?

Geor. Elle s'appelle Madame la Comteſſe d'Olſey.

Aline. Grand Dieu !

Duro. Madame d'Olſey !

Geor. Elle étoit ſur mes talons—Tenez, la voila.

SCENE VI. & derniere.

LA COMTESSE D'OLSEY, DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Aline. O CIEL, que vais-je apprendre ! ——(*Elle ſe recule & ſe cache derriere Silvie, en s'appuyant contre une chaiſe.*)

Duro. (*s'avançant vers la Comteſſe.*) Madame deſire ſans doute me parler en particulier ? Je ne devine que trop le ſujet qui m'attire l'honneur de ſa viſite.

D'Olſey. (*montrant Silvie.*) Satisfaites mon impatience ; cette jeune perſonne n'eſt-elle pas Aline ?

Duro. Non, Madame, grace à Dieu.

D'Olſey. Mais Aline, Aline, où eſt-elle ?

Duro. La malheureuſe ſe cache, ſans doute avec raiſon.

D'Olſey. Que dites-vous ?

Duro. Je ſupplie Madame de l'épargner, & de paſſer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer ſans témoins.

D'Olſey. Qu'entends-je ?—Aline eſt ſoupçonnée ! Ah, que tout le monde reſte ici, je veux la juſtifier à tous les yeux; qu'elle vienne.

Aline. (*avançant avec timidité.*) Me voilà, Madame ; hélas, pardonnez ma témérité, & daignez ne pas découvrir mon ſecret.

D'Olſey. (*courant à elle.*) Venez, ma chere enfant—(*Elle la prend dans ſes bras, & l'embraſſe à pleuſieurs repriſes.*)

Duro. Eh, quoi ! ſeroit-elle innocente ?

D'Olſey. Innocente !—c'eſt un ange, oui un ange ; elle en a l'ame comme la figure——Ma chere Aline, vous n'avez plus de ſecret, ſoyez tranquille, votre pere eſt chez moi.

Aline. Dieu !

Duro. Son pere !—

D'Olſey. Son affaire eſt arrangée ; mon fils ſe charge de tout, ne conſervez plus d'inquiétudes.

Aline. (*ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*) Ah, Madame, vous me rendez la vie !

D'Olſey. Avez-vous pu douter un inſtant de

l'excès de mon intérêt pour vous ?——Mais je vois l'étonnement des perſonnes qui vous entourent, & j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité.

Duro. Je ſuis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puiſqu' Aline eſt toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

Silvie. Je ne me conſolerai jamais de l'avoir chagrinée ſi injuſtement.

Cath. Ni moi non plus ; mais les apparences étoient ſi fortes !

Duro. Il ne faut pas toujours juger par elles, ſur-tout quand il s'agit de condamner—(*à la Comteſſe.*) Mais, Madame, ayez donc la bonté de nous apprendre le fond d'une hiſtoire ſi ſinguliere——Aline parle de ſon pere, j'ignorois qu'elle en eût un.

D'Olſey. Son pere s'engagea à dix-huit ans, & partit pour les Colonies ; il n'y a que ſix mois qu'il en eſt revenu ; il eſt dans le Régiment de mon fils, & demande une permiſſion de venir paſſer un mois à Paris, avec l'intention de voir ſa fille. Le matin même de ſon arrivée, il eut une diſpute avec un de ſes camarades, ſe battit, & laiſſa ſon adverſaire ſur la place ; il ſe ſauva, bleſſé lui-même, & ſe réfugia dans une petite auberge aſſez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme ; & croyant avoir tué ſon ennemi, il cacha avec ſoin ſon nom & ſon état. Une très-longue maladie, cauſé par ſes bleſſures, acheva de conſommer le peu d'argent qui lui reſtoit ; alors, reduit aux derniéres extrêmitiés de la miſere,

n'oſant s'adreſſer à perſonne, le Ciel lui inſpira le deſſein de confier ſon ſecret & ſes peines à un enfant de quinze ans, à ſa fille, qu'il n'avoit jamais vue; il lui écrivit; Aline reçut hier ſa lettre.

Duro. La chere enfant; voilà donc la cauſe de cette triſteſſe, de ces larmes qu'elle ne pouvoit cacher; ah, ſi elle m'avoit ouvert ſon cœur! ——

Aline. Hélas, Madame, mon pere me le défendoit expreſſément; il m'apprenoit ſon hiſtoire; il ajoutoit que M. le Marquis d'Olſey étoit ſon Colonel, & m'ordonnoit de ne m'adreſſer qu'à lui.

D'Olſey. Jugez de l'embarras d'Aline! mon fils égaré, ſéduit par un ſentiment indigne de celle qui l'inſpiroit, avoit oſé ſe déclarer; pluſieurs billets & des préſents envoyés aujourd'hui même, ne laiſſoient aucun doute ſur ſes vils deſſeins & ſes injurieuſes eſpérances, quoiqu'il n'eût cependant pas eu la groſſiéreté de les avouer dans ſes lettres. Ne rougiſſez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence— Enfin, Madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire, & de m'inſtruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand je reçus ſa lettre; je la lui ai lue, & j'ai vu avec plaiſir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de vertu. Il m'a dit que l'ennemi du pere d'Aline, un jeune ſoldat, nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une bleſſure aſſez légere, & qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui

contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication, mon fils m'a quittée, ma chere Aline, pour aller chez votre pere, qu'il m'a amené, & qui nous a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous poſſédiez, & que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonſtance m'a d'autant plus touchée, que vous ne m'en parliez point dans votre lettre. Enfin, brûlant du deſir de vous connoître, de vous embraſſer, je ſuis venue ici, & je trouve en vous tout ce qui peut excuſer la folie de mon fils, juſtifier le repentir, la honte qu'il en éprouve, l'admiration que cette conduite nous inſpire à tous deux.

Aline. O Madame, que de bontes !

Duro. La pauvre petite !---ſi jeune, ſe comporter avec tant de prudence & de ſageſſe !

D'Olſey. Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une ame pure, noble & ſenſible.

Duro. Oh, que Madame de Solanges ſera contente en apprenant tout ceci !

D'Olſey. La bienfaitrice d'Aline en effet doit être bien contente ! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompenſe de ſes ſoins & de ſa bonté ?---A préſent, Madame Durocher, j'ai une grace à vous demander ; c'eſt de me confier Aline pour deux heures : je vais la conduire dans les bras de ſon pere, & je vous la ramenerai ce ſoir.

Duro. Elle eſt aux ordres de Madame.

Aline. Mon pere !---je vais le voir heureux ! ah, Madame !

D'Olſey. (*prenant la main d'Aline.*) Oui, ma chere enfant, vous le verrez heureux.—— Vous êtes en de dignes mains ; je ne pouvois rien faire pour vous, mais du moins il m'étoit premis de récompenſer dans le pere les vertus de la fille ; venez, je veux qu'il vous inſtruiſe lui-même de ſon ſort.

Aline. (*baiſant les mains de la Comteſſe.*) Souffrez, Madame.

D'Olſey. Embraſſez-moi, ma fille.

Aline. Vous daignez le permettre ?

D'Olſey. Oui ; je le veux.

Aline. (*ſe jettant à ſon cou.*) Ah, que vous ſoulagez mon cœur.

D'Olſey. Charmante créature !----J'ai le bonheur d'être mere, mais je n'ai point de fille. O Ciel ! étois-je indigne d'en avoir une ſemblable à cette enfant ?---Mais venez, chere Aline, votre pere vous attend ; venez. Adieu, Madame Durocher, je ſerai de retour avant ſept heures.

Duro. Ah, Madame, que le Ciel vous comble de toutes ſes bénédictions.---Voulez-vous bien me permettre de vous ſuivre juſqu'à votre voiture.

D'Olſey. Volontiers, ma chere Madame Durocher, donnez-moi le bras.---(*prenant Madame Durocher & Aline ſous le bras :*) Allons, partons. (*Elles ſortent. Silvie les ſuit.*)

Cath. (*à Georgette.*) Ma foi, voilà un beau jour pour Mademoiſelle Aline ; il y a toujours à gagner à faire ſon devoir, je vois

ben ça.---Mademoiſelle Georgette, vous êtes ſoucieuſe ; vous avez du chagrin d'avoir tant médit de Mademoiſelle Aline, pas vrai ? Dame, y ne faut pas être ſi prête à mal penſer de ſon prochain ;---mais allons les voir monter en voiture, nous jaſerons de ça une autre fois.— (*Elle ſort, Georgette la ſuit.*)

F I N.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DESORMEAUX, *Libraire.*

HENRI, *âgé de quinze ans, Neveu de Deſormeaux.*

LEROUX, *Libraire, Voiſin & Ami de Deſormeaux.*

DURVAL, *juene Auteur.*

La Scene eſt à Paris, chez Deſormeaux.

LE LIBRAIRE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet.

DESORMEAUX, *ſeul, dans un fauteuil, liſant un manuſcrit; après un moment de ſilence.*

QUELLE indigne ſatyre !---Que de perſonnalités ! que de méchancetés !---Et une mauvaiſe foi ſi révoltante !---Si mon voiſin Leroux achete cet ouvrage, il fera là une mépriſable emplette.---Le pauvre homme n'a aucune des connoiſſances qu'exige notre état: mais il eſt jeune encore, il me témoigne de

l'amitié ; du moins tâchons de le ſervir par des conſeils ſinceres & déſintéreſſés. --Ah, juſtement le voici.---(*Deſormeaux ſe leve.*)

SCENE II.

DESORMEAUX, LEROUX.

Deſor. VOUS arrivez à propos ; je viens de finir dans l'inſtant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

Leroux. Eh bien, qu'en penſez-vous ?

Deſor. Que vous ferez fort mal de l'imprimer, & que l'Auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme.

Leroux. Oh, c'eſt le parti qu'il a pris ; moi-même j'ignore ſon nom.---Mais, dites-moi, cette ſatyre eſt donc bien mordante ?

Deſor. Elle m'a indigné.

Leroux. Tant mieux, mon ami, cela ſe vendra.

Deſor. Oui ; mais cela ne ſe réimprimera pas. Tout ouvrage mépriſable n'a qu'un ſuccès paſſager ; la malignité ſe divertit un inſtant d'un libelle ; mais le dégoût ſuit de près ce coupable & frivole amuſement.

Leroux. Du moins, trouvez-vous qu'il y ait du talent & de l'eſprit dans ce petit Poëme ?

Deſor. Il me ſemble qu'un ouvrage de ce genre, ne fait guere connoître de l'Auteur que

le caractere & la dépravation d'eſprit & de cœur. Comme il juge toujours avec partialité, qu'il n'eſt jamais de bonne foi, & qu'il ſacrifie ſa réputation & la vérité au deſir malfaiſant de nuire, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas ſans ceſſe inconſéquent, & ſouvent de mauvais goût ; dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on ſe perd avec lui, & l'on ne peut démêler ni ſes ſentiments, ni ſes vraies opinions.

Leroux. Enfin, l'ouvrage eſt-il plat ou ſpirituel ?

Deſor. Il n'a pas le ſens commun, ſelon moi : cependant on y trouve quelques traits ; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuſes, quand elle ſe permet tout, & ne connoît aucun frein.

Leroux. Allons, rendez-moi mon manuſcrit.—Je réfléchirai mûrement ſur tout cela.

Deſor. (*lui rendant le manuſcrit.*) Tenez—je vois que vous l'acheterez ; j'en ſuis fâché pour vous, je ne vous le cache pas.

Leroux. Mais vous ne le trouvez pas mauvais, & l'on ne m'en demande que trente louis.

Deſor. Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire ſans indignation, c'eſt participer aux fautes de l'Auteur, & ſe déſhonorer comme lui. Que dis-je, un Libraire, dans ce cas, eſt encore beaucoup plus condamnable que l'Auteur même, puiſqu'il n'a pour ſon excuſe, ni les illuſions de l'amour-propre, ni ce vain deſir d'une fauſſe gloire qui peut ſi facilement égarer un jeune écrivain. Ce Poëme qu'on

vous offre, déchire, ſans ménagement, tous les gens de Lettres qui ont de la réputation ; peut-être l'Auteur eſt-il animé par quelques reſſentiments particuliers ; peut être a-t-il a ſe plaindre de ceux quil traite avec tant d'animoſité : je ſais bien que rien n'autoriſe l'injuſtice & l'oubli des bienſéances ; que cette eſpece de vengeance eſt toujours (ſûr-tout lorſqu'elle eſt anonyme) une baſſeſſe inexcuſable ; mais ſi dans l'Auteur la repréſaille même eſt odieuſe, que dira-t-on du Libraire, que penſera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de ſang-froid un libelle contre dix perſonnes qui de vous ont jamais fait de mal, contre des citoyens eſtimables, diſtingués par leurs talents, & que, nous particuliérement, nous devons honorer & reſpecter, puiſque c'eſt de leurs travaux que dépend notre exiſtence ?— Vous ſera-t-il poſſible de pénſer ſans remords que vous les affligerez, & que vous les noircirez aux yeux de cette foule oiſive qui n'examine rien, & croit qu'il ſuffit d'avoir feuilleté quelques mauvaiſes brochures pour décider impérieuſement & juger ſans appel ?

Leroux. Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup. Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans ſon genre ?

Deſor. (*en ſouriant.*) Voilà de mon ſermon tout ſe qui vous frappe ; mes raiſonnements font une grande impreſſion ſûr votre eſprit.

Leroux. Mais, mon cher Deſormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aiſe ; vous êtes

riche, heureux, aimé des gens de Lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous.

Desor. Cela eſt vrai ; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé juſqu'ici, & dont jamais je ne me ſuis écarté. Je n'ai point chicanné les gens de Lettres ; en leur témoignant de la déférence & du reſpect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate & une juſtice ſcrupuleuſe, j'ai ſu mériter leur eſtime & leur confiance ; le ſuccès d'une ſemblable conduite eſt infaillible ; car un peu d'intelligence & une excellente réputation, menent toujours à la fortune. Je penſe que le meilleur de tous les calculs, eſt de s'impoſer la loi d'être invariablement honnête ; & politiquement, cette maxime eſt ſur-tout applicable aux perſonnes de notre claſſe, à la bourgeoiſie, forcée pour ſubſiſter de choiſir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la ſocieté avec une foule de brillants avantages, dont le plus grand, peut-être, eſt la prévention heureuſe qu'inſpire une bonne éducation, & l'idée qu'un Gentilhomme ne peut avoir que des ſentiments nobles. Tous les préjugés ſont pour lui ; ils ſont tous contre nous : s'il manque de principes, il perdra ſa réputation & le repos ; mais l'intrigue lui reſte ; moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la derniere eſpérance d'un grand Seigneur deshonoré, & reſſource enfin qui n'exiſte pas pour nous. Vous voyez donc que ſans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance & la conſidération qui peuvent ſeules

assurer le succès de nos entreprises ; & ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décele toujours ; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court & limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, & pour en jouir il faut en être digne. Ainsi nous n'avons qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture & de la probité : heureux & prudent qui ne s'en écarte jamais ! ses succès ne seront dus qu'a ses vertus, il en sentira le prix avec transport, & trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

Leroux. Certainement votre morale est excellente, vous la mettez bien en pratique, & votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure, non-seulement vous avez un mérite distingué ; mais vous êtes heureux, & il vous arrive des événements que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de succes, & qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis, comme à vous ; je l'ai refusé, & prudemment j'ai dû le faire, car je l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'esprit qui m'assura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs, l'Auteur est très-jeune, il n'étoit point connu ; il arrivoit de Province : toutes ces raisons m'engagerent à lui rendre son manuscrit. Il s'est adressé à vous ; & malgré ces sages considérations, vous avez acheté l'ouvrage qui a fait fortune.—Voilà du bonheur !

Desor. Savez-vous pourquoi je m'en suis

chargé ? c'eſt que je l'ai lu, & qu'il m'a paru excellent. Ainſi, je dois ce bonheur non à mon étoile, mais à mon bon ſens.

Leroux. Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure ; mais d'un ouvrage auſſi conſidérable, auſſi érudit, j'avoue que je n'avois pas cette idée de vos connoiſſances. Allons, j'en conviens, il n'y a plus *d'étoile* à cela ; ſi j'avois été auſſi inſtruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occaſion, puiſque c'eſt à moi qu'on apporta d'abord le manuſcrit.—Vous ne l'avez acheté que cinquante louis !

Deſor. C'eſt en effet le prix que me demanda ce jeune homme.

Leroux. Pour trois gros volumes—quel marché !

Deſor. Mais après l'avoir lu, je fus ſi ſingulièrement étonné du talent prodigieux de l'Auteur, que je lui conſeillai de l'imprimer à ſes fraix, en lui offrant de lui faire les avances néceſſaires.

Leroux. Je ne m'attendois pas à celui-ci !

Deſor. En effet, j'imprimai l'ouvrage ſans demander d'argent à l'Auteur ; j'ai déja retiré mes fraix & le profit raiſonnable que doit faire un Imprimeur ; le ſurplus ſera pour l'Auteur, à qui cet ouvrage vaudra au moins douze mille francs.

Leroux. Voilà pourtant ce que vous auriez gagné, & très-légitimement ; je vous en demande pardon, mais je trouve que vous pouſſez la généroſité juſqu'à l'extravagance.

Deſor. Je ſuis aſſez riche pour avoir pu, dans cette circonſtance, ſatisfaire ſans folie mon inclination : d'ailleurs, je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre ; & comme les grands talents ſont rares, il y a beaucoup d'apparence que je ne trouverai pas dans toute ma vie une ſeconde occaſion comme celle-ci. Eh quoi, vouliez vous que je profitaſſe de la ſituation malheureuſe & du peu d'expérience d'un jeune Auteur dont l'ouvrage annonçoit tant d'eſprit & de génie ?—Cet homme aura certainement une grande réputation ; ne ſera-t-il pas glorieux pour moi de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir ? Croyez-vous qu'il puiſſe jamais l'oublier ? Penſez-vous que je ne doive pas être ſûr d'imprimer tous ſes ouvrages ? Je trouve donc dans l'action que j'ai faite, mon intérêt ainſi que ma ſatisfaction particuliere.

Leroux. Cela eſt vrai ; je n'ai pas le plus petit mot à dire à tout cela—voilà un homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a dit que vous aviez imprimé ſon ouvrage avec un ſoin !

Deſor A cet égard je n'ai rien fait de particulier pour lui ; car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impreſſion dans mes ouvrages.

Leroux. Point de fautes !—Ah ! cela eſt impoſſible.

Deſor. Oui, quand nous manquerons d'attention ; mais on ne doit pas trouver la moindre incorrection dans les ouvrages d'un Impri-

meur qui a véritablement de l'inſtruction, & le louable deſir de ſe diſtinguer dans ſon état *.

Leroux. Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Deſormeaux ; nous ſouperons enſemble, je vous dirai ce que j'aurai décidé ſur ce manuſcrit, car je dois rendre réponſe dans trois heures. Adieu, à ce ſoir.

Deſor. A revoir, mon ami. (*Leroux ſort.*)

Deſor. (*ſeul.*) Je devine ſans peine ſa déciſion ; il eſt bien difficile de faire entendre raiſon aux gens d'un eſprit borné.

---

* Robert Etienne, Imprimeur de Paris, qui vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & l'un des hommes les plus ſavants de ſon temps dans les Lettres Grecque & Latine, attachoit un très-grand prix au mérite de la correction typographique ; & l'on prétend que pour y parvenir plus ſûrement, il expoſoit en public les feuilles d'impreſſion à meſure qu'elles ſortoient de la preſſe, & donnoit une récompenſe à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles & les plus correctes de pluſieurs Auteurs anciens.

SCENE III.

DESORMEAUX, HENRI, *tenant un livre.*

Deſor. QUE voulez-vous, Henri ?

Henri. Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, & vous en demander un autre.

Deſor. Et l'avez vous extrait ce livre ?

Henri. Oui, mon oncle.

Deſor. Avez-vous fait vos petites obſervations ſur le ſtyle, les beautés & les défauts de l'ouvrage ?

Henri. Oui, mon oncle.

Deſor. Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier ?

Henri. Oh, c'eſt que ſûrement cela ne vaut rien.

Deſor. Je m'y attends bien : vous n'avez que quinze ans, à votre âge on n'eſt point en état de juger par ſoi-même ; mais en vous exerçant ainſi, vous pourrez acquérir de la juſteſſe & du gout, puiſque je vous démontre à meſure en quoi vous en manquez.

Henri. Monſieur l'Abbé me quitte dans l'inſtant ; il eſt très-content de moi pour mon Latin.

Deſor. Il faut, ſur-tout, qu'il le ſoit *de*

votre François ; car vous n'ignorez pas, Henri, que je vous deſtine à mon état ; vous me ſuccéderez ; & ſi vous ne ſavez pas parfaitement votre langue, vous ne ſerez jamais qu'un mauvais Imprimeur. D'ailleurs, ſi vous n'avez pas de l'inſtruction, de la littérature & du goût, comment pourrez-vous juger des ouvrages qui vous ſeront offerts ? Tout marchand connoît la valeur des choſes qu'il achete pour en faire un commerce ; s'il n'avoit pas toute l'inſtruction relative à ſon négoce, il ſeroit ſous peu de temps infailliblement ruiné. Il en eſt de même d'un Imprimeur, à l'exception que ſa profeſſion exige des connoiſſances plus difficiles à acquérir, mais auſſi plus diſtinguées & plus eſtimables. Enfin, votre parrain Roland ne peut être abuſé ſur la valeur d'une étoffe ; & vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être ſur celle d'un livre.

Henri. Sûrement. Par exemple, ce pauvre M. Leroux, par ignorance, a refuſé l'excellent ouvrage de Monſieur Durval ; & vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je ſais pourquoi il eſt ſi triſte depuis quelques jours ; c'eſt qu'il eſt mal dans ſes affaires : il eſt arrivé de ſa Province ſans recommandations, il eſt jeune, il a dépenſé étourdiment tout ſon argent, & il eſt dans l'embarras.

Deſor. De qui tenez-vous ces détails ?

Henri. C'eſt ſon laquais qui l'a dit en confidence à notre cuiſinière ; cela m'a fait de la

peine : il eſt ſi aimable, M. Durval !—Il eſt vrai qu'à préſent que vous avez retiré vos fraix d'impreſſion, le produit des exemplaires qui reſtent ſera pour lui ; mais ſi ſa ſituation eſt preſſante——

Deſor. J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri.---Honorez toujours les talents : en effet, l'homme opprimé par la fortune, & qui réunit les vertus au génie, eſt, ſans doute, l'objet le plus digne du reſpect & de l'intérêt des ames nobles & ſenſibles.

Henri. Ah, mon oncle, j'entends M. Durval.

Deſor. Oui, c'eſt lui. Allez, mon enfant, dans ma chambre, j'irai vous y retrouver tout-à-l'heure, & nous cauſerons ſur votre lecture d'aujourd'hui.

Henri. Oui, mon oncle. (*il ſort.*)

SCENE IV & derniere.

DESORMEAUX, DURVAL.

DESORMEAUX, (*allant au-devant de Durval.*)

VOUS me prévenez, Monſieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce ſoir.

Durval. Je viens vous chercher, parce que j'ai beſoin de conſolations : vous êtes ici mon ſeul ami:

Deſor. Je me flatte que je ne me rendrai ja-

mais indigne d'un titre qui m'honore autant qu'il m'eſt cher.

Durval. Eh bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître !---Je ſuis outré, je vous l'avoue.

Deſor. Cette critique n'eſt-elle pas dans le Mercure ?

Durval. Non ; elle forme une brochure entiere de cent pages.

Deſor. Je ne la connois pas. C'eſt donc la ſixieme critique de votre ouvrage ; vous avez là un aſſez joli ſuccès, pour votre coup d'eſſai.

Durval. Je ſais bien qu'il eſt reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages ; mais ce ſuccès-là ne m'enorgueillit point du tout.

Deſor. J'entends ; vous aviez trop de modeſtie pour vous flatter de tant d'honneur.

Durval. Ah, Monſieur Deſormeaux, vous plaiſantez ; mais moi, je ſuis au déſeſpoir, furieux, découragé.

Deſor. Je n'ai qu'un mot à vous répondre : en dépit des critiques, le débit de votre livre va ſon train ; on en a déja fait une édition contrefaite ; je ſais qu'on le traduit dans pluſieurs langues ; que voulez-vous de mieux ?

Durval. Ah, ſi vous aviez lu cette derniere critique !——Pas une raiſon, pas une objection ſérieuſe, un perfiffiage continuel.

Deſor. Quoi donc, aimeriez-vous mieux que cette critique fût ſolide, raiſonnable & fondée ?

Durval. Non, ſans doute ; cependant ſi la vérité bleſſe quelquefois, du moins elle peut être utile ; mais l'injuſtice accable & révolte.

Deſor. Elle ne devroit exciter que le mépris.

Durval. Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnement ?

Deſor. Le mérite commence par éveiller l'envie, mais il peut toujours la déſarmer par la modération & la modeſtie.

Durval. Non, non ; l'on me pouſſe à bout, je me défendrai.

Deſor. Comment ?

Durval. En répondant à mes adverſaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrit.

Deſor. C'eſt tout ce qu'ils deſirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui non-ſeulement fait honneur à votre eſprit, mais donne l'opinion la plus avantageuſe de vos mœurs, de vos principes & de votre caractere ; cette eſtimable production vous acquiert, à juſte titre, la bienveillance de tous les honnêtes gens ; & la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'accroître encore un intérêt ſi mérité. Mais ſi vous laiſſant égarer par un reſſentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles diſputes, ſi vous montrez à vos adverſaires cette aigreur, & cette injurieuſe ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits plus de poids & plus d'importance, & vous perdrez, peut-être ſans retour, la conſidération & l'eſtime du public. Ah, Monſieur, rappellez-vous cette ſaine philoſophie, ces ſentiments d'indulgence répandus dans votre ouvrage ! Voulez vous détruire l'idée flatteuſe que vous avez donnée de vous-même ? Aurez-vous l'imprudence de démentir, par votre conduite, des prêceptes qui n'ont excité autant

d'admiration, que parce qu'il ſemble que l'Auteur les ait tous puiſés dans ſon ame ? Pardonnez à mon âge, à mon attachement, la liberté de ces réflexions ; faites un meilleur uſage de votre eſprit, je vous en conjure ; la plus grande vengeance que vous puiſſiez tirer de vos ennemis, n'eſt pas de perdre votre temps à leur répondre, mais de paroître au-deſſus des injures & de l'injuſtice, & de faire un nouvel ouvrage, qui puiſſe ajouter encore à votre réputation.

Durval. Je reçois avec reconnoiſſance des avis ſi ſages ; ils me frappent & me touchent également. Mais, cépendant, eſt-il poſſible de ſe voir ſans ceſſe outragé, ſans témoigner ſon juſte reſſentiment ?

Deſor. Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorſqu'on dédaigne d'y répondre. D'ailleurs, on rougit bientôt de pourſuivre celui qui s'interdit toute défenſe : dans ce cas il y a trop de baſſeſſe à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne ſoit pas retenu par la crainte du blame public & du mépris univerſel. * Mais, Monſieur, puiſque vous me

* On ne prétend parler ici que de ces critiques inſpirées par la haine, ſouillées par les injures, les perſonalités, la mauvaiſe foi, & que l'amere & fauſſe gaieté de la méchanceté s'efforce d'embellir de tous les lieux communs d'ironie & de froides plaiſanteries de ce genre mépriſable, qui demande auſſi peu d'eſprit & de talents, qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine & délicate, qui peut ſeule inſtruire & corriger ſans offenſer, perfectionner le goût, & mériter l'eſtime des Auteurs même qu'elle éclaire & qu'elle reprend.

permettez de vous parler franchement, ſouffrez encore quelques queſtions ſur vos affaires——le ſéjour de Paris a dû les déranger.

Durval. N'importe, je puis attendre.

Deſor. Pourquoi me refuſeriez-vous la ſatisfaction de vous offrir quelques avances ſur votre ouvrage? Cette propoſition doit d'autant moins bleſſer votre délicateſſe, que je ſuis dépoſitaire de fonds qui vous appartiennent à préſent, puiſque tous les fraix ſont à couvert, & qu'ainſi je pourrai me payer par mes mains.

Durval. Ah, je ſuis pénétré, comme je le dois, d'une reconnoiſſance auſſi vive qu'elle eſt fondée.—Que le ſerois vil à mes yeux, ſi j'etois capable d'abuſer de tant d'honnéteté!—— Ce n'eſt point mon orgueil qui vous refuſe; non, je vous regarde comme un pere, vous m'en donnez les conſeils, vous en avez les procédés;—mais la délicateſſe du cœur ſurpaſſe encore celle de la vanité—Et vous avez déja tant fait pour moi!

Deſor. Toute délicateſſe exagéree n'eſt plus q'une bizarrerie, un excès produit par une cauſe eſtimable ſans doute, mais que la raiſon déſapprouve, & que l'amitié ſurtout doit corriger. Me dire que vous daignez me regarder comme un pere, c'eſt m'en donner les droits; ainſi je ſuis autoriſé à terminer de vains compliments————Je vais envoyer cent louis chez vous. Au reſte, ce procédé n'a rien que de fort ſimple; j'ai cet argent, je vous le prête, & pour un temps très-limité; car le débit de votre ouvrage me rembourſera vraiſemblablement avant deux mois.

Durval. Je ne puis vous répondre—je ſuis trop ému——trop touché——h, Monſieur Deſormeaux, ſi vous ſaviez l'étendue du ſervice que vous me rendez !

Deſor. Mais ne ſuis-je pas heureux autant qu'honoré de pouvoir vous donner cette foible marque de zele & d'attachement ?

Durval. (*après un moment de réflexion*) Je ne dois plus rien vous cacher.——(*Il tire un manuſcrit de ſa poche.*) Ayant le plus preſſant beſoin d'argent, animé d'ailleurs, par toutes les critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai compoſé en huit jours un petit poëme ſatyrique contre tous ceux que j'ai ſoupçonnés mes ennemis.

Deſor. En huit jours un poëme !

Durval. Ce genre odieux eſt ſi facile ! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raiſon ; il ne faut pour s'y diſtinguer que de la raillerie, du fiel & de l'injuſtice. J'etois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractere, & que déſavouent mon cœur & ma raiſon. J'abjure un emportement dont vos ſages conſeils m'ont fait connoître l'imprudence & la noirceur. (*Il lui donne le manuſcrit.*) Tenez, mon reſpectable ami, liſez cette mépriſable production : je veux que vous ſoyez inſtruit de tout ce que je vous dois ; vous ne pouvez le ſavoir qu'en parcourant ce manuſcrit ; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle ame ſoit ſuſceptible, celle d'avoir ramené un cœur honnête à l'amour de ſes devoirs & de la vertu.

Deſor. (*jettant les yeux ſur le manuſcrit.*)

Que vois-je !—Je connois cet ouvrage !—— Leroux devoit l'acheter !

Durval. Oui. C'eſt à lui que je me ſuis adreſſé, ſachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêtetê——On ne pourroit vous offrir une ſatyre de ce genre, ſans vous outrager; mais Leroux s'eſt facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout-à-l'heure de ſa part, qu'il acceptoit ma propoſition—J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changements. Mon bonheur m'a conduit chez vous ; vos conſeils ont éclairé mon eſprit, perſuadé mon cœur ; votre amitié m'a tiré d'embarras ; vous me conſervez ma réputation, & vous m'épargnez enfin la douleur inſupportable des remords affreux que m'auroit inſpirés ma faute.

Deſor. O, que je m'applaudis en effet d'avoir pu mériter votre confiance !—Cet ouvrage —qui vous perdoit—je l'ai lu.

Durval. Vous l'avez lu !

Deſor. Combien il eſt indigne de vos talents, & de cette nobleſſe, de cette ſenſibilité qui vous diſtinguent ! .

Durval. Je le ſens——Ce premier égarement m'entraînoit à mille autrez, & me livroit à tous les emportements de la haine & de l'injuſtice——Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvements qui l'agitoient. Je ne puis ſonger, ſans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus !——A préſent je ne ſuis enflammé que du deſir de me diſtinguer par l'équité, la modération & la généroſité ; je

mettrai ma gloire à rendre juſtice à mes ennemis ; le noble orgueil de paroître impartial me les fera louer ſans effort——Je m'éleve au-deſſus d'eux, je ne puis les haïr—Hélas !—— malgré cet abſurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu !— Moi-même, ſans un ami, qu'aurois-je été ?

Deſor. Quelles délicieuſes émotions vous me faites éprouver ! Quel plaiſir pur je goûte en voyant renaître dans cette ame ſi noble la paix, heureux fruit de la modération, & l'aimable & douce indulgence, compagne inſéparable de la juſtice & de la généroſité !—Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons-lui rendre ſa liberté, nous reprendrons enſuite une converſation ſi intéreſſante.

Durval. Oui, mais nous commencerons par brûler ce manuſcrit ſur lequel je ne puis jetter les yeux ſans rougir.

Deſor. Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet eſtimable ſacrifice !

Durval. J'en ſuis déja récompenſé par votre eſtime : allons, ne le differons plus——venez.

Deſor. Puiſſent tous les Auteurs éclairés ſur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles ſentiments !—(*Ils ſortent.*)

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

OPHEMON, *Marchand retiré du commerce.*

VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

RENAUD, *jeune Médecin, parent d'Ophémon.*

LE CHEVALIER, *voisin d'Ophémon.*

ANDRE, *jeune Payſan.*

PICARD, *Valet d'Ophémon.*

La Scene eſt en Champagne, dans le Château d'Ophémon.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE.

On eſt heureux dès qu'on eſt ſage.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Château.

LE CHEVALIER, PICARD.

Chev. LE bon-homme Ophémon n'eſt point ici ?

Picard. Non, Monſieur ; il eſt allé à la ferme voir ce pauvre Euſtache qui a penſé mourir.

Chev. Euſtache, le pere de Collette ?

Picard. Juſtement. Monſieur Renaud, un jeune Médecin, parent de mon maître, l'a tiré d'affaire.

Chev. Et Verceil, où eſt-il ?

Picard. Avec Monſieur ſon pere.

Chev. J'ai grande envie de le revoir, Verceil.

Picard. Cela eſt naturel, quand on a été élevés pour ainſi dire enſemble.

Chev. Oui, mon oncle faiſoit beaucoup de cas de la bon-homme d'Ophémon———qui d'ailleurs eſt fort inſtruit—un penſeur !

Picard. Oh, c'étoit un digne Seigneur que Monſieur votre oncle!—Mon maître l'a bien pleuré.

Chev. Picard, parlez-moi un peu de Collette ; eſt-elle toujours auſſi jolie ?

Picard. Ma foi, ſix mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire—

Chev. Je me ſouviens que je la trouvois raviſſante—Je n'avois jamais rien vu———Mais je crois bien que ſix mois de ſéjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat.

Picard. On dit pourtant que les Pariſiennes ſont fardées ; moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela ; mais peut-être bien auſſi qu'en même-temps cela me feroit paroître après les Villageoiſes trop blêmes———de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, & que je perdrois de l'autre—Ce ſeroit-là un mauvais marché—Cela me rappelle que j'ai entendu dire une fois à Monſieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter.

Chev. Suivant cette maxime, le goût eſt ici dans toute ſa pureté ; car aſſurément je ne connois rien de moins raffiné que Meſſieures les Champenois——

Picard. Ah, j'entends Monſieur, je penſe.

Chev. Oui vraiment, le voilà——(*Picard ſort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER, OPHEMON, VERCEIL, RENAUD.

Chev. EH bon jour, Monſieur Ophémon —Bon jour, Verceil——

Ver. Vous ici !—Quelle agréable ſurpriſe ! (*Il s'avance pour l'embraſſer.*)

Chev. (*ſe recule doucement, ne l'embraſſe point, & lui tend la main.*) Ravi de vous voir —véritablement.

Ver. (*à part.*) Quel froid accueil !

Oph. (*au Chevalier.*) Nous ignorions votre retour.

Chev. Je ne ſuis arrivé que Dimanche—— & je ne compte pas faire un long ſéjour ici ; juſqu'à ce que mon château ſoit arrangé, vous ne m'y verrez guere.

Oph. Mais il eſt ſuperbe—& meublé avec une magnificence.

Chev. Il n'eſt pas logeable—je le fais abattre.

Oph. Abattre ?

Chev. (*en riant.*) C'eſt un meurtre, n'eſt-ce pas ?——Et ces jardins, objet de l'admi-

ration de la Province, cette belle allée d'ormes, ces majeſtueux marroniers ; je fais couper tout cela.—Ne ſuis-je pas bien impitoyable ? Bien original ſur-tout ?

Oph. Original ! Oh non, ce n'eſt pas cela.—Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, Monſieur, n'eſt-elle pas de dépenſer beaucoup d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin ?

Chev. Et juſtement, un jardin Anglois en un mot.

Oph. Et de changer en *maiſonnette* un vaſte château ?

Chev. Préciſément.

Oph. Eh, bien Monſieur, en tout cela vous vous conformez à la mode ; on ne pourroit donc, ſans injuſtice, vous accuſer de ſingularité, puiſque vous n'êtes qu'imitateur.—Mais, Monſieur Renaud, nous avons encore le temps de faire notre petite tournée dans le Village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc.

Chev. Quelle tournée ?

Rén. Nous allons viſiter les pauvres malades.

Chev. (*a Renaud.*) Fort bien pour vous, qui êtes Médecin ; mais Monſieur Ophémon, que fait-il là ?

Rén. Monſieur, il paye les bouillons & les remedes que j'ordonne.

Chev. Il me paroît tout ſimple de donner de l'argent ; mais le porter ſoi-même,——

Ren. L'on en donneroit bien moins, ſi l'on ſe contentoit de l'envoyer.

Ver. En effet, il faut voir les malheureux, pour leur accorder le degré d'intérêt & de compaſſion dont ils ſont dignes !

Chev. Ne diſiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui ?

Ver. Oui ; mon pere donne un prix.

Chev. Ah, j'en ſuis charmé ; je verrai cela.

Oph. Monſieur le Chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure ſeulement ?

Chev. Traitez-moi en voiſin, je vous en prie, Monſieur Ophémon, point de compliments.

Oph. Mon fils aura l'honneur de me remplacer, puiſque vous le trouvez bon. Allons, Monſieur Renaud. (*Il ſort, & M. Renaud le ſuit.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

Chev. JE ne connoiſſois pas ce Monſieur Renaud.

Ver. Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec ſuccès ; il a deſiré s'établir à Paris, & mon pere lui en a facilité les moyens : par reconnoiſſance, il eſt venu paſſer ſix ſemaines ici.

Chev. Votre pere fait un très-digne uſage de ſa fortune.—Mais, Verceil, j'ai mille queſtions à vous faire après une abſence de ſept mois.—Vous ne me parlez point de Collette. —Ah, ah, vous rougiſſez ; eh bien, vous l'aimez donc toujours ?

Ver. Comment aurois-je pu changer en ſi peu de temps ?

Chev. Si peu de temps ! ſept mois !—Vous avez des idées bien provinciales ſur la durée d'une paſſion.—Et Collette, enfin, eſt-elle inſtruite de votre amour ?

Ver. Vous allez vous moquer de moi.— Mais vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, & je n'en ai jamais eu la hardieſſe.

Chev. En effet, la fille d'un fermier, une payſanne de ſeize ans, eſt une perſonne très-impoſante.

Ver. Mais, oui ; car l'innocence & la vertu le ſont toujours. D'ailleurs, la condition de Collette n'a rien de mépriſable, pour moi, ſur-tout, puiſque ma naiſſance n'eſt pas plus diſtinguée que la ſienne.

Chev. L'amour vous rend bien modeſte.— Cependant vous devez obſerver entre vous & Collette, une petite différence ; c'eſt que vous aurez un jour cent mille livres de rentes !

Ver. Il faut être bien humble d'ailleurs, pour ne s'enorgueillir que de cet avantage.

Chev. Comment, bien humble ?

Ver. Mais oui ; celui qui regarderoit ſa fortune comme le vrai moyen de réuſſir, aſſurément ne compteroit guere ſur les agréments de ſon caractere & de ſon eſprit.

Chev. Vous avez des ſentiments tout-à fait romaneſques ; & réellement, mon cher Verceil, vous étiez né pour aimer une bergere.—Mais, plaiſanterie à part, je veux vous ſervir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hyver prochain ?

Ver. Oui, c'eſt le projet de mon pere. J'en ſuis fâché, je l'avoue ; je m'éloignerai à regret d'ici.—J'ai été élevé dans cette Terre, je ne l'ai jamais quittée.

Chev. Et vous n'avez nulle curioſité de voir Paris ?

Ver. Pas la moindre.

Chev. Oh ! j'en ſais bien la raiſon.—Mais ſi je vous diſois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Collette à Paris ?

Ver. Cela eſt impoſſible.

Chev. Je ſuis ſûr de mon fait.

Ver. Mais comment ?

Chev. Ah, voilà mon ſecret. Vous avez de la tendreſſe, & moi du génie & de la diſcrétion ; car vous ne ſaurez mon moyen que lorſqu'il aura réuſſi.

Ver. Mais ne plaiſantez-vous point ?

Chev. (*d'un air très-ſérieux.*) Fi donc, ſur une affaire de cette importance, une affaire de cœur.

Ver. Je ne ſais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton — qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez.

Chev. (*en ſouriant.*) Mais véritablement je crois bien que je ſuis un peu changé.

Ver. Oh, beaucoup.

Chev. Vous m'effrayez.—Aurois-je entié-

rement perdu cette aiſance, cette grace *Champenoiſe* dont je ſuis toujours cependant le ſincere admirateur ?

Ver. Ah, j'aime mieux ce langage ; juſqu'ici j'ignorois ſi vous parliez ſérieuſement ou non, à préſent je n'ai plus de doute.

Chev. Vous prenez mes diſcours pour un perſifflage, peut-être ?—Quelle folie !—Je ne ſuis qu'un bon-homme, n'eſt-ce pas ?

Ver. Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître.

Chev. (*èclatant de rire.*) La prétention, voilà le mot.—(*Très-ſérieuſement.*) Oui, c'eſt-là ma *prètention*—Je n'en ai point d'autre.

Ver. Je dois le penſer ; car ainſi qu'un bon-homme, vous renoncez à toute fineſſe, & vous vous montrez tel que vous êtes.

Chev. Comment, Verceil — vous prenez otre revanche, je crois.— Eh bien, je vous le prédis, vous aurez *du trait* dans l'eſprit — & beaucoup.—A préſent, parlons ſérieuſement. (*D'un ton grave & important.*) Au vrai, je deſire infiniment — mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre pere vous a donné une très-bonne éducation.—Cet Abbé, cet homme qui vous a élevé, avoit du mérite — & vous avez parfaitement répondu à ſes ſoins. Vous pouvez jouir à Paris d'une exiſtence très-agréable — & j'ai déja prévenu tous mes amis ſur votre perſonnel.—En un mot, je me chargerai de vous produire.—Mais il faut que votre pere ait une excellente maiſon.—Dans votre poſition, c'eſt une choſe indiſpenſable. —Ayez beaucoup de chevaux, des loges à tous

les ſpectacles, jouez gros jeu ; & je vous promets les liaiſons les plus brillantes, & tous les agréments dont je jouis moi-même.

Ver. Qu'appellez-vous des *liaiſons brillantes ?*

Chev. Mais, cela s'entend — des liaiſons avec des perſonnes diſtinguées par leur rang & leur naiſſance.

Ver. Avec celles qui le ſont par leurs vertus & leur eſprit, voilà ce qu'on doit deſirer.

Chev. (*d'un ton mèpriſant.*) Fort bien.— Cependant, mon cher Verceil, dans votre ſituation — il ſeroit flatteur.

Ver. Quoi, d'être admis dans la ſociété la plus brillante ? A la bonne heure, ſi je devois cette faveur a mon mérite perſonnel ; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un ſouper & à de folles dépenſes, j'en ſerai très-peu flatté.—Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-deſſus de moi, & je ne deſirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, ſe laiſſe tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour ſa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'eſpere, ni l'abſurde extravagance de me ruiner par des baſſeſſes.

Chev. Toute cette philoſophie là cédera au deſir de vous produire dans la bonne compagnie.

Ver. La bonne compagnie !—Je la rechercherai ſans doute ; mais un cercle unique ne la renferme pas, elle eſt par-tout où l'on trouve les mœurs, l'eſprit & le goût.

Chev. L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

Ver. Je nierai point que Paris ne puiſſe gâter un jeune homme — mais je crois, en même-temps, qu'un eſprit ſain peut conſerver en tous lieux du bon ſens & de la raiſon.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

Picard. MONSIEUR Ophémon m'envoye demander à ces Meſſieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc ?

Ver. Va-t-on commencer ?

Picard. Dans une demi-heure, & déja l'on s'aſſemble ſur la place ; le coup d'œil eſt charmant.

Chev. Allons-y, Verceil ?

Ver. Volontiers, je vous ſuis. (*Ils ſortent.*)

Picard. (*ſeul.*) Pardi, M. le Chevalier n'a pas profité de ſon voyage, toujours !—Il étoit gracieux, affable ; ; à préſent ce n'eſt plus cela.—Il a un air ſi fier, ſi ricanneur !—Il n'a guere d'eſprit, je le parierois ; car il n'y a qu'un petit génie qui puiſſe changer comme cela du bien en mal, en ſept mois !—Mais quelqu'un vient ; comment, c'eſt André !

SCENE V.

PICARD, ANDRE.

Picard. ANDRE, par quel haſard n'êtes-vous pas ſur la place ?

André. Oh, j'ons du temps.—ça ne commencera qu'au coup de douze heures, & j'entendrons l'horloge d'ici. Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le Médecin ?

Picard. Quoi donc, avec ce gros viſage fleuri, veux-tu l'aller conſulter ?

André. Nenni, je n'en ons pas beſoin, & j'en ſommes quaſiment fâché, puiſqu'il baille, dit-on, les ordonnances gratis.

Picard. Pardi oui, c'eſt déſagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela !

André. Dame, ſûrement ; je n'avons qu'à être pris après ſon départ, ça ſeroit guignonnant pour le coup.

Picard. Mais enfin, qu'as-tu donc à lui dire ?

André. Je voulons le remarcier.

Picard. Et de quoi ?

André. De la guériſon d'Euſtache.—Oh, queu miracle il a fait la !—Euſtache qu'a été ſi moribond, eh ben le vla ſur ſes deux pieds comme ſi de rien n'étoit.—Y vient d'arriver avec Collette pour voir la fête.

Picard. Mais Euſtache ne t'eſt rien ?

André. Hélas non.—Pas moins, c'eſt le pere à Collette.

Picard. Ah, ah, j'entends.—Collette t'a touché le cœur ?

André. Pour l'amour de Dieu, M. Picard, n'ébruitez pas ça.—Euſtache eſt un richard ; moi, je n'avons rien, voyez-vous ; faudra peut-être que je renoncions à Collette.

Picard. Parle-moi confidemment ; t'aime-t-elle ?

André. Vous ne jaſerez pas ?

Picard. Non, je te le promets. Je ne veux que te rendre ſervice auprès de mon maître ; ainſi ne crains rien.

André. Eh bien, je vous dirons tout.—Vla comme ça vint : je ſommes voiſins d'Euſtache ; & voyant Collette ſi gentille, j'avions toujours queuque raiſon pour aller chez eux, tantôt pour une choſe, tantôt pour une autre.—*Voiſin, je venons prendre une pelletèe de braiſe.*---*Voiſin, je venons allumer not' lampe.*---ça durit tout l'hyver --- & puis l'été vinrent les danſes ſous le grand orme.---Je danſions toujours avec Collette, je n'oſions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, & je m'aviſai qu'a rougiſſoit drès que je la fiſquais tant ſeulement deux minutes.---Je me dis à part, moi, que c'étoit bon ſigne, & vla que ça me déniaiſa.---Ma fine, je riſquâmes le paquet, & je l'y gliſſai queuques petits mots d'amourette.---A fit l'étonnée.---*Allons donc, M. André, vous voulais rire.—Non pardine, Mamſelle Collette !*—Là-deſſus a devint penſive, & pis a me dit : *Ne*

m'en parlez pus, mais parlez à mon pere; & a me quitta. Depuis ce temps, alle eſt toute ſérieuſe, alle me fuit; pourtant n'gnia que ſes pieds qui m'évitons, car a me cherche avec les yeux — & je nous parlons ſans mot dire.---Je vois ben qu'a penſe à moi; & de la trouver ſi prudente & ſi ſage, n'a fait que redoubler mon amiquié.—Vla, M. Picard, où j'en ſommes.

Picard. Et tu n'oſes t'adreſſer au bon-homme Euſtache?

André. Non — car s'y me refuſe, ça me tuera.

Picard. Sois tranquille, j'intéreſſerai mon jeune maitre en ta faveur.

André. Ah, queu bonne penſée!—Not' jeune Seigneur eſt ſi numain! — & pis je crois qui veut du bien à Coilette.

Picard. Paix; n'entends-je pas l'horloge?

André. Vrament oui.

Picard. Allons ſur la place; as-tu ton arc?

André. Oui, je l'ons laiſſé à la porte.—Oh, que je voudrions gagner le prix; car ſûrement Collette ſeroit ben-aiſe de me voir le plus habile!

Picard. Et vive l'amour, dit-on, pour donner de l'adreſſe!—Viens, mon garçon. (*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OPHEMON, RENAUD.

Oph. LA joie naïve de tous ces bons Villageois me fait un plaiſir !

Ren. Celle d'André ſur-tout eſt bien vive.

Oph. Cela eſt tout ſimple ; il a remporté le prix, il eſt le héros de la féte !

Ren. Que vous devez jouir de tout cela !— Quel bonheur peut ſe comparer à celui d'un homme riche & bienfaiſant qui vit dans ſa Terre !

Oph. Ces délicieuſes jouiſſances d'une ame ſenſible, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud ; conſervez cette précieuſe humanité ; ſans elle, le Médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ſes obligations ſacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir ; c'eſt la compaſſion qui le conduira chez le pauvre dénué de ſecours ; c'eſt elle qui peut ſeule lui faire mettre en uſage toutes les reſſources de ſon art, & le préſerver d'une coupable négligence, ou d'une décourageante dureté ; c'eſt ce tendre mouve-

ment qui ſaura lui découvrir les moyens de conſoler, de fortifier ſes malades, & de ranimer l'eſpérance au fond d'un cœur abattu par la crainte, & flétri par la triſteſſe !—Quelle profeſſion ſublime, lorſqu'elle eſt dignement exercée ! ——Eſt-il un dévouement plus héroïque que celui de conſacrer ſes talents, ſes veilles & ſa vie à l'humanité ſouffrante ? —— La charlatannerie, la pédanterie, & une ridicule préſomption, n'ont que trop ſouvent fait mépriſer ce noble état ; mais un Médecin habile, compatiſſant, & qui chérit tous ſes devoirs, eſt ſans doute l'objet le plus reſpectable, & celui qui mérite le mieux la reconnoiſſance & l'admiration de tous les hommes.

Ren. Votre généroſité m'a procuré les moyens d'embraſſer l'état que je préférois à tout autre, & vos conſeils m'apprennent comme je puis m'y diſtinguer. Croyez, Monſieur, que vos leçons & vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir.

Oph. Je compte ſur votre amitié, mon cher Renaud ; & le plaiſir que j'éprouverai en vous retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

Ren. Vous partirez ſur la fin de l'Automne ?

Oph. Oui, & certainement je ne puis faire un plus grand ſacrifice à mon fils ; car c'eſt pour lui ſeul que je me décide à renoncer aux douceurs d'une vie ſi douce & ſi tranquille. Sa premiere juneſſe s'eſt écoulée loin du tumulte & de la corruption ; mais avec la for-

tune qu'il doit avoir, il eſt impoſſible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde: il faut donc le lui faire connoître ; je veux du moins obſerver ſa conduite, lui ſervir de guide dans les premiers moments de ſon début, & lui choiſir une femme eſtimable. Je ſuis vieux ; ſi je différois plus long-temps, je ne pourrois plus peut-être exécuter des projets qui me ſont ſi chers. Voilà, mon ami, les raiſons qui m'empêchent de différer mon départ.

Ren. Il me ſemble que Monſieur votre fils eſt affligé de cette prompte réſolution.

Oph. Je le crois : il a les vertus & les goûts ſimples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs, je ſoupçonne qu'une cauſe ſecrete contribue encore à l'attacher ici.

Ren. J'ai la même idée, je vous l'avoue ; & Collette eſt ſi ſinguliérement jolie !

Oph. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt amoureux.

Ren. Et je ne doute pas que le Chevalier ne ſoit ſon rival, ou ne le devienne ; car il m'a paru tout-à-l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille.

Oph. J'entends mon fils ; je veux abſolument m'expliquer avec lui.

Ren. Oui ; le voici—— Je vous laiſſe.— *(Il ſort.)*

Oph. Verceil eſt ſincere ; je ſuis ſûr qu'il répondra ſans déguiſement à toutes mes queſtions.

SCENE II.

OPHEMON, VERCEIL.

Oph. APPROCHEZ, mon fils. Je desire m'entretenir avec vous, & profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du Chevalier ; les bontés & l'amitié de son respectable oncle pour moi, formerent entre ce jeune homme & vous, une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté ; & vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas——

Ver. Il est vrai, mon pere, que le Chevalier est absolument changé pour moi. Au lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me témoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, & un air de moquerie ou de protection qui me blesse & me glace.

Oph. Le Chevalier n'a point de caractere ; il a peu d'esprit, & toute la puérile vanité des gens bornés ; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige & vous humilie peut être ; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités &

l'eſprit qui peuvent ſeuls nous empêcher de craindre les caprices & l'inconſtance d'un mépriſable & frivole orgueil.

Ver. Aſſurément, mon pere, grace aux principes que je vous dois, je ſuis bien certain de ne jamais rougir de ma naiſſance ; cependant, je ne pourrois ſupporter le dédain, tel injuſte qu'en fût la cauſe. Dois-je donc, pour l'éviter, m'impoſer la loi de ne vivre jamais qu'avec des gens de mon état ?

Oph. Non. Toute perſonne eſtimable qui vous accueillera, méritera d'être recherchée par vous, tel que ſoit ſon rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un Marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonſtances heureuſes : ſoyez modeſte, ayez une maiſon agréable & un bon ſouper ; mais n'affichez ni le faſte, ni la magnificence ; ſi votre opulence paroît vous enivrer, elle vous rendra ridicule & mépriſable. A l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai ſur-tout une choſe à vous preſcrire ; c'eſt de les traiter toujours avec la plus exacte politeſſe : voilà le ſeul moyen de mériter leurs égards ; trop d'aiſance & de liberté, loin de vous élever juſqu'a eux, vous feroit bientôt ſentir la diſtance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une ſorte de familiarité groſſiere, à laquelle vous ne pourriez répondre, ſans vous oublier tout-à-fait, & ſans les offenſer.

Ver. Je ſens, mon pere, combien la modération & la ſimplicité ſont des qualités néceſſaires, ſur-tout dans ma ſituation ; vous daig-

nerez toujours être mon guide, & je me flatte qu'avec de telles inſtructions, je ne pourrai jamais m'égarer. Mais je ſuis bien jeune, je n'ai que dix-huit ans; la premiere vertu de mon âge, vous me l'avez dit ſouvent, c'eſt la méfiance de ſoi-même ; celle-là ſeule peut nous conſerver toutes les autres——Pourquoi m'expoſer ſitôt aux dangers du monde-----avant que ma raiſon ſoit entiérement perfectionnée ?

Oph. Ces modeſtes craintes ſont honneur à votre caractere ; mais ſont-ce là, mon fils, les ſeuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne ? ——Pourquoi rougiſſez-vous ?

Ver. Je me plais ici, mon pere, je l'avoue-

Oph. On prétend (& j'ai peine à le croire) que Collette ſur-tout vous y attache—J'ai trop bonne opinion de vos mœurs & de votre probité, pour pouvoir me perſuader facilement que vous avez l'infâme projet de ſéduire une jeune fille modeſte & vertueuſe, & de déſhonorer une honnête famille ; vous le fils du Seigneur de ces reſpectables gens ; vous, fait pour être leur protecteur, & pour donner l'exemple ici !

Ver. Hélas, je n'ai point de projet—Je reſpecte ſon innocence—mais je n'ai pu réſiſter, j'en conviens, aux charmes ſéduiſants de ſa figure.

Oph. Comment la raiſon n'a-t-elle pas triomphé d'une fantaiſie coupable, qui ne peut que vous avilir ?

Ver. M'avilir ?——Et pourquoi ?——Les vertus & la beauté ne juſtifient-elles pas l'amour ?

Oph. Quoi donc ?—Formeriez vous le deſſein d'épouſer Collette ?

Ver. Je vous le répete, mon pere, je n'ai point de projet———Mais enfin nulle diſtance réelle ne ſe trouve entre Collette & moi. Un Bourgeois pourroit-il ſe déſhonorer en épouſant la fille d'un honnête Laboureur ?——— Elle eſt belle, elle eſt ſage ; ſi je l'aime, ſi j'en ſuis aimé, quelle cauſe aux yeux de la raiſon la rendroit indigne de moi ?

Oph. Son défaut d'éducation ——Et voilà l'inégalité la plus remarquable & la plus réelle qui puiſſe exiſter entre les hommes. Nous devons reſpecter les diſtinctions établies dans la ſociété ; c'eſt l'orgueil plutôt que la philoſophie qui les dédaigne ; le vrai Sage les reconnoît toutes, il eſt ami de l'ordre, obſervateur exact des bienſéances, & jamais il ne paroîtra mépriſer les droits de la naiſſance & du rang. Je ſais bien que la nobleſſe n'eſt qu'un avantage d'opinion ; auſſi n'exige-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule auſſi frivole qu'elle : mais la ſupériorité véritable qui ſubjugue l'eſtime, imprime le reſpect, eſt celle que peuvent donner l'eſprit, l'inſtruction & les talents, une bonne éducation enfin qui rapproche les diſtances les plus éloignées, par l'attrait de la converſation, lien le plus doux & le plus utile qui puiſſe réunir les hommes. Cet avantage que vous poſſédez, mon fils, & qui n'eſt ni de mode, ni de convention, vous aſſure celui d'être admis partout, &, préjugés à part, vous rend l'égal de tout être penſant & raiſonnable. Vous voyez

donc quelle disproportion réelle existe entre vous & Collette?—Dites-moi, choisiriez-vous pour votre confident & votre ami, un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'instruction, de lumieres, & grossier par son langage comme par ses manieres? Non, sans doute. Et pensez-vous que le choix d'un femme soit moins important? Elle, destinée à ne jamais vous quitter; elle, dont les vices ou les vertus causeront votre déshonneur ou feront votre gloire; elle, enfin, qui doit élever vos enfants?———Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle & respectable, ne considere que les charmes passagers de la figure! le repentir le plus amer, & le juste mépris du monde, le puniront bientôt d'une si coupable folie!——Mais on vient nous interrompre; nous reprendrons cet entretien.

SCENE III.

OPHEMON, VERCEIL, PICARD.

Picard. (à Ophémon.)

MONSIEUR, le bon-homme Eustache demande à vous parler.

Oph. Que me veut-il?

Picard. Je n'en ſais rien, Monſieur ; mais il a l'air bien triſte : & je viens de rencontrer tout-à-l'heure Collette toute en larmes.

Oph. Où eſt Euſtache ?

Picard. Sur la terraſſe.

Oph. Allons, j'y vas—*(Il ſort.)*

SCENE VI.

VERCEIL, PICARD.

Verc. ECOUTEZ, Picard——Collette vous a-t-elle parle ?

Picard. Oh, oui——je ſuis ſon confident.

Verc. Comment !—Eh bien ?—que vous a-t-elle dit ? pourquoi pleuroit-elle ?

Picard. Ah ! cela, je l'ignore ; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cauſe de ſon chagrin.

Verc. Mais ſes confidences ?

Picard. Vous y êtes plus intéreſſé que vous ne penſez, Monſieur.

Verc. (troublé.) Que voulez-vous dire ?

Picard. Vraiment oui ; elle ne m'a tout avoué, que parce qu'elle ſait que vous avez des bontés pour moi, & que je lui ai promis ma protection.

Verc. (*vivement.*) Achevez donc, Picard.

Picard. Je vas vous conter des folies—— La pauvre fille a la tête tournée———Quoique ça, elle eſt innocente & ſimple comme l'enfant qui vient de naître.

Verc. (*avec impatience.*) Mais au fait.

Picard. Eh, bien, c'eſt que ſon petit cœur s'eſt donné.

Verc. (*trés-ému*) Elle aime ?

Picard. Oh, ſi vous ſaviez comme elle a rougi pour convenir de cela !———Comme elle tortilloit ſon tablier avec une petite moue plus gentille !—les yeux baiſſés, & des groſſes larmes qu'on voyoit reluire à travers ſes grandes paupieres noires—Je ne l'ai jamais trouvée ſi jolie !—elle étoit à peindre.

Verc. Et—vous a-t-elle nommé—celui ?

Picard. Nommé !—Oh, elle n'auroit pas prononcé ce nom-là pour un Royaume——Je l'interrogeois, & elle répondoit ſeulement de temps en temps, entre ſes dents, & bien bas: *Oui, Monſieur Picard*——*C'eſt vrai, Monſieur Picard.*---*En vous remerciant, Monſieur Picard.*

Verc. Enfin———

Picard. Enfin, Monſieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'eſt-ce pas ? Ma foi, elle n'eſt pas de mauvais goût—C'eſt le jeune André———

Verc. André !

Picard. Juſtement, celui qui a gagné le prix aujour'd'hui, un grand gaillard bien découplé, & le plus joli garçon du Village ; d'ailleurs, bon enfant, bien ſage, bieu rangé—

n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au ſoir pour faire vivre une vieille grand' mere & deux ſœurs qui ſont à ſa charge, & auxquelles il donne tout ce qu'il gagne ; avec cela toujours de belle humeur, & aimant Collette de toute ſon ame.

Verc. (*ſortant d'une profonde réverie.*) Vous êtes ſûr qu'elle aime André ?

Picard. Oh, pardi, très-ſûr——& elle ſe flatte, Monſieur, ainſi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours.

Verc. J'entends le Chevalier ; allez, Picard, & dites à Collette que je m'occuperai du ſoin de ſon bonheur.

Picard. Grand merci, Monſieur, je m'en vais porter cette joyeuſe nouvelle à nos amoureux—(*Il ſort.*)

Verc. (*ſeul.*) Elle aime André ! un payſan !———Elle pleuroit, dit Picard !——André ſans effort a gagné ſon cœur, tandis que mes ſoins n'étoient pas même remarqués !—Ah, je le vois ; ſans la conformité des eſprits, l'amour ne peut exiſter !————Moi même je m'abuſois ſur mes ſentiments !—Heureux de reconnoître une ſi dangereuſe erreur avant qu'elle ait pu m'égarer ?

SCENE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

Chev. AH, Verceil, je vous cherchois. —Je ſuis occupé de vous depuis que je vous ai quitté.—J'ai vu Collette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour le faire venir à Paris ; mais il faudra que vous lui parliez, car cette petite fille eſt auſſi ſimple & auſſi niaiſe qu'elle eſt jolie, &—

Ver. Laiſſons cela, je vous en prie, je ne penſe plus à Collette ; mon pere m'a fait ſentir les inconvénients de cette coupable fantaiſie, & j'y renonce de très-bonne foi.

Chev. Réellement ?

Ver. Rien n'eſt plus vrai.

Chev. Eh bien, dans ce cas, Collette ne viéndra à Paris que pour moi, & je me charge de la conſoler de votre changement.

Ver. Son pere, ſoyez-en ſûr, ne conſentira point à ſon départ.

Chev. Je compta bien auſſi me paſſer de ſon conſentement.

Ver. Quoi, prétendez-vous enlever Collette ?

Chev. *Enlever,* vous me faites rire ;—ce mot ne peut s'appliquer a une petite créature

de cet état.—On enleve une fille de qualité, mais on *emmene* une payſanne.

Ver. Fort bien ; ſelon vous, la violence change de nom lorſqu'elle n'eſt employée que contre le foible ?-- J'avoue que dans ce cas préciſément, il me ſemble que cet abus de la force, & cet eſpoir de l'impunité, lui donnent un caractere de baſſeſſe, qui en augmente l'atrocité.

Chev Vous prenez tout au tragique.--- Collette n'eſt point faite pour vivre dans une chaumiere ; je veux la produire & faire ſa fortune : ſont-ce là de ſi grands crimes ?---D'ailleurs, par les meſures que je prendrai, ſon pere n'aura plus de droits ſur elle ; je la ferai inſcrire à l Opéra en qualité de danſeuſe.

Ver. Danſeuſe !----Collette !----Mais c'eſt une plaiſanterie ; comment la recevroit-on ?--- Elle ne ſait pas danſer.

Chev. N'importe, cela ſe fait tous les jours ; c'eſt un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé, pour ſouſtraire une jolie fille à l'autorité fantaſque de parents obſcurs --- un bon Bourgeois trouveroit bien moyen de ſe remettre en poſſeſſion de ſes droits ; mais cette poſſibilité exiſte-t-elle pour un pauvre ruſtre, auſſi ignorant que groſſier, & relégué pour toujours au fond de ſa cabane ?

Verceil. Non, je ne puis croire que vous me parliez ſérieuſement.

Chev. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaiſante point.——Cet uſage de faire inſcrire à l'Opèra des petites filles qui ne ſavent point danſer, eſt parfaitement

établi, & cela, comme je vous le diſois, dans la vue de les délivrer des pourſuites de leurs parents. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux danſeuſes qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie; l'une eſt la fille d'une laitiere, & l'autre d'une loueuſe de chaiſes — toutes deux âgées de quinze ans, & très-jolies, quoique cependant moins piquantes & moins fraîches que Collette.

Ver. Et quoi, le Gouvernement ſouffriroit que le vice & la rébellion filiale euſſent un aſyle aſſuré, un refuge impénétrable à l'autorité paternelle? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infâme ſéducteur, s'y laiſſera conduire, & ſa malheureuſe mere ne pourra l'en arracher?—Non, s'il eſt vrai qu'un abus ſi vil & ſi honteux puiſſe exiſter, il eſt trop révoltant, il viole trop évidemment les droits les plus ſacrés de la nature, pour n'être pas réprimé tôt ou tard.

Chev. Vous oubliez ſans doute, *Monſieur de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque perſonnellement: il eſt vrai que tout *ce pathos* n'eſt fait ni pour me choquer, ni pour me convertir; mais, par l'intérêt que je vous conſerve, j'aime à croire que l'uſage du monde vous ôtera cette pédanterie de college, & vous rendra plus meſuré dans vos diſcours.

Ver. Trop de chaleur a pu m'emporter; j'apprendrai, peut-être, à ne pas m'y livrer impunément; mais je conſerverai, je l'eſpere, le ſentiment qui me l'inſpire.

Chev. Il faut ſur-tout acquérir une connoiſſance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup

d'autres, & vous épargner quelques fâcheux déſagréments.—Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez — & qui vous êtes.

Ver. Je m'en ſouviens toujours, & n'en rougis jamais. Je ſuis le fils d'un Marchand, qui, par ſes talents, ſes travaux & ſa probité, a ſu acquérir une fortune conſidérable, & dont la modération, la bienfaiſance, ont mérité l'eſtime publique, & même ont anéanti cette envie ſecrete & baſſe que trop ſouvent la Nobleſſe orgueilleuſe & pauvre porte au bonheur d'un parvenu. Ainſi, Monſieur, quand le reſſentiment & la colere ne me reprocheront que ma naiſſance, je ſerai à l'abri de leurs inſultes, & de toute humiliation. Le ſang qui m'a donné la vie, n'eſt pas illuſtre, mais il eſt pur, du moins; il a tranſmis dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu, & l'horreur du vice & des mauvais principes.

Chev. Ah ça, *Monſieur de Verceil*, ceci devient trop plaiſant, trop comique, pour que je puiſſe m'en facher. Vous avez une *abondance* & une emphaſe véritablement ſurprenantes! Je ne ſuis pas de votre force, à beaucoup près; mais je vous avoue bonnement que je ne me reſſouviens pas d'un mot de vos longues tirades, ſi ce n'eſt que vous avez *le ſang pur*, & une invincible horreur, & une extrême compaſſion pour les jolies danſeuſes de quinze ans — *ces jeunes infortunèes*, comme vous les appellez!—Cela eſt charmant!—charmant!—Parbleu, vous aurez un prodigieux ſuccès a Paris, avec ce ton-là; que de réforme vous allez faire!—Il n'y aura plus de *jeunes infor-*

tunées, je prévois cela ; nous autres pervertis, nous ſerons baffoués, chaſſés honteuſement.— Pour ma part, je ſuis déja battu d'une rude maniere.– Le parti de la retraite eſt le ſeul qui me reſte, auſſi prudemment je vais le prendre. —Adieu, mon cher Verceil, ſans rancune, je vous aſſure ; car vous m'avez donné une trop bonne hiſtoire à conter, pour ne pas vous pardonner la ſingularité de la choſe.—(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

Ver. (*à part.*) Comment cette froide & puérile ironie a-t-elle jamais pu paroître mordante ou ſpirituelle ?

SCENE VI.

OPHEMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

Ophé. (*arrêtant le Chevalier.*) DE grace, Monſieur le Chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

Chev. De quoi s'agit-il, Monſieur Ophémon ?

Ophé. D'une choſe dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, ſi mon fils n'y ſembloit intéreſſé. Mon fermier Euſtache vient de me dire que vous aviez propoſé à Collette

de l'emmener à Paris, & de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire.

Ver. Moi, mon pere? Je me flatte que vous n'en croyez rien. Monſieur le Chevalier a fait cette étrange propoſition ſans me conſulter; je ne lui ai pas caché, lorſqu'il me l'a communiquée, mes ſentiments à cet égard.

Chev. (*embarraſſé.*) Je vous proteſte que je n'ai compté faire qu'une plaiſanterie!—Il eſt inoui que cette petite fille ait pris l'allarme ſur un mot que je lui ai dit en paſſant — de gaieté — de légéreté; je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela — même avec vous, Verceil, tout-à-l'heure, je m'amuſois à vous tourmenter; mais au vrai, ce n'étoit qu'un badinage — je vous le jure; car au fond, je penſe abſolument comme vous. Je vous prie, Monſieur Ophémon, raſſurez Collette & ſon pere ſur mes prétendus mauvais deſſeins. Adieu, Monſieur Ophémon, je reviendrai avant mon départ, ſavoir de vos nouvelles.—Verceil, nous chaſſerons enſemble, au moins une fois, j'eſpere.—(*Il fait quelques pas, Ophémon veut le reconduire.*) Eh bien, vous moquez-vous? de grace, ne prenez pas garde à moi; entre amis & voiſins, les compliments doivent être bannis.—Adieu, mon cher Verceil. (*Il ſort.*)

SCENE VII & derniere.

OPHEMON, VERCEIL.

Ver. ENFIN, du moins il ſent ſes torts, puiſqu'il voudroit les déſavouer ; c'eſt votre préſence reſpectable, mon pere, qui l'en a fait rougir ; je ſuis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon.

Ophé. Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous ſont rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

Ver. Mais, mon pere, oſerois-je vous demander ſi Collette a penſé que la propoſition du Chevalier vînt de moi ?

Ophé. Non ; ni elle, ni ſon pere ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le Chevalier n'a parlé que pour ſon compte, & ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, & ſans dire que vous fuſſiez amoureux de Collette. Cette jeune fille a reçu ſa propoſition avec les larmes de l'innocence outragée & le plus grand mépris ; & au même inſtant elle a tout avoué à ſon pere.

Ver. J'ai découvert qu'elle aime André ; permettez-moi, mon pere, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Euſtache conſente à leur union.

Ophé. (*embraſſant ſon fils.*) Je vous reconnois, mon fils !—Vous ne pouvez faire une plus digne action, & vous en ſerez récompenſé par le bonheur de deux honnêtes familles — & par la douce ſatisfaction que cette généroſité fait éprouver à votre heureux pere.—J'y veux participer ; je me charge du trouſſeau de la mariée, & des fraix de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles ; ils ſont encore tous raſſemblés dans les jardins où l'on danſe : venez, mon cher fils. (*Ils ſortent.*)

F I N.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GENEREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.

DELPHINE, *fille de Madame Duchemin.*

OPHEMON.

VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

CLEANTE, *ami de Madame Duchemin & d'Ophémon.*

Le Marquis de LIMOURS, *ami de Verceil, & amoureux de Delphine.*

FANCHON, *Servante de Madame Duchemin.*

La Scene eſt à Paris, chez Madame Duchemin.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GENEREUX,

COMÉDIE,

--- Ma chi può mai ſi ben diſſimular gli affetti ſui,
Che gli aſconda per ſempre occhi altrui ? *
Catone Metaſtaſe.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

OPHEMON, CLEANTE, FANCHON.

Ophé. (*à Fanchon.* MADAME Duchemin & ſa fille ſont ſorties ?

* Mais qui peut diſſimuler aſſez bien ſes affections, pour les cacher toujours aux yeux des autres ?

Fan. Oui, Monſieur ; y a déja autour d'une heure, ainſi a ſeront bientôt de retour.

Clé. Mademoiſelle Delphine n'eſt-elle pas allée chez Madame la Vicomteſſe de Germeuil ?

Fan. Juſtement ; &, Dieu merci, c'eſt aujourd'hui la derniere ſéance — c'te Dame-là a ben fait endêver Mameſelle Delphine toujours.—Vla la troiſieme fois qu'a fait recommencer ſon portrait ; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient reſſemblants comme deux gouttes d'eau. Vous la connoiſſez, M. Cléante ?

Clé. Madame de Germeuil ? Oui. Je l'ai vu peindre ici la premiere fois.

Fan. Eh ben, a diſoit toujours : *Les yeux ſont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop brun.*—Ma fine, pour c'te fois-ci, alle eſt ben-aiſe ; car Mameſelle Delphine l'a fait ſi blanche & ſi jolie, que perſonne au monde ne la reconnoît. Et vla ce qui contente les Dames. C'eſt une drôle de fantaiſie qu'alles ont là.—Mais, Meſſieurs, excuſez — n'y a-t-il plus rien pour vot' ſervice ?

Clé. Non, Mademoiſelle Fanchon ; en vous remerciant. (*Fanchon ſort.*)

SCENE II.

OPHEMON, CLEANTE.

Ophé. (*regardant à ſa montre.*) JE ſuis étonné que mon fils ne ſoit pas encore arrivé, il eſt midi.

Clé. Delphine doit le peindre ?

Ophé. Oui ; & j'imagine que cette premiere ſéance pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute.

Clé. Comment ?

Ophé. Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maiſon depuis dix ans ; vous, le voiſin & l'ami de Madame Duchemin, & de ſa charmante fille, ſe pourroit-il que vous n'euſſiez pas obſervé des choſes dont je ſuis moi-même ſi vivement frappé ?

Clé. Quoi ! ſoupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un ſentiment trop tendre ?

Ophé. Vous-même, qu'en penſez-vous ?

Clé. Mais, depuis quelque temps, depuis trois mois ſur-tous, il eſt bien triſte & bien rêveur ! — & Delphine eſt ſi intéreſſante, elle à tant de vertus, de graces, de talents.—Cependant votre fils pourroit-il ſe réſoudre à de-

venir le rival du Marquis de Limours, de ſon ami intime ?

Ophé. Cette paſſion, indigne de celle qui l'inſpiroit, ne fut qu'un egarement coupable.

Clé. Il eſt vrai ; le Marquis, ſenſible & généreux, mais impérieux & violent, oſa d'abord concevoir d'injurieuſes eſpérances : il outragea les vertueux objets qu'il adoroit ; il s'attira ſon mépris & ſa haine, & l'accès de cette maiſon lui fut interdit. Enſuite, il crut long-temps que le dépit, les préjugés & l'orgueil pourroient triompher de l'amour ; cependant vous ſavez que, dégoûté de la diſſipation & des plaiſirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde, & ne ſe plaît qu'avec Verceil : cette conduite ſemble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion & le temps guériſſent d'une fantaiſie, mais rendent plus profonde encore la vive impreſſion d'une paſſion véritable ; & Verceil, le confident du Marquis, Verceil, ſon unique ami depuis cinq ans, Verceil enfin, ſi généreux, ſi noble, ſi délicat, le trahiroit en ſecret, & ſeroit ſon rival ? Non, je ne puis le croire.

Ophé. Il m'eſt doux, mon cher Cléante, de vous voir un telle opinion de mon fils, & je me flatte qu'en effet il la juſtifie. Malgré la diſtance extrême qui ſéparoit Verceil (le fils d'un Marchand retiré) & le Marquis de Limours, la conformité d'eſprit & d'éducation a ſu former entre eux une amitié d'autant plus ſolide, qu'elle ne fut l'effet ni du haſard, ni des frivoles convenances de la ſociété, mais de l'eſtime & de la ſympathie. Mon fils a pour

le Marquis l'attachement le plus ſincere & le plus tendre, il n'y a point de ſacrifices qu'il ne lui fît ſans héſiter ; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au Marquis. Mon fils, pour la gloire même de ſon ami, doit l'exhorter à triompher d'une paſſion que la raiſon condamne, & que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion, Verceil ne ſeroit-il pas excuſable, ſi malgré lui, ſans doute, il aimoit Delphine en ſecret ? Ce ſentiment n'eſt qu'une foibleſſe dans le Marquis ; mais mon fils peut s'y livrer ſans bleſſer ni les bienſéances, ni les préjugés.

Clé. Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il eſt vrai, doit le jour à d'honnêtes parents ; elle étoit même née pour jouir d'un ſort plus heureux ; elle a reçu l'éducation la plus diſtinguée : cependant de funeſtes revers l'ont plongée dans la miſere, elle n'a rien ; ſon talent pour la peinture, eſt devenu ſon unique reſſource ; & votre fils aura cent mille livres de rente !

Ophé. En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuſe indigence, à la beauté ornée encore par tout le charme des talents ?— C'eſt au haſard que je dois la grande partie d'une fortune, dont la moitié auroit été plus que ſuffiſante pour ſatisfaire tous mes deſirs : il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce, aux entrepriſes ; j'ai ſu m'arrêter & borner mon ambition, de tous les mérites, le plus rare, peut-être, dans les gens de mon état favoriſés de la fortune. Si les richeſſes euſſent ouvert mon ame aux deſirs inſatiables, elles m'au-

roient enlevé ce bonheur ſi pur dont je jouis, la paix intérieure, doux & précieux fruit de la modération, ineſtimable bien qui nous préſerve à jamais des égarements honteux de la cupidité, & de l'humiliante ivreſſe que peut cauſer un ſort brillant & proſpere. J'ai cent mille livres de rentes; que me reſte-t-il donc à ſouhaiter pour Verceil? une alliance? Un riche Bourgeois, en épouſant une fille de qualité, haſarde ſon bonheur, & n'ajoute rien à ſa conſidération perſonnelle.----Ainſi la femme qu'au fond du cœur je deſirerois à mon fils, ſeroit une jeune perſonne d'une naiſſance aſſortie à la ſienne, diſtinguée par ſes vertus, ſes graces, ſes talents, & qu'une ſituation malheureuſe rendroit plus intéreſſante encore.—Quelle félicité, de pouvoir à la fois tirer de l'obſcurité le mérite inconnu, ſouſtraire l'innocence aux entrepriſes du vice, & récompenſer les vertus, en uniſſant ſa deſtinée à celle d'une compagne aimable, dont la juſte reconnoiſſance ſeroit le ſûr garant d'une tendreſſe vive & durable!

Clé. De tels ſentiments vous rendent bien digne de cette conſidération & de cette eſtime univerſelle qui vous ſont accordées!—Ah, Delphine, en effet, eſt la femme que vous cherchez, &, ſans doute, elle vous intéreſſeroit encore mille fois davantage, ſi vous la connoiſſiez comme moi.

Ophé. Depuis un an, je l'étudie avec ſoin, & je ſuis également charmé de ſon caractere & de ſon eſprit; la nobleſſe, la ſenſibilité qui la diſtinguent, ſon tendre reſpect pour ſa mere, ſa douceur, ſon égalité, toutes ſes vertus en-

ſin me ſont connues : une ſeule choſe m'arrête dans mes projets.

Clé. Quoi ? la paſſion du Marquis ?

Ophé. Non ; car je ſuis ſûr qu'il y renoncera : mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine préféreroit mon fils à tout autre ; & j'avoue que toutes mes obſervations ont été vaines juſqu'ici.—— Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarraſſoient Delphine ; je l'ai vue ſouvent rougir en lui parlant : mais peut-être ai je pris l'aimable timidité de la modeſtie, pour le trouble involontaire de l'amour.---Je voudrois des ſignes moins équivoques, plus certains.---Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils ; ſi elle l'aime, pourra-t-elle ſoutenir cette épreuve ſans ſe trahir ? Obligée de le fixer pendant une heure, ſes yeux ne déceleront-ils dans aucun moment le ſentiment de ſon ame ?

Clé. J'en conviens, votre idée me paroît excellente ; & ſi vous n'aviez pas d'auſſi bons deſſeins, je trouverois cette invention auſſi perfide qu'ingénieuſe. Mais dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine ; & penſez-vous qu'il ſoit ſans eſpérance ?

Ophé. Verceil, abſolument dénué de toute eſpece de préſomption, eſt auſſi timide que ſenſible ; ainſi quand le plus tendre retour lui ſeroit accordé, à moins d'un aveu poſitif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant, il ſeroit poſſible que quelques circonſtances particulieres l'euſſent éclairé ſur les ſentiments de Delphine, & c'eſt ce que vous pourriez dé-

couvrir mieux que moi : il a de la confiance en vous ; il ſait d'ailleurs, qu'ayant vu naître Delphine, vous avez pour elle la tendreſſe d'un pere ; &, ſans doute, s'il oſe ouvrir ſon cœur, il vous ſera facile d'en pénétrer tous les ſecrets.

Clé. Eh bien, je le queſtionnerai dès aujourd'hui, je vous le promets, ſi j'en puis trouver l'occaſion.—N'entends-je pas ſa voix ?

Ophe. Oui, c'eſt lui : puiſque Delphine n'eſt point encore rentrée, profitez de ce moment, parlez-lui ; je vais vous attendre dans votre appartement ; vous reviendrez m'y trouver.

Clé. Fort bien ; mais ſortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil.

Ophé. Adieu, je vous laiſſe---car il vient.--- (*Il ſort.*)

Clé. (*ſeul.*) Oh, il cauſe avec Fanchon, cela peut durer long-temps ; Fanchon n'eſt pas fille à laiſſer échapper une occaſion de parler. Ah, cependant le voici.

SCENE III.

CLEANTE, VERCEIL.

Verc. MON pere n'eſt point ici ?

Clé. Il avoit affaire, il eſt ſorti ; mais il reviendra pour aſſiſter à la premiere ſéance de votre portrait.

Verc. Monſieur, avez-vous vu Madame Duchemin aujourd'hui ?

Clé. Oui, ce matin, un moment.

Verc. Quelle eſtimable perſonne, que Madame Duchemin !—ſi bonne, ſi tendre mere !

Clé. D'autant plus reſpectable, que ſon indigence n'eſt que l'effet de ſa probité. Elle n'étoit point engagée à payer les dettes que ſon mari a laiſſées en mourant ; mais elle a voulu les acquitter toutes.---Accoutumée à l'aiſance, elle a ſu ſe faire à ſa pauvreté, & la ſupporte avec autant de courage que de nobleſſe.—Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatiſſant ; ce détail vous emeut, & vous touche.

Verc. Je ne m'en défends pas. Pourquoi cacheroit-on l'intérêt ſi tendre que doit inſpi-

rer la vertu malheureuſe ? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour Madame Duchemin le reſpect & l'attachement le plus vrai—il n'y a rien que je ne fiſſe pour le lui prouver.

Clé. Et Delphine ?—vous ne m'en parlez point.—N'êtes-vous ſenſible qu'aux vertus de la mere ?—Celles de la fille n'ont-elles fait aucune impreſſion ſur vous ?—Comme vous rougiſſez !—Cette queſtion eſt donc bien embarraſſante ?

Verc. L'intention qu'on ſuppoſe, embarraſſe ſouvent plus que la vérité.—Je devine votre penſée—& je m'afflige d'être ſoupçonne par vous de pouvoir trahir l'amitié.

Clé. Quoi ! voulez-vous parler du Marquis ? Mais ſa paſſion n'eſt qu'un outrage pour Delphine.

Verc. Et ſi l'amour enfin l'emportoit ſur les préjugés ?

Clé. Comment ! il pourroit concevoir le projet d'épouſer Delphine ?—Il ſe réſoudroit à braver ainſi l'opinion publique, le reſſentiment de ſa famille ?

Verc. Delphine elle-même obtiendra ſon pardon : qui pourra la connoître, & ne pas excuſer les fautes qu'elle aura fait commettre !

Clé. Mais ſi Delphine, inſenſible à l'ambition, préféroit peut-être au Marquis un autre objet plus aimable à ſes yeux ?

Verc. (*vivement.*) Que dites-vous ?—— Comment !—Seriez-vous informé ?—Vous auroit-elle appris ?

Clé. Non ; je ne ſais rien. J'ignore abſolument les diſpoſitions de ſon cœur.

Verc. (*à part.*) Hélas ! quelle étoit mon erreur & ma folle préſomption !—J'ai pu croire un inſtant !—Ah, malheureux !

Clé. Vous penſez donc que le Marquis, avec des ſentiments dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire ?

Verc. Eh, ne mérite-t-il pas d'être aimé ! Vertus, inſtruction, agréments, naiſſance, fortune, il réunit tout.——Son ame eſt auſſi noble, auſſi généreuſe que celle même de Delphine ; il a l'eſprit délicat & cultivé de Delphine, il a preſque tous ſes talents.—Enfin, Delphine & lui ſemblent formés l'un pour l'autre.—En dépit du caprice & de l'injuſtice du haſard & de la fortune qui les ſéparent, tant de conformité dans des avantages ſi rares & ſi réels, fait diſparoître une inégalité chimérique, & doit tôt ou tard les rapprocher & les réunir à jamais.

SCENE IV.

CLEANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON, (*apportant un chevalet.*)

MESSIEURS, avec votre permiſſion— faut que j'arrange tout cet attirail-là.

Clé. Oui, Fanchon, diſpoſez tout pour la ſéance. Adieu, Verceil. Je vais un moment chez moi.—(*A part.*) Allons retrouver Ophémon, & lui rendre compte de cet entretien. (*Il ſort.*)

SCENE V.

VERCEIL, FANCHON.

Verc. (*à part.*) COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle com-

miſſion !—Il veut la revoir, lui parler.—Elle y conſentira facilement ; elle l'aime en ſecret, j'en ſuis ſûr.—Ah, Ciel !

Fan. (*arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs.*) Monſieur, ſans trop de curioſité—c'eſt Monſieur qui va faire tirer ſon portrait ?

Verc. Oui, ma chere Fanchon.

Fan. Oh, je gage que Mameſelle Delphine vous attrapera au parfait.

Verc. Elle peint ſi bien !—N'a-t-elle jamais fait ſon portrait ?

Fan. Pardi !—vous ne ſavez donc pas ?

Verc. Quoi donc ?

Fan. (*ſe rapprochant, & d'un air de confidence.*) Sûrement a s'eſt peinte.---Y falloit qu'a fît une peinture pour une Egliſe, (car y n'y a qu'un an qu'a travaille en portraits) ſi ben donc que ne pouvant pas trouver une ſainte comme y faut, a pris ſon propre minois, qu'a mis d'abord ſur une petite toile ; mais vla qu'un Monſieur ayant reluqué ça dans ſon cabinet, voulut l'avoir ; & la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne ſais combien d'argent.—Oh, Mameſelle Delphine fut piquée au vif ; la fille fut renvoyée ; & de cette affaire-là j'ai eu ſa place, parce que Madame Duchemin me connoiſſoit ; car je ſuis la couſine de la ſœur de lait de Mameſelle Delphine. Vla l'hiſtoire.---Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je ſuis ici ! —A préſent Mameſelle Delphine a des pratiques, ça va mieux ; mais avant qu'a fût con-

nue, tout ce qu'elle a ſouffert !---Dans la derniere maladie de ſa chere mere, par exemple ! —Jeſus !—a travailloit jour & nuit pour pourvoir payer le Médecin & le Sirugien : le jour, a peignoit ; quand venoit le ſoir, a copioit de la muſique, ou faiſoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin.--- Avec tout ça, toujours auſſi douce, auſſi tranquille que ſi de rien n'étoit.—*Mameſelle*, que je l'y feſois, *vous vous tuerez.—Non, non*, feſoit-elle, *c'eſt pour ma mere, ça ne ſauroit me fatiguer !*

Verc. Quel récit !---Quels détails !

Fan. Je crois qu'on frappe.---C'eſt-elle, ſûrement.---(*Elle crie.*) On y va.---(*Elle ſort en courant.*)

Verc. (*ſeul*).) O Delphine !---O fille incomparable !---Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous offrir un rang, un ſort digne de vous !---Mon cœur eſt oppreſſé---mes larmes coulent malgré moi.---Cependant, j'en ſuis ſûr, le bonheur de Delphine pourra me conſoler de tout.---On vient.---Dieu, c'eſt-elle !

SCENE VI.

VERCEIL, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Duch. PARDONNEZ-NOUS, Monſieur, de vous avoir fait attendre.---Mais Monſieur votre pere n'eſt point ici ; il eſt ſans doute chez Cléante ; j'y vais envoyer.

Verc. Auparavant, Madame, daignez m'accorder un moment d'entretien.

Delp. Dois-je me retirer ?

Verc. Non, Mademoiſelle---cette explication doit ſe faire en votre préſence.

Delp. (*à part.*) Il paroît interdit.---Que va-t-il nous apprendre.

Duch. Eh bien, Monſieur ?

Verc. (*à part.*) Je tremble.---(*Haut.*) Je ſuis embarraſſé, je l'avoue.---Je crains votre méfiance---votre colere.

Duch. Vous m'étonnez---de quoi s'agit-il donc ?

Delp. (*a part.*) Que mon trouble eſt extrême !

Verc. Puis-je me flatter, Madame, que mon caractere vous ſoit connu, & que vous ne

douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi ?

Delp. (*à part.*) Ah, comment diſſimuler la vive émotion de mon cœur !

Duch. Je ſuis perſuadée que vous juſtifierez toujours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence & de vos ſentiments.---Ainſi, Monſieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

Verc. Vous connoiſſez, Madame, la ſincérité de l'amitié qui m'unit au Marquis le Limours. Confident (malgré moi) de ſes égarements, j'ai ſenti vivement ſes torts avec vous, & je n'ai pu, ſans une profonde douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant & méconnoiſſant la vertu. Depuis long-temps banni de votre préſence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir ; quelles armes devoit-il eſpérer de la raiſon, contre une paſſion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire.--- Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence.

Delp. (*à part.*) Qu'entends-je, ô Ciel !--- Ah, combien je me ſuis abuſée !

Verc. Enfin, Madame, j'oſe vous répondre maintenant de la pureté de ſes intentions. (*A part.*) Je ne puis achever !

Duch. Un tel changement, en effet, doit nous ſurprendre !

Verc. (*à part, regardant Delphine.*) Delphine !---elle rougit ! Elle paroît attendrie ; ah, je l'avois prévu !

Duch. (*à Verceil.*) Quels ſont ſes projets, ſes eſperances ?

Verc. Il vous conjure de l'entendre.---Il vous a écrit, Madame ; mais vous renvoyez toutes ſes lettres ſans les ouvrir---& le voyant au déſeſpoir, j'ai conſenti à vous parler.--(*à part.*) Quelle indigne foibleſſe !-- mes pleurs vont me trahir !

Duch. Parlez, ma fille---c'eſt à vous à répondre.

Delp. (*vivement.*) Je n'héſiterai pas.---(*à Verceil.*) Dites, Monſieur, à cet ami qui vous eſt ſi cher---à cet homme qui m'a ſi cruellement outragée, que je ne puis ni lui pardonner, ni le voir.---Voila mes vrais ſentiments, & mon irrévocable réſolution.

Verc. (*à part.*) Quelle véhémence, quelle chaleur !---Ah, c'eſt-là le langage du dépit, & non celui de l'indifférence !

Delp. Vous, Monſieur, je vous en ſupplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais prononcer ſon nom.

Verc. Je vois, Mademoiſelle, que vous doutez de la vérité ; cependant——

Delp. C'en eſt aſſez ; ſouffrez que je termine cet entretien ; vous demandiez une réponſe, je l'ai faite ; ayez la bonté, Monſieur, de la rendre exactement à votre ami.

Verc. Vous ordonnez---je dois obéir.---(*A part, en s'en allant.*) Hélas, je ne ſais que penſer, ni démêler ce qui ſe paſſe dans mon ame !—(*Il ſort.*)

SCENE VII.

Mad. DUCHEMIN, DELPHINE.

Duch. TANT de vivacité me ſurprend, ma fille !---Pourquoi ce prompt refus ? S'il eſt vrai que ſes intentions ſoient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter ?

Delp. Non, maman ; c'eſt un nouveau piege, un indigne artifice, ſoyez-en ſûre.--- Il ſemble que cet homme ne ſoit né que pour m'importuner, me tourmenter !—Il me devient odieux.—Je ne puis en entendre parler de ſang-froid, j'en conviens.—Quand ceſſera-t-il donc de me perſécuter ?—Qu'il m'eſt inſupportable ! Que je le hais !

Duch. Vous ! connoître la haine, Delphine ?—Eh quoi, cet affreux mouvement eſt-il fait pour votre ame ?—Mais dans le temps où le Marquis employoit toutes les reſſources de ſon eſprit pour vous ſéduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain ; je ne vis en vous qu'un mépris froid & tranquille.—Pourquoi donc aujourd'hui, lorſqu'il vous aſſure de ſon repentir, lorſqu'on vous fait entendre qu'il con-

ſent à vous élever juſqu'a lui, pourquoi cette agitation, ces tranſports violents ?

Delp. M'élever juſqu'à lui !---Non, non, jamais.

Duch. Non, Delphine ! c'eſt ſon projet, je n'en doute pas : après tout il a vingt-huit ans, il eſt ſon maître, il vous aime avec paſſion ; qui peut l'empêcher de vous épouſer ?---Bleſſera-t-il l'honneur, en s'uniſſant à tant de vertus ?—Oui, le Ciel vous deſtine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux preſſentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez !—Je ne vous comprends pas !

Delp. Non, le bonheur n'eſt pas fait pour moi !—J'y renonce.

Duch. Hélas, mon enfant, vous n'avez en effet connu juſqu'ici que l'infortune, & voilà cependant la premiere fois que vous me cauſez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre deſtinée.

Delp. Ah, maman ! que ma vie s'écoule toujours auprès de vous—que je reſte à jamais dans cette obſcurité qui me convient ; que ma mere m'accorde ſon indulgence.---qu'elle me conſerve ſa tendreſſe---& je pourrai tout ſupporter !

Duch. Dans quel état vous êtes, ma fille ! Que ſignifient donc ces larmes ameres, ce trouble affreux qui vous ſurmonte ?---Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abuſez ſur vos ſentiments pour le Marquis.--- Vous n'oſez compter ſur ſa ſincérité, & ce doute produit une inquiétude & des craintes

qui ne ſeroient pas ſi vives ſi vous étiez inſenſible.

Delp. Moi, l'aimer! Ah, Ciel!

Duch. Tout me le prouve. Depuis qu'il ne vient plus ici, une triſteſſe ſecrete vous dévore, & ſemble s'accroître chaque jour —Enfin, l'eſpérance à préſent vous eſt permiſe. Mais avant cet inſtant, Delphine, comment avez-vous, pu livrer votre ame à une paſſion ſi dangereuſe; deviez-vous en laiſſer ignorer les funeſtes progrès à votre mere, à votre amie?--- Deviez-vous négliger de lui demander des conſeils?

Delp. Vos conſeils!—Ah, ſans doute, ils me ſont chers; ſans eux, je ne pourrois que m'égarer.

Duch. La timidité ſeule vous a donc empêchée d'y avoir recours?

Delp. Eh, quel autre motif me feroit mettre des bornes à la confiance que je vous dois?

Duch. Ainſi donc, Delphine, vous m'avouez que je ne me trompe point dans mes conjectures, & que le Marquis ne vous eſt pas indifférent?

Delp. Lui!—Non, non, maman, vous abuſez.—(*A part.*) Ah, comment peut-elle s'y méprendre!

Duch. Ce déſaveu n'eſt qu'un caprice—mais n'en parlons plus; dans cet inſtant vous n'êtes point à vous-même: terminons cette converſation, nous la reprendrons ce ſoir.—Il eſt tard, allons nous mettre à table; car puiſque

Verceil eſt ſorti, vous ne pourrez, le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille.

Delp. (*à part, en s'en allant.*) Un moment de plus, & j'allois tout avouer. (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, FANCHON.

Delp. OU ſont mes couleurs?

Fan. Les voici, Mademoiſelle, ainſi que la toile.

Delp. Cette toile eſt trop groſſe, ces cou-

leurs ne valent rien ; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

Fan. Pourtant, c'eſt avec tout ça que vous avez peint c'te Vicomteſſe.

Delp. Eh, faites ce que je vous dis.

Fan. Ah, j'entends, c'eſt que vous voulez faire queque choſe de pus beau.---Ma fine, M. de Vercel en vaut la peine, il a une phyſionomie ſi revenante !---& ça fait honneur à une peinture.

Delp. Allez donc, Fanchon.

Fan. J'y cours. *(Elle ſort.)*

Delp. (ſeule.) Ma mere !---quelle eſt ſon erreur !---Et je n'ai pas eu le courage de la déſabuſer !---Si j'avois oſé lui déclarer plutôt ma foibleſſe, elle m'auroit guidé ; elle m'auroit enſeigné les moyens d'en triompher.---Quoi ! j'aime, & j'ignore ſi je ſuis aimée ; que dis-je, hélas, je ſuis ſûre de ne pas l'être !—Il ſacrifieroit tout à ſon ami !—Ah, que mon cœur eſt déchiré ; que je ſuis humiliée, malheureuſe, & mécontente de moi-même !

Fan. (*revenant.*) Mademoiſelle, vla tout ce que j'ai trouvé.

Delp. C'eſt bon—&—& des pinceaux ?

Fan. Eh, les vla.

Delp. Ils ſont déteſtables !---Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table.

Fan. Pardienne, Mademoiſelle, je ne vous ai jamais vue ſi difficultueuſe. (*Elle ſort.*)

Delp. (*arrangeant ſes couleurs ſur une palette.*) Je vais le peindre !----Comment le

pourrai je ? --moi qui jamais n'osai fixer ce visage aimable & doux, dont chaque trait pourtant est gravé dans le fond de mon ame !

Fan. (*revenant.*) Mademoiselle, vla les pinceaux---& pit vot' chere mere & toute la compagnie qu'arrivent.

Delp. (*à part.*) Ah, cachons mon trouble, s'il est possible !

SCENE II.

Madame DUCHEMIN, OPHEMON, CLEANTE, DELPHINE, VERCEIL.

Ophé. ENFIN, nous voilà tous assemblés !—(*à Delphine*) Mademoiselle, pardonnez-moi de n'être pas venu plutôt, quoique je fusse chez Cléante ; mais j'attendois mon fils, & il rentre dans l'instant. A présent nous sommes à vos ordres.

Duch. Tout est-il prêt, Delphine ?

Delp. Oui, maman.

Clé. Allons, allons, Mademoiselle Delphine, à l'ouvrage.

Verc. (*à part*). Comme elle a l'air triſte !

Ophé. Ah ça, d'abord, Mademoiſelle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils—la—comme cela, vis-à-vis de vous, ſera-t-il bien ?

Delp. Oui, Monſieur.

Ophé. Aſſeyez-vous, Verceil.

Verc. Mais ne ſuis-je pas un peu trop loin ?

Clé. (*à Delphine.*) Faut-il qu'il ſe rapproche ?

Delp. Mais—comme il voudra.---(*Verceil ſe rapproche avec timidité.*)

Delp. Le jour en effet eſt mieux à cette diſtance. (*Verceil ſe rapproche encore un peu.*)

Verc. (*à part.*) Que mon ame eſt émue !—Elle va donc, être forcée d'attacher ſes regards ſur moi, & je pourrai la contempler ſans contrainte !

Duch. Allons, ma fille, commencez. (*Delphine prend ſa place ; Verceil s'aſſied ; Madame Duchemin s'ſſied auprès de ſa fille, tire de ſon ſac un ouvrage, & travaille. Ophémon & Cléante reſtent de bout, & vont tantôt derriere Delphine, & tantôt derriere Verceil. Après un moment de ſilence.*)

Clé. (*bas à Ophémon.*) Regardez donc Delphine---voyez donc comme ſes mains ſont tremblantes !

Ophé. (*bas à Cléante.*) Elle n'a pas encore oſé lever les yeux ſur Verceil !

Clé. (*haut.*) Mademoiſelle, vous êtes bien long-temps à broyer vos couleurs !

Delp. (*troublée.*) Il eſt vrai---c'eſt que---il

fait ſi froid aujourd'hui---j'ai un engourdiſſement dans les doigts.

Clé. En effet, votre main ne paroit pas bien ſûre !

Delp. Je ſuis toujours comme cela.—(*A part.*) Je ne ſais ce que je dis !

Clé. Quoi ! vos mains tremblent naturellement ?---je ne l'avois pas encore remarqué.

Duch. (*travaillant toujours.*) Mais quels contes vous faites-là !—Allons, ma fille, finiſſez donc.

Delp. (*à part.*) Je ne puis ſurmonter mon embarras !—Ah, qu'ai-je entrepris !----(*Elle commence à peindre.*

(*Un grand ſilence.*)

Ophé. Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuſe, votre portrait ſera d'une triſteſſe mortelle.---Mademoiſelle, ordonnez-lui de ſourire, je vous en prie.

Delp. Je ne veux point gêner Monſieur.---D'ailleurs, je trouve fort ſimple qu'il n'ait pas l'air gai ; ſe faire peindre, eſt une choſe ſi ennuyeuſe !

Verc. Ennuyeuſe ! qu'elle expreſſion ! quand c'eſt vous, Mademoiſelle, qu'on regarde & qu'on occupe.

Clé. Fort bien, voilà de la galanterie !---Sûrement, Mademoiſelle eſt très-bonne à voir, & il eſt très-doux de fixer ſon attention de telle maniere que ce puiſſe être ; mais cependant il faut convenir que de reſter ainſi immobile pen-

dant une heure, n'eſt pas une choſe amuſante--- & la preuve en eſt, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes-là, vous avez changé vingt fois de viſage.

Ophé. (*regardant le portrait.*) Venez voir, Cléante; en vérité, je trouve déja de la reſſemblance dans cette ébauche.

Clé. Mais oui---beaucoup.

Ophé. Cela me fait un plaiſir! J'attache un grand prix à ce portrait; car je le deſtine à ma future belle-fille.---Et j'eſpere que je pourrai faire ce préſent avant ſix mois.

Verc. Six mois, mon pere!

Ophé. Oh, je ſais bien que vous n'avez nulle envie de vous marier!---Il eſt d'une indifférence, d'une inſenſibilite!---Mais cependant je dois lui rendre juſtice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou ſix ans.

Verc. Moi!

Ophé. Oui, oui, & très amoureux; c'étoit une premiere paſſion, & il n'y a que celle-là de véritable.

Verc. Une paſſion!

Duch. Qu'avez-vous, Delphine?

Delp. Maman---j'ai perdu mon pinceau. Ah, le voilà.

Verc. Une paſſion!---Quel nom vous donnez, mon pere, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un inſtant.---Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans ſa vie. Mais ce n'eſt que lorſque le choix de cœur eſt approuvé par la raiſon.

Ophé. Tâchez, s'il vous plaît, de parler

ſans tant geſticuler; vous vous tenez ſi mal, que Mademoiſelle, depuis un moment, ne fait qu'effacer.

Clé. (*conſidérant le portrait.*) La reſſemblance vient à merveille!---Cependant, Mademoiſelle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands?

Ophé. En tout, il me ſemble que vous embelliſſez beaucoup mon fils; ne le penſez-vous pas?

Delp. Je le peins tel que je le vois.

Duch. (*regardant le portrait.*) C'eſt bien l'expreſſion de ſa phyſionomie!---En vérité, pour une ſeule ſéance, ce portrait eſt ſurprenant. Mais que nous veut Fanchon?

SCENE III.

Mad. DUCHEMIN, OPHEMON, DELPHINE, VERCEIL, CLEANTE, FANCHON.

Fan. MADAME!

Duch. Quoi?

Fan. C'eſt Monſieur le Marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi.

Delp. (*ſe levant.*) Comment !—(*Tout le monde ſe leve.*)

Fan. Tenez, le voilà.

(*Fanchon ſort après avoir rangé le chevalet dans un coin du Théâtre.*)

SCENE IV.

Mad. DUCHEMIN, OPHEMON, DELPHINE, CLEANTE, VERCEIL, LIMOURS.

Verc. (*à part.*) O CIEL !

Lim. (*à part.*) J'oſe à peine approcher ! (*Delphine veut ſortir, le Marquis la retient par ſa robe.*)

Lim. Ah, Mademoiſelle, arrêtez---daignez m'écouter un inſtant !

Delp. Que ſignifie cette violence ?

Lim. De la violence !—Ah, n'êtes vous pas ſûre de ma ſoumiſſion !—Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon ſort, pour recevoir enfin les loix que vous voudrez me preſcrire.

Delp. Eh bien, Monſieur—ne me retenez

point—ne me ſuivez pas, & oubliez-moi.—(*Elle ſort.*)

Min. Quel mépris!—(*A Madame Duchemin.*) Et vous, Madame, refuſerez-vous auſſi de m'entendre?

Duch. Souffrez, Monſieur, que j'aille rejoindre ma fille. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LIMOURS, OPHEMON, VERCEIL, CLEANTE.

Lim. AH! Verceil, quel parti dois-je prendre?

Verc. Vous avez fait une grande imprudence en venant ici.

Lim. Mon cher Cléante.—Monſieur Ophemon, conſeillez-moi.

Clé. Je vous conſeille, Monſieur, de renoncer à Delphine.

Lim. Y renoncer!—Je ne le puis!

Ophé. Mais quels ſont vos projets?

Lim. De tout faire pour elle.—Parlez-lui, je vous en conjure.

Ophé. L'attachement que j'ai voué à votre famille, Monſieur, ainſi qu'a vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire & à vos vrais intérêts.

Lim. Je n'ai donc plus d'eſpoir qu'en vous, Monſieur Cléante !

Clé. Permettez-moi de vous dire, Monſieur. que Delphine paroît trop prévenue contre vous, pour que je puiſſe me charger d'une ſemblable commiſſion.

Lim. A qui donc m'adreſſerai-je ?

Ophé. Ne conſultez que la raiſon, elle ſeule doit nous guider, & peut nous conſoler des ſacrifices qu'elle exige. Venez, Cléante. (*Il ſort, Cléante le ſuit.*)

SCENE VI.

VERCEIL, LIMOURS.

Lim. EH bien, Verceil, ſuis-je aſſez humilié, avili !

Verc. Je vous l'avois bien dit, Delphine a conſerve contre vous le plus vif reſſentiment.

Lim. Mais quand j'offre de réparer mes torts, mes injuſtices ; quand j'implore avec

ſoumiſſion la faveur légere d'un inſtant d'entretien, me traiter avec tant de mépris !—L'avez-vous remarqué, Verceil ? Quels regards dédaigneux elle a jettés ſur moi ! Elle in'ordonne de la fuir, de l'oublier.—Oui, je le dois ; la vanité, la raiſon, tout me le preſcrit.—Mais je ne puis vivre ſans elle —Cette abſence ſi longue que je m'étois impoſée, n'a donc ſervi qu'a me faire connoître la force invincible du ſentiment funeſte qui me domine !—Cher Verceil, je vois couler vos pleurs—vous gémiſſez de l'abaiſſement honteux d'un malheureux ami. Ah, croyez du moins que cette compaſſion généreuſe adoucit mes peines !

Verc. Si je vous plains !—Ah, je conçois tous les tourments de votre cœur déchiré. Eh bien, fuyons, quittons Paris. Je ſuis prêt à vous ſuivre. Je vous ai vu le projet d'aller en Italie ; partons—la diſſipation d'un long voyage vous rendra peut-être à vous-même. Diſpoſez de moi ; vous êtes malheureux—j'abandonne tout pour vous.

Lim. Ah, je connois ton cœur ! Mais pourrois-je abuſer à cet excès de ton indulgente & tendre amitie ? Pourquoi, cher Verceil, vous, heureux autant que ſage, pourquoi renonceriez-vous aux charmes que Paris vous offre, pour vous aſſocier aux chagrins d'un inſenſé que rien ne pourra guèrir ! Cependant je partirai, oui, je vous le promets ; mais reſtez, je l'exige, je le veux.

Verc. Non, non, je vous ſuivrai—je le de-

ſire avec ardeur, & j'y ſuis décidé. Je vous conjure ſeulement de preſſer notre départ.

Lim. Penſez-vous que cette réſolution puiſſe ſurprendre Delphine ? Croyez-vous qu'au fond de l'ame elle n'en ſoit pas piquée ?

Verc. Delphine a de l'élévation, mais point d'orgueil.

Lim. Si j'étois ſûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi ! Si je pouvois me flatter de lui plaire & d'en être aimé ! Du moins elle eſt incapable de tromper. C'en eſt fait, je cede à mon deſtin ! Je veux lui faire connoître mon cœur.

Verc. Que dites-vous ?

Lim. Vous voyez ma foibleſſe ; j'en rougis, mais ne puis la ſurmonter.---Juſqu'ici je n'ai eu que des projets vagues : ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, & lui donner l'eſpoir qu'un jour je pourrois lui ſacrifier tous les préjugés qui s'oppoſent à mon bonheur. A préſent je ſuis décidé.---Qu'elle me rende ſon eſtime, qu'elle me diſe qu'elle pourra m'aimer, & je l'épouſe ſans différer davantage.

Verc. Y penſez-vous ?

Lim. Mon parti eſt pris. Il ſeroit inutile d'eſſayer de le combattre. Vous m'avez dit déja tout ce que la raiſon & l'amitié peuvent inſpirer de plus ſolide ; vous employeriez déſormais de vains efforts pour me diſſuader.

Verc. Et comment inſtruirez-vous Delphine de cette ſubite réſolution ? Elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres.

Lim. Vous lui parlerez, mon cher Verceil.

Verc. Qui, moi ?

Lim. Oui, voilà le ſeul ſervice que vous puiſſiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus que jamais ; que ſa fierté & ſon noble reſſentiment n'ont fait que redoubler un ſentiment ſi tendre ; & qu'enfin, ſi ſon cœur ne m'eſt pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder ſa main------Mais qu'avez-vous, Verceil, vous paroiſſez rêver, vous ne m'ecoutez pas ?

Verc. Non, non, n'eſpérez point que je puiſſe accepter une ſemblable commiſſion--Eh, parlez, parlez vous-même ; Delphine & ſa mere, enchantées d'une propoſition ſi formelle, n'héſiteront pus un inſtant--------(*Il veut ſortir.*)

Lim. (*l'arrêtant.*) Arrêtez----où courez-vous ?

Verc. Je ne ſais.

Lim. Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner ?

Verc. Je ne puis ni ne dois vous ſervir dans un projet qui vous brouillera ſans retour avec vos parents, vos amis.

Lim. Vous me reſterez———D'ailleurs, ne ſuis-je pas mon maître ?———Si le Ciel m'eût conſerve un pere, une mere, je reſpecterois en eux les préjugés que je n'ai pas : mais je ſuis libre ; j'aime, j'aime paſſionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable & le plus vertueux ; rien n'a pu l'arracher de mon

cœur ; je cede à ce penchant ſi doux ; quelle ame ſauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuſer de l'indulgence ?

Verc. Mais en formant une alliance auſſi diſproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux.

Lim. Eh, jamais les méſalliances n'ont été plus communes ; ſi Delphine, avec une naiſſance encore au-deſſous de la ſienne, avoit deux cents mille livres de rentes, & que même elle n'eût aucun des charmes qui la diſtinguent, quel grand Seigneur refuſeroit de l'épouſer ?———Eh bien, je ferai par enthouſiaſme pour les talents & les vertus, ce que le ſeul amour de l'argent a fait faire à tant d'autres—Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil, je vous demande, non des conſeils, mais un ſervice dont dépend tout le bonheur de ma vie.

Verc. (à part.) Ah, quelle pénible épreuve !

Lim. Promettez-moi donc de voir Delphine, de lui parler aujour'd'hui même.

Verc. Non———je ne puis m'y réſoudre.

Lim. Mais—préjugés à part, blâmez-vous mon choix ?

Verc. Moi, le blâmer !—Ah, Delphine eſt digne du ſacrifice que vous voulez lui faire !

Lim. (avec émotion.) Croyez-vous que je ſois haï——& que ſon cœur ſoit prévenu pour un autre ?

Verc. Si je l'euſſe penſé, je vous en aurois averti. Non, je ſuis perſuadé qu'elle recevra vos offres avec autant de ſenſibilité que de reconnoiſſance.

Lim. Eh bien, mon ami, quand vous voyez que ma réſolution eſt inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me ſervir ?

Verc. Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi.

Lim. (*avec étonnement.*) Comment !—— Verceil——vous vous troublez——Juſte Ciel, que me laiſſez-vous entrevoir !—— Je puis me vaincre—— je puis même me ſacrifier à l'amitié !——mais ſi j'étois abuſé, trahi !

Verc. Trahi !——Ce ſoupçon entre dans ton cœur, & ta bouche oſe l'exprimer !

Lim. Ah, pardonne——Ce lâche mouvement des ames baſſes, la défiance, n'eſt pas dans mon caractere, tu le ſais——Mais j'ai la tête tournée——je ne ſuis plus à moi——Ah, daigne excuſer la coupable imprudence d'un emportement paſſager ; va, je te connois, & m'abandonne à toi.

Verc. Le mot cruel qui vous eſt échappé, demande une explication ; je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué Delphine eût la moindre préférence pour moi ; je ſuis très-ſûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait fait la plus légere impreſſion ſur mon cœur ; je deſire avec ardeur votre bonheur & le ſien ; voilà ce que je puis proteſter par tous les ſerments.

Lim. C'en eſt aſſez——cette explication même étoit inutile ; en avez-vous beſoin avec

moi, cher Verceil ?—Un mot, un ſeul mot de vous ne ſuffira-t-il pas toujours pour diſſiper mes craintes, & me rendre toute la confiance que je dois à cette délicateſſe, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché a vous?—Enfin, mon ami, accordez moi mon pardon ; & pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine.

Verc. Mais le puis-je, quand vous m'avez ſoupçonné !

Lim. Ah, fuſſiez-vous en ſecret mon rival, je m'en fierois à vous.

Verc. Vous ne vous tromperiez point—— mais voyez encore Cléante, peut-être voudra-t-il conſentir.

Lim. Non, il m'a refuſé ; je n'ai d'eſpoir qu'en vous ſeul : d'ailleurs, après ce qui vient de ſe paſſer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance.

Verc. (*à part.*) O Delphine!

Lim. Parlez———répondez donc, mon ami.

Verc. Nous nous oublions ici———Sortons, venez chez moi—donnez-moi le temps de réfléchir.

Lim. Venez, mon cher Verceil——je ne vous quitterai point que je n'aye obtenu cette preuve touchante de votre amitié !

Verc. (*à part en s'en allant.*) Hêlas, à quelle extrémité je me trouve réduit !——(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, *ſeule.*

ENFIN, me voilà ſeule!— Ah, dans qu'elle affreuſe contrainte s'eſt écoulé ce jour pour moi!—Toujours au moment de me trahir!—Verceil—ſe peut-il que l'excès de mon trouble lui ſoit échappé!—Non, non, il ignore tout ce que j'ai ſouffert—l'indifférence ne remarque rien (*Elle s'aſſied vis-à-vis du portrait de Verceil.*) Depuis tantôt ſur-tout, j'éprouve un ſerrement de cœur, un abattement qui m'ôtent preſque entiérement l'uſage de la raiſon—(*Elle regarde le portrait.*) Comme j'ai mal rendu ſes traits!—Ce ne ſont point-là ſes yeux, ces yeux touchants qui expriment ſi bien toutes les vertus de ſon ame!—(*Elle prend ſes pinceaux; elle peint.*) Quelle tendreſſe il a pour ſon pere!—pour ſon ami—Ne peut-il donc

aimer que ces deux ſeuls objets ?——(*Elle peint toujours.*) Cependant aujour'd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant!—Peut-être a-t-il pénétré mon ſecret; peut-être me plaint il!——Quoi, je n'obtiendrai de lui qu'une humiliante compaſſion!————Ah, que plutôt il ignore à jamais un malheureux ſentiment, que j'abjurerois, que je ſaurois ſurmonter, s'il devoit m'expoſer au tourment inſupportable d'en rougir à ſes yeux!———Ah, s'il ſe croit aimé, je le déſabuſerai—oui, j'en aurai le courage!—On vient————eſſuyons mes pleurs; Dieu, c'eſt lui!

SCENE II.

DELPHINE, VERCEIL.

Delp. (*ſe levant avec effroi.*)

COMMENT, lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois!

Verc. (*à part.*) La voilà!—Ciel, donnez-moi la force de garder ma promeſſe!—(*Il s'arrête.*)

Delph. Faiſons emporter ce portrait!—Fanchon——Fanchon.

Verc. (*à part.*) Elle paroît agitée, troublée—(*Il s'approche.*) Mademoiſelle, pardonnez.

Delph. (*à part, détournant le viſage.*) Fanchon————Elle ne vient point, ſortons ————Mes jambes tremblent————je n'en puis plus!————(*Elle tombe ſur la chaiſe.*)

Verc. Dieu!————Qu'avez-vous?——Quelle pâleur!

Delph. Ce n'eſt rien————j'ai penſé—j'ai cru, lorſque vous êtes entré, reconnoître la voix du Marquis de Limours, &—

Verc. Et cette voix peut vous cauſer une auſſi violente émotion!————(*Il tombe dans la réverie.*)

Fan. (*ſurmenant.*) Me voilà, Mademoiſelle; n'avez-vous pas appellé?

Delp. (*ſe levant.*) Oui——emportez ce chevalet.

Fan. (*regardant le portrait.*) Ah, ah, vous venez d'y travailler encore.

Delph. Allez.

Fan. Vlà les yeux tout finis—Ma fine, à préſent, c'eſt Monſieur tout craché.

Delph. (*avec impatience.*) Mais, allez donc, Fanchon.

Fan. (*à part, emportant le chevalet.*) Je ne ſais ſus quelle herbe al a marché aujour'dhui, je ne l'ai jamais vue grognon comme ça —(*Elle ſort.*)

Delph. (*à part,*) Il rêve————ſachons ce qui l'occupe, & ſi j'ai détourné ſes ſoup-

çons——(*Haut.*) La frayeur que j'ai témoignée a paru vous ſurprendre; cependant, Monſieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours.

Verc. (*avec un ſang froid affecté.*) Moi! Mademoiſelle!—je ne ſuis point ſurpris.

Delph. Je dois le haïr, vous le ſavez.

Verc. Le haïr!—je n'ai nuls droits qui puiſſent me faire prétendre à votre confiance——mais en même temps, Mademoiſelle, j'oſois me flatter de n'avoir jamais rien fait qui dût vous décider à vouloir me tromper.

Delph. Comment!

Verc. La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations ſi tumultueuſe————Je les reconnois, ces vives & profondes émotions, je ne les ai que trop êprouvées! ————& jamais je n'ai ſu haïr.

Delph. (*à part.*) Qu'entends-je, ô Ciel! —il aimoit————il aime encore, ſans doute—eh qui donc?

Verc. Enfin, Mademoiſelle, je me félicite d'avoir découvert votre ſecret—j'étois chargé d'une commiſſion qui m'embarraſſoit—je vous abordois avec crainte——maintenant—je ſuis raſſuré.

Delph. Qu'allez-vous me dire?

Verc. (*d'une voix foible & haſte.*) Que le Marquis de Limours vous adore, & qu'il vous offre ſa main.

Delph. (*à part.*) Il pâlit!—Il rougit!—Ah, que dois-je croire!

Verc. Il ne demande point qu'un nœud ſecret vous uniſſe—il met ſa gloire à vous aimer———enfin, j'ai fait ma commiſſion (*à part.*) Je puis maintenant aller cacher ma foibleſſe & mon déſeſpoir——(*Il fait quelques pas.*)

Delph. Et vous n'attendez-pas ma réponſe ?

Verc. Ah, je la devine.

Delph. (*à part.*) Ses yeux ſe rempliſſent de larmes!———Non, je ne m'abuſe point !

Verc. (*à part.*) Depuis un moment, quelle joie vive & pure anime tous ſes traits ! ———Fuyons un ſpectable qui me tue !

Delph. Arrêtez.

Verc. Eh, pourquoi me retenir ?

Delph. Ma ſituation eſt embarraſſante—— le doute—& l'incertitude me troublent encore.

Verc. Il eſt doux, je le conçois, d'entendre répéter l'aſſurance qui nous charme —Eh bien, Mademoiſelle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être.

Delph. (*à part.*) Son dépit eſt viſible, ce n'eſt point une illuſion—(*Haut.*) A quoi dois-je me décider ? Que me conſeillez-vous ?

Verc. (*impétueuſement.*) Moi, vous conſeiller !—Ah ! c'en eſt trop !—(*D'un ton plus calme.*) N'êtes vous pas déterminée ?—Pourquoi chercher à diſſimuler un penchant auſſi raiſonnable que légitime ?

Delph. Non, je n'ai point d'artifice—je

voudrois vous faire connoître mes ſentiments—mais une juſte réſerve m'empêche de m'expliquer.

Verc. Ne vous contraignez point—cet aveu ſeroit ſuperflu.

Delph. Je dois penſer cependant—que vous auriez quelque plaiſir à l'entendre.

Verc. (*avec une extrême contrainte.*) Je ſuis———en effet———ſenſible———autant qu'il m'eſt poſſible, au bonheur du Marquis ——mais, Mademoiſelle, à cet égard vous ne me laiſſez aucun doute—je vais le rejoindre & vous l'envoyer.

Delph. Me l'envoyer !—Non, non.

Verc. Il m'attend chez Cléante.

Delph. (*après un moment de reflexion.*) Eh bien, qu'il vienne—je lui parlerai.

Verc. Ah ! je l'avois prévu—Adieu, Mademoiſelle, (*à part.*) J'allois éclater !—ah ! le repos, la raiſon, le bonheur, j'ai tout perdu ! (*Il ſort précipitamment.*)

SCENE III.

DELPHINE, *ſeule.*

ENFIN, j'ai donc lu dans ſon ame !—Verceil ! il m'aimoit ! & ſe ſacrifioit à l'amitié ! La récompenſe d'un ſi noble effort, de cet exces de généroſité, il la trouvera dans mon cœur !——Verceil ! qu'il m'eſt cher !——il m'aime !——ce n'eſt point un ſonge, une illuſion !——Cependant il eſt ſorti déſeſpéré !——mais pouvois-je le déſabuſer, quand ma mere ignore encore mes ſentiments ?—Ah, j'en ſuis ſûre, elle les approuvera ; courons la chercher ——(*Elle fait quelques pas pour ſortir.*) La voici !————mais Ophémon eſt avec elle--------je n'oſerai jamais m'expliquer devant lui.

SCENE IV.

OPHEMON, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Ophé. (*à Madame Duchemin.*) JE vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire.

Duch. Delphine, Verceil vous quitte dans l'inſtant ?

Delp. Oui, maman.

Duch. Nous venons de le rencontrer, il avoir l'air interdit, agité; nous avons voulu le queſtionner, il a pris la fuite ſans nous répondre.

Delp. Maman — le Marquis de Limours l'avoit chargé de me parler.

Ophe. (*regardant Delphine, à part.*) Quel air de ſatisfaction !—(*Haut.*) En bien, Mademoiſelle, le Marquis vous offre ſa main ?--Qu'avez-vous répondu ?

Delp. Mais — j'ai conſenti à le voir — il va venir, ſans doute.

Ophé. (*à part.*) Ah, tous mes projets ſont renverſés.

Delp. Je lui répondrai devant vous, ma-

man.—J'allois tout-à-l'heure vous chercher, pour vous ouvrir mon ame toute entiere.

Duch. Tels que ſoient vos ſentiments, ma fille, je vous laiſſe la liberté de diſpoſer de vous-même, & je vous connois aſſez pour être ſûre que l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider ſeule dans votre choix.

Delp. (*baiſant la main de ſa mere.*) Ah, maman !

Ophé. (*à part.*) Et cependant ce n'eſt qu'à l'ambition qu'elle ſacrifie Verceil !—A quel excès je m'étois abuſé ſur ſon caractere !—

Duch. On vient — c'eſt le Marquis.

Delp. Maman, vous me permettez donc de lui parler ſans déguiſement ?

Duch. Je vous le preſcris, & vous le devez.

Delp. J'obéirai.

Ophé. (*à part.*) Voyons quelle ſera la fin de tout ceci !

SCENE V.

LIMOURS, OPHEMON, CLEANTE, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Lim. (*à Cléante.*) MALGRE l'eſpoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant.

Delp. (*à part.*) Je ne vois point Verceil.

Ophé. (*à Delphine.*) Voilà le Marquis.— Peut-être, Mademoiſelle, deſirez-vous ne luî parler qu'en préſence de Madame votre mere?

Delp. Non, Monſieur, reſtez — vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre.

Lim. Enfin, Mademoiſelle, il m'eſt donc permis.

Delp. Souffrez, Monſieur, que j'oſe d'abord vous demander ce qu'on vous a dit ?

Lim. Que vous étiez inſtruite de mes ſentiments, & que vous daignez conſentir à me voir.

Delp. J'ai cru, Monſieur, devoir cette déférence à l'honnêteté de vos intentions.

Clé. (*à part, regardant Delphine.*) Elle a l'air bien contraint & bien froid !

Delp. J'ai voulu enfin vous prouver ma reconnoiſſance & mon eſtime, les ſeuls ſentiments que vous puiſſiez attendre de moi.

Lim. Ils me ſuffiſent, ſi vous me laiſſez l'eſpérance, qu'avec le temps, il me ſera poſſible d'en obtenir de plus doux.

Delp. Ne pas les éprouver, & vous les promettre, ſeroit vous tromper.—Non, Monſieur, quand vous daignez oublier la diſtance extrême qui nous ſépare, je ſerois indigne du ſacrifice que vous voulez me faire, ſi je l'acceptois ſans pouvoir vous offrir un ſentiment égal au vôtre. —Ah ! ce que l'amour donne, l'amour ſeul peut le payer — & je rougirois de vos bienfaits, ſi vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur.

Lim. Quel cruel diſcours, ô Ciel !

Duch. (*à part.*) Ma ſurpriſe eſt extrême !

Ophé. (*à part.*) Ah, quelle eſt mon injuſtice !

Clé. Trop de délicateſſe, Delphine, peut-être vous égare.

Delp. L'ambition, ſans doute, s'expliqueroit autrement ; mais je ne connois que le langage de l'honneur & de la vérité.

Lim. Je demeure confondu !—Enfin, Mademoiſelle — vous refuſez mes offres ?

Delp. Elles m'honorent, elles m'inſpirent la plus vive reconnoiſſance ; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, Monſieur, croyez-le, vous me ſaurez gré de ma franchiſe. Toute union diſproportionnée finit par être malheureuſe ; quand la paſſion s'affoiblit, on commence à ſoupconner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait ; doute affreux, qui ſeul peut empoiſonner le bonheur le plus pur. —D'ailleurs, n'avez-vous pas des parents, qu'une ſemblable folie auroit réduits au déſeſpoir ? Qui, moi, j'aurois pu me réſoudre à porter le trouble & la déſunion dans une famille heureuſe & reſpectable ; je me ſerois expoſée aux malignes interprétations du monde, à cette envie ſecrete & baſſe qu'inſpire toujours une fortune inattendue ? La calomnie m'auroit accuſée de manege, d'artifice, de vous avoir ſéduit enfin.—Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime ! —Je n'aurois pu ſupporter cette reunion de peines, d'injuſtices & d'humiliations.—Rien

ne décourage, rien ne rebute l'ambition & l'intérêt ; mais l'ombre d'un ſoupçon offenſant, flétrit & déſeſpere un cœur noble & généreux. Non, ce ſort brillant & malheureux n'étoit pas fait pour moi ; & même, quand j'aurois partagé les ſentiments dont vous m'honorez, j'ai trop de délicateſſe, & d'orgueil peut être, pour qu'il vous eût été poſſible d'aſſurer jamais le bonheur de ma vie.

Ophé. (*à part.*) O trop heureux Verceil !

Duch. (*bas à Delphine.*) Ah, Delphine, devois-je ſi tard pénétrer votre ſecret ?

Delp. Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher !

Lim. (*revenant à lui, après une profonde rêverie.* L'étonnement, l'admiration — la douleur — le doute — mille mouvements confus & différents m'agitent tour-à-tour — A quelle idée dois-je m'arrêter ? — Quel ſentiment doit dominer dans mon cœur ?

Ophé. L'eſtime & la reconnoiſſance, que vous ne pouvez refuſer à tant de nobleſſe & de candeur.

Lim. (*d'un air égaré.*) Où eſt Verceil ? — Pourquoi ne m'a-t-il point ſuivi ?

Clé. Il eſt reſté chez moi.

Ophe. Allez le chercher, mon cher Cléante, (*Bas a Cléanté.*) mais ne le prévenez de rien.

Clé. (*bas a Ophémon.*) J'entends — ſoyez tranquille. (*Il ſort.*)

Lim. (*avec une fureur concentrée.*) Enfin, je ſuis haï — mes offres ſont mépriſées — l'am-

itié m'abandonne! — je perds tout à la fois! — Ah, Delphine, vous ſeule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare. — Si vous liſiez au fond de mon ame — vous frémiriez de votre funeſte ouvrage. — Ce cœur que vous dédaignez, n'eſt point peut-être au-deſſous du vôtre. — mais il eſt profondément bleſſé! —— Craignez des tranſports — que la contrainte & l'incertitude rendent encore plus violents! — Craignez enfin l'œil pénétrant — de l'amour & de la jalouſie!

Delp. Que peut redouter l'innocence? — Je m'affligerois de votre injuſtice; mais je n'en pourrois être effrayée. —— Que vous ai-je promis? Vous ai-je trompé? —— De quoi vous plaignez-vous?

Lim. Quel aſcendant vous avez ſur moi! — Quoi donc, devez-vous le conſerver encore, même en m'ôtant toute eſpérance! —— (*A Madame Duchemin.*) Ah, Madame! Ah, Delphine! prenez pitié d'un malheureux, digne du moins de votre intérêt & de votre amitié.

Duch. J'entrevois vos ſoupçons, & je vais vous répondre avec franchiſe. Juſqu'a ce moment, je ne connoiſſois pas les vrais ſentiments de Delphine; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux: je crois, comme vous, que ſon cœur n'eſt plus libre; mais puiſqu'il s'eſt donné ſans mon aveu, il ne s'eſt point déclaré, ſoyez-en ſûr; & celui qu'elle préfere, ignore encore ſon ſecret.

Lim. (*accablé.*) Ah, Ciel!

Ophé. Un penchant involontaire peut-il exciter votre reſſentiment?

Lim. Vous le connoiſſez donc, ce penchant ?—un ingrat, un ami perfide oſa vous le confier ?

Ophé. Vous ſeul êtes ingrat, quand vous doutez de lui !—Le malheureux, conſumé par la paſſion la plus violente, ſe refuſa juſqu'à la douceur de m'en entretenir : j'ai ſu pénétrer ſon ſecret ; mais il eut la force & la vertu de la cacher à celle qu'il adoroit.---Il vous ſacrifioit, ſans murmure, & l'amour & le bonheur --- & vous l'accuſez & vous le haïſſez !

Lim. Seroit-il poſſible qu'il eût eu tant d'empire ſur lui-même !---Voir chaque jour Delphine, l'aimer & ſe taire ! Ah, s'il eſt vrai, ſans doute il eſt digne de ſon bonheur ! ---En effet --- il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine !---Il combattoit de bonne foi !---Puis-je me le perſuader !---Ah, Delphine, je n'en croirai que vous.---Parlez --- vous ſeule pouvez me convaincre, & me faire connoître mon injuſtice ?

Delp. (*avec douceur & timidité.*) Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous.—Je penſois que l'amitié ſeule occupoit & rempliſſoit ſon cœur — & lui, croit encore que je vous aime.—Voila l'exacte vérité.

Lim. Il croit que vous m'aimez !—Ah, qu'il ſera dédommagé des tourments qu'a pu lui cauſer une ſi folle erreur !—Mais je ne veux plus vous parler d'un amour inſenſé, qui ne pourroit déſormais que juſtifier votre haine !

Delp. Ma haine !—Quelle injuſte & cruelle expreſſion ! ah ! plutôt, laiſſez-moi me flatter

que mon amitié, ma tendre eſtime pourront un jour vous conſoler. Abjurez une foibleſſe indigne de vous.—Cet ami, qui vous fut ſi cher, vous a donné l'exemple du courage, & de la généroſité ; oſez l'imiter ; en égalant ſa vertu, vous ceſſerez de le haïr, &, raccomodé avec vous-même, devenu l'objet de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines & l'amour.

Lim. Qu'entends-je !—Ah, qui peut vous réſiſter.—Oui, je juſtifierai vos deſirs & votre eſpérance.—C'en eſt fait, vous triomphez !--- Je pardonne à Verceil ſa félicité.---Oui, je ferai plus --- j'aurai le courage de l'en inſtruire.---Qu'il apprenne de ma bouche --- qu'il eſt aimé, & qu'il conſerve ſon ami.

Delp. Ah, Monſieur !——Mais, maman. — —dois-je avouer ?

Duch. Je ne puis, ma fille, qu'aprouver votre choix, ſi Monſieur Ophémon pouvoit conſentir.

Ophé. Douteriez-vous de ma réponſe & de ma joie !

Delp. Eh bien, vous direz donc à votre ami, que ſa tendreſſe pour vous, ſon affection pour ſon vertueux pere, ont fait naître le penchant que j'ai pour lui !——(*Elle lui tend la main.*) Et dites-lui encore, que l'excès de votre généroſité met le comble à mon bonheur.

Lim. Votre bonheur !——Il deviendra le mien, n'en doutez pas !——Delphine !——Je vois couler vos pleurs !——(*Il ſe jette à ſes pieds*

en tenant toujours ſa main.) Ah ! ne me plaignez plus ; vous m'avez élevé au-deſſus de moi-même !

SCENE IV & derniere.

Mad. DUCHEMIN, DELPHINE, LIMOURS, OPHEMON, CLEANTE, VERCEIL.

VERCEIL, *apperçevant Limours aux genoux de Delphine.*

QUE vois-je ; Ciel !----Où m'avez-vous conduit ?—Par quelle injuſte tyrannie veut-on que je ſois témoin !---Ah, laiſſez-moi fuir !

Lim. (*ſe levant & courant l'arrêter.*) Arrête, Verceil !

Verc. En vain vous voulez me retenir !—— Je vous dis un éternel adieu.---Sachez enfin tout ce que j'ai ſouffert.---Ne me retenez plus. Connoiſſez votre rival !

Lim. (*l'embraſſant.*) Reconnois ton ami, apprends ton bonheur, Delphine eſt à toi !

Verc. Dieu !

Lim. Elle t'aime ! Sois heureux, tu le mérites, & que la main de l'amitié vous uniſſe !

Verc. Delphine !---mon ami !---Se pourroit-il !

Clé. Quel heureux changement !

Ophé. O mon fils, tous mes vœux ſont exaucés !

Verc. Et vous conſentez !---& Delphine ! Non, l'on me trompe, l'on m'abuſe ! Ah, mon pere !

Duch. Parlez, ma fille !

Delp. (*à Verceil.*(Quand l'amitié généreuſe a daigné me ſervir d'interprete, pouvez-vous encore conſerver quelque doute ?

Verc. Delphine, vous m'aimez !----Delphine eſt à moi !—Mais, grand Dieu !—trop ſenſible ami---que deviendrez-vous ? Ah, je n'oſe me livrer à mes tranſports ! Vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime ! Quoi, les tourments que j'éprouvois tout-à-l heure, ont paſſé dans ton ame !—— Cette idée me déchire, elle empoiſonne toute ma félicité !

Lim. Peux-tu t'affliger ſur mon ſort, quand je conſerve un ami tel que toi, & quand j'obtiens l'eſtime de Delphine ? Plus le ſacrifice que je fais eſt pénible, plus il doit me ſatisfaire & m'enorgueillir ! Ah, Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raiſon, & pour plaindre le cœur qui triomphe de lui-mème !—Delphine, Verceil, chers objets de tous les ſentiments de mon ame, ſoyez heureux, je le ſerai par vous. J'ai perdu les illuſions fragiles de l'amour ; mais l'amitié me reſte, j'ai retrouvé la vertu — Ah, voilà les véritables ſources de la pais & du bonheur.

(La toile ſe baiſſe.)

F I N.